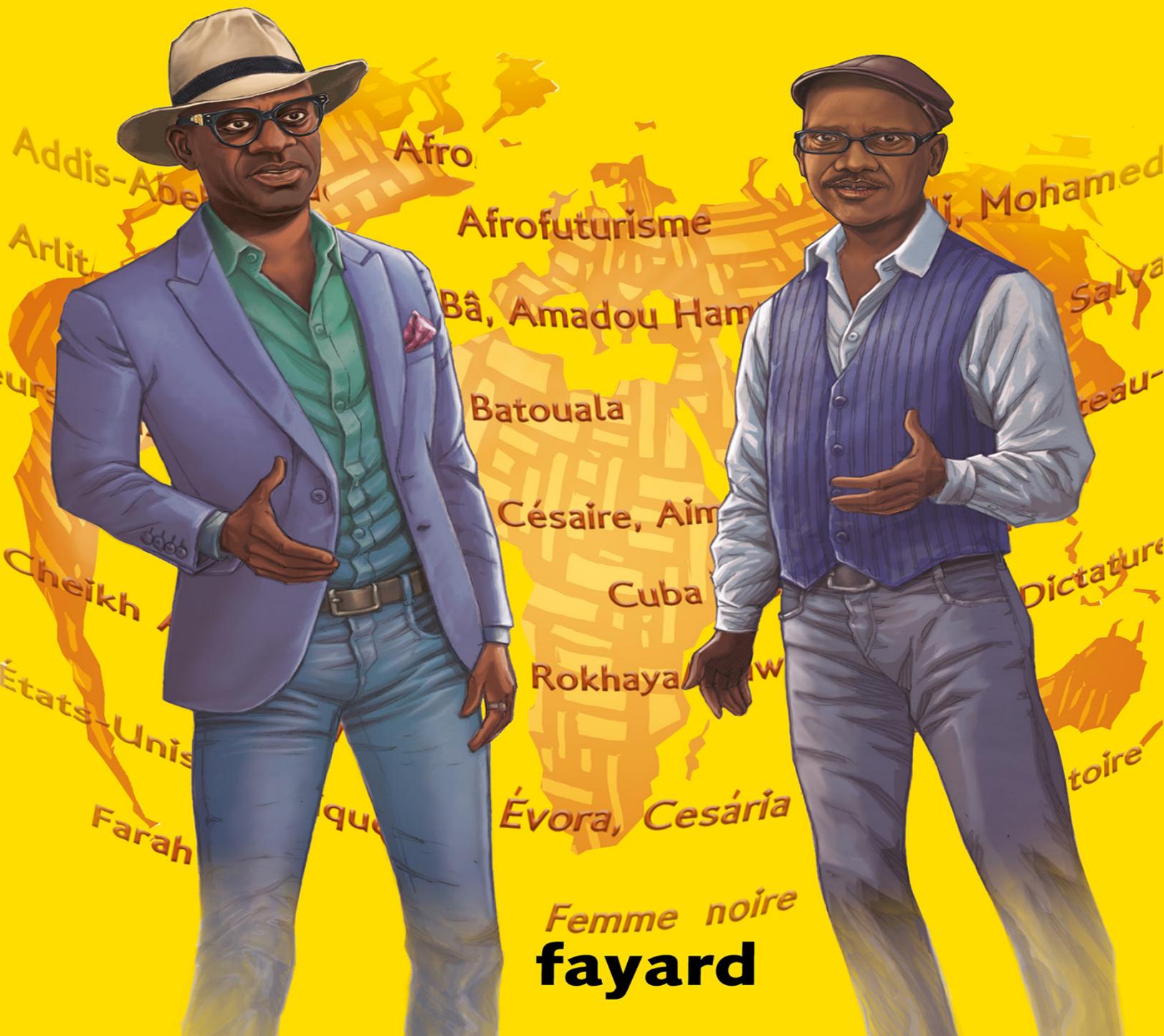


Alain Mabanckou
Abdourahman Waberi

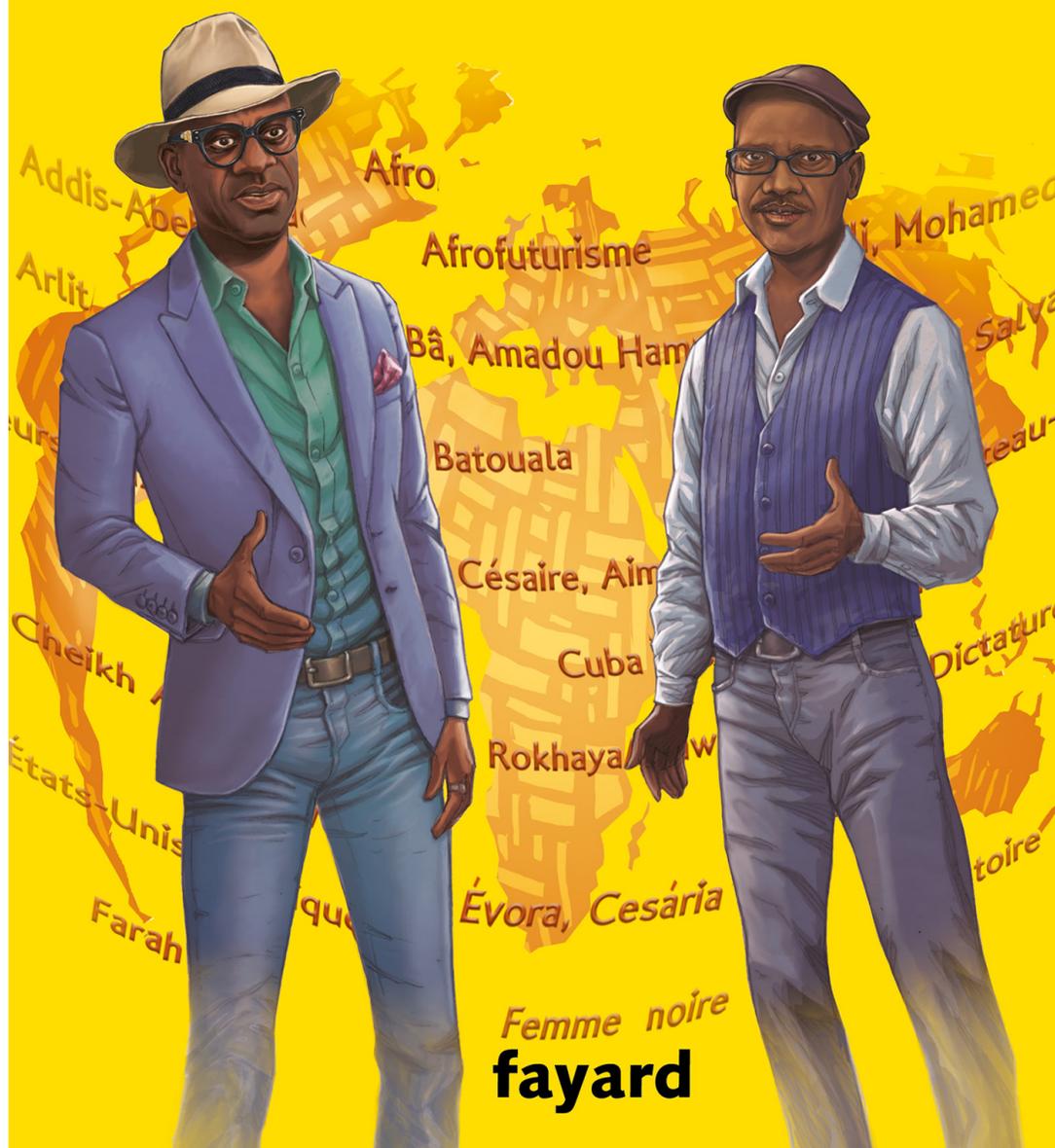
DICTIONNAIRE ENJOUÉ DES CULTURES AFRICAINES



Femme noire
fayard

Alain Mabanckou
Abdourahman Waberi

DICTIONNAIRE ENJOUÉ DES CULTURES AFRICAINES



Alain Mabanckou

Abdourahman Waberi

Dictionnaire enjoué des cultures africaines

Fayard

La liste des publications des auteurs se trouve en fin d'ouvrage.

Lorsque les Blancs sont venus en Afrique, nous avions les terres
et ils avaient la Bible. Ils nous ont appris à prier les yeux fermés :
lorsque nous les avons ouverts, les Blancs avaient la terre et nous
la Bible.

Jomo KENYATTA

Si tu penses comme moi, tu es mon frère. Si tu ne penses pas
comme moi, tu es deux fois mon frère, car tu m'ouvres un autre
monde.

Amadou Hampâté Bâ

Avant-propos

À la recherche de l'énergie magnétique du Continent

Notre initiative d'écrire ensemble un livre date d'il y a longtemps. Nous nous connaissons en effet depuis les années 1990, l'un venant du Congo-Brazzaville, l'autre de Djibouti, tous les deux étudiants en France. En ces années donc, on assistait à la libération de Nelson Mandela et à la fin de l'apartheid tandis que beaucoup de nations africaines, à la suite du sommet franco-africain de La Baule subordonnant l'aide de la France à la nécessité de l'installation de régimes démocratiques, tournaient le dos au marxisme-léninisme ou optaient, du moins sur le papier, pour le principe du multipartisme politique (Bénin, Cap-Vert, Côte d'Ivoire, Congo-Brazzaville, Gabon, Niger, l'ex-Zaïre...). Mais cet élan, malgré l'optimisme des peuples africains, allait vite être terni avec le génocide des Tutsi au Rwanda, la guerre civile en Sierra Leone, au Liberia, le conflit entre l'Éthiopie et l'Érythrée, ou encore le renversement du régime tchadien d'Hissène Habré par son conseiller militaire Idriss Déby aidé par la Libye de Mouammar Kadhafi...

En dépit de ces zones d'ombre, nous demeurions optimistes quant à l'avenir de notre continent, et nous pensions que sa connaissance devenait de plus en plus impérieuse.

Nos échanges tournaient autour de nos cultures respectives, celles de cette Corne de l'Afrique d'Abdourahman Waberi, lieu des enjeux géopolitiques les plus hétéroclites et celles de cette Afrique centrale d'Alain Mabanckou, territoire de la France libre pendant l'Occupation. Dans ces discussions, plusieurs réalités se recoupaient, d'autres étaient diamétralement opposées. Nous avons alors devant nous l'illustration de la multiplicité de nos mœurs, de nos us et coutumes. Chaque fois que nous nous rendions en Afrique, nous apprécions d'entendre ce vocabulaire urbain dans lequel la langue française côtoie les langues locales, démontrant plus que jamais que notre ère était désormais celle du mélange, celle du

brassage, celle de la « civilisation de bronze », pour emprunter une formule du poète congolais Tchicaya U Tam'si.

Nous sommes conscients que l'Afrique est dans le monde et que le monde est dans l'Afrique. Il en est de même pour tous les autres continents tant nos destins sont inextricablement liés pour le meilleur et pour le pire. Nous refusons de percevoir l'Afrique comme un réservoir de malheurs ou un continent frappé d'une malédiction atavique et caractérisée par des affrontements ethniques. Nous sommes émerveillés par l'engouement des « diasporas africaines ». C'est cette flamme passionnée que nous souhaitons graver dans un livre, mais nous n'avions alors aucune idée précise du genre jusqu'à ce qu'un jour, prenant un pot dans le 18^e arrondissement de Paris, comme nous en avons l'habitude, nous sommes tombés d'accord sur une sorte de promenade à travers les cultures africaines, sans aucune exigence, chaque lettre de l'alphabet nous conduisant vers une notion, une pratique, un concept, un moment d'histoire, de littérature, de peinture, de politique, d'économie, de cuisine, etc.

Il va sans dire que l'Afrique de nos cœurs et de nos rêves est plus étendue que le Continent, et son histoire plus profonde que mille Wakanda. Voilà que toutes les diasporas (du Canada à l'Argentine en passant par Haïti, des archipels et rivages swahili à l'île Maurice en passant par Madagascar) et les populations noires des grandes métropoles (de Paris à Singapour et Melbourne) l'entourent avec affection.

Ce livre est un abécédaire buissonnier, une sorte de portrait ou plus exactement une mythographie qui donne à voir et à sentir le pouls d'un très grand continent dont la puissance culturelle est en train de se déployer sous nos yeux. Hier minorées, voire moquées, la voix et l'importance du Continent dans les affaires planétaires sont aujourd'hui indéniables. C'est dire que l'Afrique est en passe d'imposer une griffe, un style, une manière d'être au monde et en relation avec le reste du monde.

Bien sûr il y a une dimension initiatique très forte dans notre projet, et nous avons longtemps discuté de son identité très marquée comme s'il s'agissait d'un film en couleurs et en émotions narré par un duo d'acteurs complices, sur fond d'éclats de rire car nous ne voulions pas nous habiller en tenue de ville pour entreprendre la tâche, nous étions plutôt décontractés,

sans cravate, en jeans et baskets, afin d'accompagner les caprices de notre esprit et de convoquer, lorsqu'il le fallait, l'expérience tirée de nos différentes pérégrinations. Nous n'avons pas en ligne de mire l'exhaustivité, nous souhaitons ici entonner un chant d'amour aux cultures de notre continent, à ses habitants d'hier et d'aujourd'hui, à ses ressources exceptionnelles et à sa spectaculaire planétarisation malgré une certaine pollution qui couvre encore notre ciel à cause de la durée inégalée des dictatures dans certaines de nos régions.

Nous avons donné à notre entreprise une forte identité visuelle et tenté de nous tenir loin des images d'Épinal et autres clichés sur l'Afrique sous-développée en quête de pain ou de sauveur à la peau blanche reconnaissable à son halo hollywoodien. Les échos aux questionnements de notre temps sont nombreux, ce qui a rendu l'entreprise plus complexe dans certains choix. Au contraire, loin d'être un obstacle, l'aspect éclaté du Dictionnaire et son goût assumé d'inachevé offrent au lecteur la liberté de creuser là où nous n'avons pas pu ou voulu nous attarder. Nous entendons continuer notre collaboration, et celui-ci est par conséquent une invitation à ouvrir d'autres dictionnaires, à feuilleter d'autres ouvrages de fiction, de théorie, d'histoire, d'images. Il est aussi, comme on s'en rendra vite compte, le fruit mûr d'une complicité qui ne nous a jamais quittés depuis que nous étions étudiants et que nous nous apprêtions à proposer nos premiers manuscrits aux éditeurs.

Nous espérons enfin que son style enjoué fonctionnera comme une caméra électrisée par l'énergie magnétique de tout notre continent.

A. MABANCKOU, A. WABERI.

N. B. Les mots ou les noms suivis d'un astérisque ont une entrée dans ce dictionnaire.

A

Abacost – Addis-Abeba – Adoua (bataille d’) – Afro – Afrofuturisme – Ali,
Mohamed – Amin, Samir – Annan, Kofi – Arlit – Aventure (urbaine)

Abacost

En Afrique centrale, en particulier dans l'ex-Zaïre aujourd'hui rebaptisé République démocratique du Congo, l'abacost est un veston d'homme avec un col sans revers qui fit son apparition à partir de 1972 alors que, jusqu'à cette époque, les Zaïrois s'habillaient plutôt à la mode occidentale : cravate de rigueur, costumes à trois pièces, sans oublier la chevelure avec une raie au milieu ! Le président dictateur Mobutu Sese Seko qui l'avait imposé estimait que la fascination pour la mode européenne perpétuait l'aliénation culturelle des Africains et les conduisait à sous-estimer, voire à tourner le dos à la richesse de leur propre culture. Ils devaient par conséquent rompre au plus vite avec ces signes extérieurs de la colonisation et embrasser « l'authenticité africaine ». Le monarque lança ainsi dans son pays une politique dite de « zaïrianisation » : cravate formellement interdite et port obligatoire de l'abacost.

Abacost signifie « À bas le costume ! », et il est encore porté de nos jours, sans chemise, sans cravate, parfois avec un foulard autour du cou, des lunettes fumées et un couvre-chef traditionnel. Ne dites surtout pas à ceux qui l'arborent qu'ils regrettent l'époque de Mobutu ! Ils vous répondront que « c'est la Sape* à la sauce de l'authenticité » !

Addis-Abeba

À l'échelle du continent africain, l'Éthiopie est un cas à part, une singularité qui émerveille les voyageurs d'hier et d'aujourd'hui, un piémont longtemps imprenable, un mille-feuille historique. C'est le pays africain le plus peuplé après le mastodonte nigérian. Addis-Abeba (« nouvelle fleur » en amharique), a retrouvé son nom oromo d'origine depuis la constitution de la République fédérale démocratique d'Éthiopie en 1994. Cette loi constitutionnelle reconnaît désormais aux grands groupes ethniques une autonomie politique. Sur la nouvelle carte, il y a dorénavant neuf États fédérés et deux villes au caractère particulier dont Addis-Abeba (ou Finfinnee) appelée à devenir une des grandes métropoles importantes de demain.

Capitale de l'État fédéral, capitale de l'État d'Oromia, siège de l'Union africaine depuis 1963, Addis-Abeba (ou Finfinnee) affiche aujourd'hui un développement sans précédent, preuve que l'Éthiopie est l'un des pays africains qui séduit les apôtres du développement à l'occidentale comme les magnats asiatiques. On chante ses taux de croissance comme hier on vantait son café, ses églises troglodytes et ses sources du Nil.

Entre les ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, c'était l'Abyssinie, le nord de l'Éthiopie actuelle, que le monde extérieur regardait avec les yeux de Chimène. Cette monarchie multimillénaire riche en mythes légendaires, en empereurs prestigieux à l'instar de Ménélik I^{er}, fils du roi Salomon et de la reine de Saba, semblait sortir du cerveau enfiévré d'un scénariste. Dans les temps modernes, faut-il rappeler que ce pays a compté l'unique victoire africaine sur un colonisateur européen, lorsqu'en mars 1896 les troupes italiennes furent écrasées à Adoua* par les guerriers de Ménélik II ? D'où une légitime fierté.

Avec méthode et abnégation, l'Éthiopie s'est dotée d'une langue nationale, l'amharique, écrite depuis le ^{xiii}e siècle, et d'une littérature, souvent d'inspiration religieuse et historique, jalousement caressée par les souverains successifs. Enfin, aux aurores du ^{xx}e siècle, le régent ras Tafari, futur empereur Hailé Sélassié, installe dans son pays les bases d'une

administration lourde mais efficace, d'un système éducatif, culturel et éditorial géré par l'Église éthiopienne orthodoxe. Voilà pourquoi les Éthiopiens ne se bousculent pas pour enrichir les rayons des libraires anglophones ou « europhones ». Ils écrivent en amharique, en oromo, en tigré, voire en somali.

L'Éthiopie, c'est aussi Addis-Abeba, sa capitale, qui garde la couleur tendre de nos premières vacances. Nous avons l'œil fiévreux, la coupe afro, le front haut, de grosses lunettes sur le nez mais pas d'acné, Dieu merci ! Et que de souvenirs au parfum de l'insouciance de nos 17 ou 18 ans. Premières boums, premiers slows au *Ras Hôtel*, au *Continental* ou du côté de Bolé dans les quartiers huppés. Nous fumions des Nyala et autres cigarettes cubaines. Nous buvions de la bière suave comme le goût des jeunes filles du lycée franco-éthiopien. Michael Jackson nous enchantait matin, midi et soir. On déclamait sans vergogne *The Girl Is Mine*. *Wanna Be Startin' Somethin'* restait notre mantra. Les chorégraphies de « Billie Jean » et « Thriller » n'avaient plus de secret pour nous. Pas étonnant donc que cette gerbe de souvenirs ait un entêtant goût de nostalgie, trois décennies plus tard.

Addis-Abeba est partiellement francophone eu égard aux relations entre la France (présente à Djibouti) et les monarques locaux, mais surtout grâce aux nombreux fonctionnaires de l'Union africaine. Dans nos mémoires adolescentes, c'était la géographie ou la mythologie d'un lycée qui avait prééminence sur le reste. Créé en 1947, le lycée Guébré-Mariam d'Addis-Abeba n'a pas volé sa réputation. Institution binationale soutenue par la Mission laïque française et par l'ambassade de France, il accueille chaque année plus d'un millier d'élèves autochtones, issus des beaux quartiers, sans oublier les enfants d'expatriés français et de diplomates francophones de l'Union africaine.

On feint de l'oublier, mais l'Éthiopie est aussi fille de l'islam. Près de la moitié de ses 105 millions d'habitants sont musulmans et l'islam joue un rôle prééminent dans cette société trop complexe pour être réduite à l'hagiographie de ses trois empereurs modernisateurs, Tewodros, Yohannès et Ménélik. Ou à celle, plus proche de nous, du quatrième : un Hailé Sélassié si vénéré par tous les rastas du monde entier, consacré prophète de son vivant par les adeptes de cette communauté mystique, qu'ils vivent en Jamaïque, à Harlem, à Londres ou à Shashemane. Shashemane est le nom

d'une localité au sud de la capitale qui a accueilli des centaines de Jamaïcains adeptes du rastafarisme et désireux de revenir à leurs racines, à la terre des ancêtres.

Addis vous enchante-t-elle toujours ? Envie d'un dérèglement des sens ? Allez vous perdre dans le labyrinthe du Mercato, le plus grand marché ouvert d'Afrique. Vous slalomez entre les étals de fruits et légumes, les montagnes de fripes d'occasion, les monceaux de matériaux plastiques, les quincailleries, les gargotes, les librairies par terre, etc. Vous en reviendrez en gardant longtemps les effluves d'eucalyptus, les relents de viande bouillie et la diversité des visages humains.

Adoua (bataille d')

Tout commence par une humiliation, mieux une déroutée mémorable que les futurs chefs militaires des indépendances africaines étudieront en détail. Les troupes italiennes sont défaites au lieu-dit Adoua, dans le nord de l'Éthiopie actuelle, par les soldats de l'empereur éthiopien Ménélik II en mars 1896. Les victimes italiennes sont près de 6 000 soldats, soit 70 % des effectifs anéantis. L'écho de cette bataille creusera un trou noir dans l'imaginaire national. Comme en témoignent les revues académiques d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi les récits populaires. Un demi-siècle plus tard, les autorités italiennes tâcheront de venger cette humiliation historique – une première dans les annales coloniales – lors de la conquête de l'Abyssinie par Benito Mussolini. Depuis Rome, l'on se ruera sur la Corne de l'Afrique avec la rage de ceux qui veulent se venger.

Côté abyssin, la victoire d'Adoua fut une première. Elle a valeur de fondation. Mieux, elle a consolidé l'empire et symbolisé l'unité nationale. Aujourd'hui encore, elle est célébrée chaque année, le 2 mars, jour de fête nationale.

Retour sur la scène historique de la revanche : 271 000 hommes et 12 000 véhicules sont lancés à partir des lacets abrupts qui surplombent Massawa, sur la mer Rouge. En ce début des années 1940, la folie italienne ne manque ni de vigueur ni d'intelligence, quoique d'inspiration fasciste. La reconquête nécessite l'édification du plus long funiculaire de l'époque (84 km), qui sera ensuite démonté et volé par les Anglais, comme le furent la plupart des usines de la colonie érythréenne durant leur mandat (1941-1950). Les Italiens y mettent l'énergie et l'ambition nécessaires. Des routes sont percées, des tunnels creusés, des ponts érigés, une ligne de chemin de fer remise sur les rails. Il nous reste de cette époque des textes et des rengaines, à l'instar de la *faceta negra* (*quand j'ai rencontré la femme noire, mes pieds sont devenus du plomb...*) que les colons et planteurs, travaillés par le désir, chantaient inmanquablement à l'heure de l'*aperitivo*.

Les chantiers italiens en Afrique orientale sont restés modestes. Les Italiens souffraient, on le sait, d'un complexe d'infériorité dû notamment à

l'unification toute récente de leur nation (1870). Leur appétit soudain pour la Libye et la Tunisie sera une autre manière de rattraper le temps perdu. Plusieurs villes de l'Afrique orientale seront sous leur joug avant 1936, mais ce n'est qu'une fois l'Éthiopie acquise que les Italiens jugeront nécessaire de rendre prestigieuses leurs possessions africaines en les incorporant dans l'*Africa Orientale Italiana*. Et l'Italie prendra le statut d'empire.

Le réseau routier de la grande Éthiopie doit un petit quelque chose aux cinq années de présence italienne. Les réalisations non négligeables sont Gondar et sa poste, les quelques bâtiments à Harar intra-muros, le port d'Assab avec ses corderies, ses artilleries, ses docks et ses hangars et surtout les deux villes érythréennes d'Asmara et de Massawa, tout en palais romains, avenues larges et boisées (palmiers doum, lauriers, bougainvillées), et villas d'imitation toscane ou de style rococo avec leurs tonnelles enfouies sous les hibiscus, leurs rues à arcades. Dans les rues de Keren comme dans celles de Mogadiscio, on retrouve encore ce je-ne-sais-quoi de transalpin dans l'air, et pas seulement la tombe de l'askari inconnu ou *ascaro ignoto* (l'un des supplétifs des forces mussoliniennes face aux Britanniques, notamment entre 1940 et 1941), les plats de spaghettis, les devantures rouge-blanc-vert, les glaces gelati ou les perles linguistiques nichées dans la langue *de tous les jours*. Dans cette Corne de l'Afrique convoitée aujourd'hui par les conglomérats asiatiques, quelques milliers d'Italiens, telle la famille du Vénitien Hugo Pratt, le dessinateur aux semelles ailées et auteur des fameux albums de BD *Éthiopiennes*, s'enracinent tels de tenaces ceps de vigne. Ils sont chez eux.

Enfin, ce n'est pas du tout le lieu ici de parer la colonisation italienne des plumes de paon, elle émergeait, comme les autres, aux eaux troubles de la spoliation et de la déshumanisation. Les premières traces de migration africaine dans la péninsule italienne datent de la conquête et de la chute de Carthage. Dès la Renaissance, des esclaves noirs sont présents chez les nobles, les fameux *mori nera* qu'on voit dans les tableaux de Véronèse ou de Giovanni Battista Tiepolo.

Afro

Chaque fois que nous rencontrons une coupe afro, sur un cliché, à l'écran ou dans la rue, nous sommes saisis d'un élan nostalgique, happés par le bruit et la fureur des ghettos, au temps de la rébellion des années 1960 et de la contre-culture noire. Entre nos oreilles, une bande-son imaginaire. Concentrez-vous. Ça y est ? Vous entendez bien la basse funky, la guitare wah wah en boucle et la petite touche de saxo ou de flûte ? Pas de doute, c'est le thème musical du film *Shaft* (*Les Nuits rouges de Harlem*, dans la langue de l'académicien Léopold Sédar Senghor*) réalisé par Gordon Parks en 1971 ou de sa suite *Superfly*, en 1972. Vous avez reconnu la signature inimitable du compositeur au crâne chauve : Isaac Hayes. Vous avez en mémoire les scènes de bagarres, les fuites en décapotable, la drogue et les macs, les guets-apens, les odeurs de sueur et de sexe sans oublier les coupes afro. Pas de doute, il s'agit bien d'un film « blaxploitation ». Mais évitons la facilité et le piège que nous tend Hollywood. Davantage que les *dashikis*, les bérets noirs et les vestes en cuir, la coupe afro est peut-être le symbole le plus puissant que le mouvement politique et culturel Black Power a su imposer aux États-Unis et dans le reste du monde. Bien sûr, les cheveux ont longtemps véhiculé un langage politique et contestataire au sein des communautés noires. Rejeter les haillons de l'esclave est un geste radical ; s'habiller et se coiffer à sa convenance est un acte de rébellion et de renaissance. Songeons un instant aux dreadlocks que portaient les esclaves marrons qui réfutaient par cette coiffure le défrisage des cheveux, synonyme de la capitulation et du renoncement à leur africanité...

Le pouvoir d'évocation de la coupe afro va plus loin encore, attirant un large éventail d'artistes, de militants et d'intellectuels noirs, qui va de l'icône de la révolution africaine-américaine Angela Davis à Wole Soyinka, l'écrivain nigérian prix Nobel de littérature en 1986, en passant par les Jackson 5.

À la fin des années 1950, la mode afro a été célébrée par les élites des nations africaines nouvellement indépendantes, à Accra comme à Conakry. De Miriam Makeba à Nina Simone, la gent féminine a pris la part du lion

en signant l'éloge du crépu, le retour au naturel inspiré d'une riche iconographie circulant dès les années 1920 et vantant l'art capillaire en vogue dans les cours royales africaines, de l'Égypte antique à l'Éthiopie millénaire, du Ruanda-Urundi au royaume akan.

Récupérée par la mode et la publicité, l'afro a perdu, de nos jours, une grande partie de sa charge politique. Ravalée au rang d'accessoire, elle se porte à toutes les occasions et s'accorde à tous les styles vestimentaires. On peut y attacher cependant une sorte de romantisme, quand une nouvelle donne politique ne vient pas réveiller la coupe afro qui sommeille en chacun de nous.

Si les arts capillaires, riches en tresses, nattes et sculptures complexes, ont toujours eu les faveurs des populations africaines, comme l'attestent les anthropologues, les communautés afro-européennes ne comptent pas se priver de ses raffinements. Les salons de coiffure y sont des lieux de parole (*parlor*), de soins, de convivialité et de vie. Une activité économique de premier ordre s'y déroule. Les femmes qui les tiennent sont des chefs de famille doublés de chefs d'entreprise cosmopolites. En France, par exemple, la journaliste et auteure Rokhaya Diallo a donné la parole à nombre d'Afropéennes assumant leurs cheveux au naturel : crépus, frisés, ou tressés. Au retour d'un séjour états-unien à la rencontre du mouvement Nappy (« *natural and happy* »), Rokhaya Diallo a interrogé dans son ouvrage *Afro !* (Les Arènes, 2015) les revendications politiques de la coiffure : « Les femmes noires sont l'un des rares groupes dont l'extrême majorité cache ses cheveux ou les transforme, et je suis allée comprendre pourquoi. » Manière de signifier que la fameuse coupe afro n'a pas fini de nous surprendre. Quelles que soient leurs significations, leurs enjeux d'époque, les arts de la coiffure, en particulier dans les communautés noires, révèlent beaucoup de choses sur l'exercice du pouvoir : le pouvoir du Blanc sur le Noir, de l'homme sur la femme, ou de la majorité sur les minorités.

Afrofuturisme

Courant artistique, littéraire, musical apparu au début des années 1990 dans le paysage continental et dans la diaspora, l'afrofuturisme est riche, divers et fertile. Pas facile de le circonscrire à un territoire, une discipline ou une esthétique. Nous désignerons cependant sous le terme d'afrofuturisme toutes ces énergies émanant d'un mouvement critique et artistique bouillonnant qui entremêle différents enjeux, au croisement de la culture, de la race, des sciences, de la technologie et des discours émancipateurs. Enfin, l'afrofuturisme africain entretient des relations étroites avec son alter ego africain-américain plus ancien et plus populaire, comme l'atteste le succès planétaire du blockbuster *Black Panther*, réalisé en 2018 par Ryan Coogler, qui met en scène et scelle nombre des thèmes et des motifs afrofuturistes. Quelques exemples valent mieux qu'un long discours, et offrent une meilleure illustration de ce réalisme magique et technologique qui définit aussi l'afrofuturisme : *Pumzi*, le premier court-métrage d'une jeune cinéaste kényane, Wanuri Kahiu, fit sensation en 2009. Réalisé un an plus tôt, primé à Cannes, *Pumzi* a donné corps à un nouveau genre : le cinéma SF ou plus exactement l'afrofuturisme subsaharien. Huit ans plus tard, Wanuri Kahiu revient à Cannes avec son deuxième long-métrage, *Rafiki* (« ami » en swahili), affirmant sa volonté de composer des histoires africaines « belles et positives ». Toujours en 2009, *District 9*, le film à gros budget du réalisateur sud-africain Neill Blomkamp, rafle quatre oscars. Sa compatriote Lauren Beukes devient en 2010 le premier auteur africain à remporter le convoité Prix Arthur-C.-Clarke avec son deuxième roman, *Zoo City* (Éditions Éclipse, 2014).

En 2011, Nnedi Okorafor, née dans l'Ohio de parents nigériens, se fait connaître comme le premier auteur d'origine africaine à remporter le prestigieux World Fantasy Award avec son premier roman *Qui a peur de la mort ?* (Prix Imaginales du meilleur roman étranger 2014 et réédité en 2017 chez ActuSF). Harponné par une écriture sobre et diablement efficace, le lecteur ne peut lâcher ce roman.

« La cérémonie se déroulait à la lisière de la ville, près des dunes. C'était midi et il faisait terriblement chaud. Son corps reposait sur un épais drap blanc, entouré de guirlandes de palmes tressées. Je m'agenouillai dans le sable, à côté de lui, pour lui adresser un dernier au revoir. Je n'oublierai jamais son visage. Il ne ressemblait plus à celui de Papa. La peau de Papa était d'un brun sombre, ses lèvres pleines. Ce visage-là avait les joues creuses, la bouche étroite, et la couleur gris-brun du papier. Son esprit était parti¹. »

Nouvelliste, romancière, scénariste et universitaire, Nnedi Okorafor fait feu de tout bois. Elle compose ses récits quand elle n'enseigne pas la création littéraire à l'université de New York à Buffalo. En 2017, la chaîne câblée américaine HBO choisit pour sa nouvelle série de s'attaquer à *Qui a peur de la mort ?*. Cerise sur le gâteau, c'est le créateur de *Game of Thrones*, George R. R. Martin, qui va s'atteler à l'adaptation et à la production de ce roman de fantasy qui nous révèle une Afrique postapocalyptique. La narratrice au prénom prédestiné, Onyesonwu (« Qui a peur de la mort ? » en langue igbo), est une jeune femme dotée de pouvoirs magiques dans un monde ballotté entre excès technologiques et quêtes spirituelles. Intrigues multiples, décors fantasmagoriques, déchirements et dilemmes : voilà ce qui a poussé HBO à truster les droits d'adaptation de ce premier roman au destin glorieux.

L'Afrique a eu sa place dans le monde de la science-fiction et ce, dès les origines du genre. Qui a lu les histoires extraordinaires de Jules Verne comme *Cinq semaines en ballon*, *Le Village aérien* ou *L'Étonnante Aventure de la Mission Barsac* se souvient que le continent africain a toujours fait flamboyer l'imagination de l'écrivain qui a rêvé sur son décor majestueux (les rives du Niger, l'immense Sahara) tout en sondant ses populations, ses légendes et ses mystères. Les écrivains de SF d'ascendance africaine mettent, eux, le Continent au cœur de leur création. Mieux, ils donnent au genre une généalogie, une cosmogonie et un style narratif pleinement africains.

Après le « tsunami » *Black Panther*, qui a eu pour effet immédiat de populariser l'afrofuturisme porté hier par les artistes africains-américains, de Sun Ra à Octavia Butler et de Janelle Monae à Jean-Michel Basquiat, les artistes originaires du continent noir sont sur le point de devenir, à leur tour, visibles et désirables pour les grandes sociétés de production

cinématographiques. Qu'il s'agisse d'arts visuels, de littérature ou de cinéma, le futur passe et passera désormais par la case Afrique. Nnedi Okorafor est sans doute le visage de ce courant promis à un riche avenir.

Ali, Mohamed

En 1942, la ville de Louisville (dans l'État du Kentucky) était loin de se douter qu'elle serait le lieu de naissance d'un des plus grands sportifs de tous les temps : Cassius Marcellus Clay Jr. Nous le connaissons plutôt sous le nom de Mohamed Ali qu'il emprunta à l'âge de 22 ans au moment où il décida d'intégrer la Nation of Islam, organisation politico-religieuse hostile à l'intégration des noirs dans la nation américaine (intégration souhaitée par Martin Luther King) et prônant plutôt l'avènement d'une nation noire autonome.

Cassius Clay dira au sujet de son nouveau nom : « Cassius Clay est un nom d'esclave. Je ne l'ai pas choisi, je ne l'ai pas voulu. Je suis Mohamed Ali, un nom libre, et j'insiste pour que les gens l'utilisent quand ils parlent de moi. »

Au moment de sa conversion à l'islam, il avait déjà remporté les fameux Golden Gloves (1960) puis, la même année, la médaille d'or des poids mi-lourds aux jeux Olympiques de Rome. Ali raconte dans son autobiographie, *The Greatest : My Own Story* les raisons qui l'avaient poussé à se débarrasser de son trophée :

« Je suis retourné à Louisville après les jeux Olympiques avec ma médaille d'or. Je suis allé dans une cafétéria où ils ne servaient pas les Noirs. Je pensais que je pourrais les remettre à leur place, je me suis assis et j'ai demandé la carte. Le champion olympique portait sa médaille, et eux ils m'ont dit : "On ne sert pas les Noirs ici." Je leur ai répondu qu'il n'y avait rien à craindre, que je n'allais pas les manger, mais ils m'ont jeté dehors à coups de pied. Alors je suis allé au bord du fleuve Ohio et là j'ai jeté ma médaille¹... »

À ce jour, il n'existe aucune preuve de cette action devenue légendaire dans la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis. Le célèbre journaliste et historien de la boxe Jerry Izenberg qui laissa même entendre, avec une pointe d'ironie, qu'on aurait pu fouiller l'Ohio River de fond en comble, creuser des digues profondes, retourner le courant dans tous les

sens pendant des milliers d'années, il y aurait eu plus de probabilités de tomber sur une sirène que sur une médaille olympique !

Mohamed Ali devait néanmoins aller à la conquête du titre de champion du monde des poids lourds. Son palmarès plaidait pour cette étape : avant d'affronter Sonny Liston, qui était alors la terreur des rings et jusque-là invaincu, Ali comptait dix-neuf victoires, quinze par knock-out, sans une seule défaite. Ali n'étant âgé que de 22 ans, qui aurait parié un seul kopeck sur lui ? Le combat eut lieu le 25 février 1964 à Miami Beach (Floride). Sonny Liston capitulera à la septième reprise devant l'adresse, la finesse et l'ambition de son jeune adversaire qui l'avait largement dominé durant le round précédent. Liston prétextera une blessure à l'épaule, mais la légende était née, Mohamed Ali était devenu un boxeur planétaire clamant à qui voulait l'entendre : « Je suis le plus grand, je suis le plus grand dans l'Histoire, je n'ai pas de marques au visage. » Ou encore : « Je me suis battu contre un alligator, j'ai affronté une baleine, mis des menottes à l'éclair, jeté le tonnerre en prison ; rien que cette dernière semaine, j'ai terrassé une pierre, blessé un parpaing, hospitalisé une brique. Je suis si méchant que j'en rends malade la médecine. »

Aujourd'hui, il est impossible d'entretenir une conversation sur la boxe sans que le nom d'Ali revienne tel un refrain. Ali avait mis fin à certains préjugés qui entouraient ce sport jugé brutal, voire destructeur. En portant l'esthétique du combat à son apothéose, en érigeant la beauté de cet art, Ali fit oublier aux spectateurs – fanatiques ou opposants – la violence meurtrière des coups, l'image repoussante d'une arcade sourcilière ouverte qui laisse jaillir du sang, d'un nez fracturé par un direct-droit, et surtout l'adversaire qui s'effondre au sol, inconscient, à l'issue d'un K.O. On dit souvent qu'Ali gagnait avant même d'avoir combattu : d'abord par le flot de ses mots, puis par son aisance devant les caméras, se permettant de prédire l'issue du combat dans un poème, ou d'expliquer avec des gestes précis sa stratégie, quitte à la changer une fois sur le ring, au grand dam de son entraîneur Angelo Dundee. Celui-ci n'était d'ailleurs toujours pas d'accord – comme, justement, en 1974, au Zaïre, où se déroula le « combat du siècle », « The Rumble in the jungle ». En effet, ce 30 octobre 1974, au stade du 20-mai à Kinshasa, Ali (32 ans) espérait détrôner le jeune prodige George Foreman (25 ans), champion du monde des poids lourds dans deux différentes fédérations, la World Boxing Association (WBA) et la World Boxing Council (WBC). Les deux boxeurs avaient des surnoms taillés sur

mesure : « Big George » pour l'un et « The Greatest » pour l'autre. Contre toute attente, le combat alla jusqu'à la huitième reprise – ce qui était en soi une surprise au regard de la réputation de Foreman. Ali contraignait ce dernier à venir le chercher dans les cordes, faisant confiance à la mobilité de ses jambes et à son jab si rapide qu'il était difficile de le voir arriver. Une stratégie très suicidaire aux yeux d'Angelo Dundee qui hurlait et le suppliait de revenir aux fondamentaux : l'attaque, la retraite, et surtout la défense. Mais Ali, obstiné, encaissait encore les coups d'un des cogneurs les plus déterminés de l'histoire de la boxe. Sur le ring, Ali parlait, agaçait et décourageait Foreman en lui hurlant après chaque coup : « C'est tout ce que tu as ? » Le prodige de Louisville avait en réalité une stratégie précise en tête : épuiser Foreman, multiplier des directs-droits (et non gauches comme on s'y serait attendu). Au septième round, les marques devinrent ostensibles sur le visage de Foreman qui sentait le combat lui échapper jusqu'à ce huitième round où, épuisé, haletant, il subit la première défaite de sa carrière. Par K.O... Ali redevint champion du monde des poids lourds, dix années après le combat contre Sonny Liston.

Ali nous a quittés à l'âge de 74 ans après une longue bataille contre la maladie de Parkinson. Pour la petite histoire, en 1996, lors des jeux Olympiques d'Atlanta, le Comité Olympique International lui décerna une autre médaille d'or en remplacement de celle qu'il aurait jetée dans la rivière de l'Ohio...

Amin, Samir

Quelques heures après le décès de Samir Amin, survenu le dimanche 12 août 2018 à Paris, l'émotion est palpable sur les réseaux sociaux. Qui est cet homme salué dans maintes langues, par des chefs d'État comme par les chercheurs en sciences sociales, les activistes ou par les journalistes ? Pour le comprendre, arrêtons-nous sur deux messages parmi les milliers en circulation : « Je pleure le décès de notre frère Samir Amin, grand intellectuel marxiste anti-impérialiste, anticolonialiste, qui a soutenu la lutte des peuples du monde avec ses idées et ses enseignements. L'héritage de ses idéaux de justice sociale sera éternellement reconnu. Immortel. » Signé Evo Morales Ayma, président de l'État plurinational de Bolivie.

De son côté, Macky Sall, le président du Sénégal, ne peut pas manquer l'occasion de rendre hommage dans le communiqué officiel à l'économiste qui a élu domicile à Dakar depuis plus de quatre décennies : « La pensée économique contemporaine perd une de ses illustres figures », un « intellectuel fécond et engagé », un « militant infatigable de la cause des peuples ».

Né le 3 septembre 1931 au Caire, d'un père égyptien copte et d'une mère française, tous deux médecins, le jeune Samir passe son enfance et ses années de jeunesse à Port-Saïd, où son père exerçait son activité. Il rejoint Le Caire pour ses études. Issu de la bourgeoisie intellectuelle copte, passionné par les questions sociales, l'étudiant semble suivre un trajet politique tout tracé. De 1947 à 1957, il étudie à Paris, d'abord au lycée Henri-IV, décroche un diplôme de sciences politiques à Sciences Po Paris (1952) puis un second en statistique (1956) et un troisième en économie (1957). Professeur agrégé en sciences économiques, il enseigne dans plusieurs universités françaises avant de rejoindre l'Institut Gamal-Abdel-Nasser en Égypte, puis le ministère de la Planification du Mali. Internationaliste dans l'âme, Samir Amin multiplie les rencontres et les expériences avant de s'installer à Dakar en 1966, d'enseigner à l'UCAD (Université Cheikh-Anta-Diop), d'y fonder le Forum du tiers-monde en 1980, de contribuer à la croissance du CODESRIA (Conseil pour le

développement de la recherche en sciences sociales en Afrique) ou d'y jeter les bases du forum des alternatives.

Pour mieux comprendre la pensée de Samir Amin, il est nécessaire d'évoquer la conférence de Bandung en 1955, qui donna naissance à une nouvelle solidarité. Cette conférence, qui a vu l'émergence des nations et des peuples de l'hémisphère Sud, de ce qu'on appellera le tiers-monde, reste la pierre angulaire de son œuvre, dans laquelle les civilisations et les histoires non occidentales jouent un rôle important. Bandung pourrait définir, selon lui, un modèle différent de mondialisation.

Dès les années 1970, il a bouleversé le monde de l'économie du développement avec son grand livre, *Le Développement inégal. Essai sur les formations sociales du capitalisme périphérique* (Éditions de Minuit, 1973), analysant les modes de production tributaire à la périphérie et le mode de production capitaliste au centre. La périphérie est bloquée dans son développement par le système de l'échange inégal et pour sortir de ce cercle infernal, les économies de la périphérie n'ont d'autre choix que d'initier un processus de développement autocentré.

Marxiste hétérodoxe, le Dakarois était un ardent pourfendeur du capitalisme dont il disait que nous vivions en son « automne » tout en travaillant à hâter « le printemps des peuples ». Tout au long de sa vie, il s'est battu pour faire advenir en Afrique des alternatives, pour imaginer des modèles qui soient à la fois capables d'assurer le progrès des populations et d'enrayer les mécanismes qui génèrent les inégalités. Pour arpenter ce chemin, il nous faut oser innover, oser penser, oser déconstruire les cadres conceptuels, oser rejeter le diktat des tenants de l'idéologie « There Is No Alternative » (TINA) émergeant à l'ère reagano-thatchérienne et signifiant qu'il n'y a pas d'alternative à l'ordre capitaliste. Les politiques dévastatrices que Samir Amin a combattues touchent désormais les pays européens. Les solutions que l'auteur des *Défis de la mondialisation* (L'Harmattan, 2000) préconisait ont une valeur planétaire. Cet exemple nous montre, si besoin en est, à quels points les enjeux africains sont à présent des enjeux planétaires.

Annan, Kofi

Le décès du Ghanéen Kofi Annan (1938-2018), ancien secrétaire général de l'ONU (1997-2006) et Prix Nobel de la paix (2001), a été annoncé le samedi 18 août. Âgé de 80 ans, il vivait à Berne, en Suisse. Son pays natal a décrété une semaine de deuil national en son hommage.

Né le 8 avril 1938 à Kumasi, Kofi Annan a suivi des études supérieures brillantes au Macalester College à Saint-Paul aux États-Unis, à l'Institut des hautes études internationales de Genève et au Massachusetts Institute of Technology, avant d'occuper différentes fonctions pour les Nations unies à partir de 1962.

Kofi Annan fut un homme d'exception qui a toujours été à la hauteur d'immenses responsabilités. Intellectuel de haut calibre, le natif de Kumasi a su susciter un respect profond pour l'Afrique et incarner avec une extrême prodigalité les valeurs humaines les plus élevées.

Diplomate jusqu'à la moelle, c'est au sein de la plus grande organisation des Nations unies qu'il a fait toute sa carrière, gravissant tous les échelons au point de devenir, en 1993, sous-secrétaire général et de diriger le département du maintien de la paix. Au cours de cette période charnière, l'ONU fait face aux deux plus grandes tragédies qui marquèrent la région des Grands Lacs et les Balkans : le génocide des Tutsi au Rwanda et la guerre en Bosnie. Mais l'ONU n'a pas su mettre fin au génocide tutsi ni stopper les forces serbes qui ont massacré plusieurs milliers de musulmans à Srebrenica, en Bosnie.

Dans son autobiographie, *Interventions : une vie dans la guerre et dans la paix* (Éditions Odile Jacob, 2013), Kofi Annan revient sur ces échecs qui l'ont « confronté à ce qui allait devenir [son] défi le plus important comme secrétaire général : faire comprendre la légitimité et la nécessité d'intervenir en cas de violation flagrante des droits de l'homme ».

Le 1^{er} janvier 1997, c'est l'apogée. Le voici à la tête de l'ONU. Kofi Annan succède à un autre Africain, l'Égyptien Boutros Boutros-Ghali. En 2001, le diplomate et les Nations unies reçoivent conjointement le prix Nobel de la paix pour leur engagement en faveur de la paix dans le monde.

Une certaine idée de la communauté est mise en avant : « J'ai essayé de placer l'être humain au centre de tout ce que nous entreprenons : de la prévention des conflits au développement et aux droits de l'homme », a-t-il déclaré, en acceptant le prix Nobel, à Oslo.

Les années 2000 ne manquent pas de crises internationales, de guerres injustes, comme l'invasion de l'Irak en 2003, que Kofi Annan estime « illégale » parce que ce coup de force unilatéral n'avait pas été entériné par le Conseil de sécurité. Le Ghanéen quitte la tête de l'ONU le 31 décembre 2006, à l'issue de son deuxième mandat, et après neuf ans en poste, remplacé par le Coréen Ban Ki-moon. Retraité, Kofi Annan est cependant resté engagé sur les questions internationales, en médiateur de l'ONU ici, en conseiller bénévole là, en président d'une fondation là encore.

À l'annonce de sa mort, les hommages nombreux et spontanés circulent dans tous les journaux du Continent. Les Africains sont, pour une fois, unanimes pour pleurer la perte d'un baobab tutélaire. Un diplomate pondéré, modèle d'empathie, de compassion et de courtoisie, modeste, élégant et dynamique, qui a su montrer aux Africains ce dont ils sont capables sur les plus grandes scènes du monde. Ils se sont reconnus dans le miroir de ce défenseur infatigable des droits de l'homme, du développement, de la lutte contre la pauvreté et les discriminations de toute nature. Ses collègues ont prolongé cet éloge unanime. L'actuel secrétaire général de l'ONU, António Guterres, n'a pas dit autre chose en rendant hommage à son prédécesseur : « Une force qui guidait vers le bien. [...] De bien des manières, Kofi Annan était les Nations unies. »

Arlit

Les deux syllabes se collent à votre palais pour ne plus le quitter. Non, Arlit n'est pas un nouvel espace branché dédié aux arts visuels et à l'écrit, et encore moins le pendant littéraire du FESPACO (le Festival panafricain du film de Ouagadougou). Arlit était une petite bourgade avant de devenir à la fin des années 1960 une importante commune urbaine dans la région d'Agadez, au Niger. Chef-lieu du département éponyme, Arlit se trouve à 800 km de Niamey, la capitale nigérienne, à 200 km d'Agadez, la perle du désert, et seulement à 170 km de la frontière algérienne. Pays sahélien enclavé, le Niger est bordé par sept pays : l'Algérie, le Mali, le Burkina Faso, le Bénin, le Tchad, la Libye et le Nigeria. Redisons-le, l'Afrique est un continent très vaste et, contrairement aux apparences, largement sous-peuplé. Les discours sur la bombe démographique africaine relèvent, en partie, du fantasme.

Arlit est d'abord fille de l'Aïr, le massif montagneux qui se dresse dans le nord du Niger et rappelle singulièrement le Hoggar algérien. Son caractère aride et rugueux n'a pas découragé les Touareg qui ont fait corps avec lui depuis la nuit des temps. C'est la découverte et l'exploitation de riches gisements d'uranium par les autorités nucléaires françaises qui scelle en 1969 le destin de la cité. Deux mines d'uranium, puis dix propulsent Arlit sur la scène nationale, française et internationale. Dans les années 1970, Arlit devient synonyme d'Areva, la multinationale française spécialisée dans les métiers du nucléaire, car les sites nigériens fournissent aujourd'hui encore l'essentiel de l'uranium utilisé en France comme combustible dans les centrales de production d'électricité et pour les armes nucléaires. Dans les années 1980, on estimait que près de 40 % de la production mondiale provenait de la région d'Arlit et que l'uranium représentait 90 % du montant des exportations du Niger. La baisse des cours de l'uranium et l'absence de solutions économiques alternatives paralysent aujourd'hui la population de façon durable.

Très souvent cité pour le prix Nobel de littérature, l'écrivain, essayiste et activiste kényan Ngũgĩ wa Thiong'o* a récemment ouvert un nouveau front

de réflexion pour attirer l'attention du monde sur l'uranium nigérien. Dans un essai, récemment traduit en français et intitulé *Pour une Afrique libre* (Éditions Philippe Rey, 2017), le penseur kényan invite à nous intéresser aux questions relatives à la prolifération des armes nucléaires, rappelant de fait combien ces questions planétaires sont aussi des questions africaines.

Ngũgĩ wa Thiong'o nous force à affronter la réalité en ces temps de troubles généralisés. Son interrogation ne devrait laisser personne indifférent : pourquoi l'Afrique est-elle absente dans le débat sur la prolifération des armes nucléaires ? Il ne se contente pas de poser la question, il nous apporte des réponses. L'Afrique doit monter au créneau pour plaider en faveur non seulement de la non-prolifération des armes nucléaires, mais également du démantèlement progressif de l'arsenal destructeur. Et Ngũgĩ d'enfoncer le clou en soulignant que l'Afrique est le seul continent à disposer du crédit moral nécessaire, et pour cause, ajoute-t-il, deux nations (Libye, Afrique du Sud) ont mis volontairement fin à leur programme nucléaire. Pour donner l'exemple, nous apprend l'auteur de *Décoloniser l'esprit* (La Fabrique éditions, 2011), le pouvoir libyen avait remis aux États-Unis ce qui restait de son armement. Qu'a-t-il gagné en échange de sa bonne volonté ? Des forces militaires, dotées d'armes nucléaires, placées sous l'égide de l'OTAN, envahirent Tripoli et transformèrent son territoire en ruines. L'Union africaine doit sortir de son sommeil et faire entendre sa voix dans ce débat qui concerne toute la planète.

Par le passé, deux grandes puissances ont effectué des essais nucléaires en Afrique : la France a fait ses premiers essais dans le Sahara algérien entre 1960 et 1966, et Israël aurait fait les siens, du temps de l'apartheid, sur l'archipel du Prince-Édouard, un chapelet d'îlots situé dans l'océan Indien et appartenant à Pretoria. L'Afrique a donc subi le feu nucléaire sur son propre sol et sans être consultée, voilà qui justifie plus encore de militer pour l'interdiction de tout armement nucléaire.

Ngũgĩ wa Thiong'o, chantre des langues africaines, n'oublie pas Arlit qui renforce le poids de son argumentaire, à savoir la présence abondante de l'uranium, un minerai capital pour la fabrication de l'arsenal nucléaire, dans le sous-sol africain. Durant la dernière guerre contre l'Irak, Washington a longtemps soupçonné le Niger, le principal producteur d'uranium, de

contourner l'embargo et de fournir en minerai un Saddam Hussein lancé, soupçonnait-on, dans la course aux armes de destruction massive.

Ngũgĩ wa Thiong'o poursuit sa plaidoirie en forme de rouleau compresseur. Les plus grandes puissances nucléaires du monde, la France, le Royaume-Uni et les États-Unis, ont eu des liens historiques privilégiés avec l'Afrique par le truchement de la colonisation et de la traite esclavagiste. La traite négrière, la colonisation et la course à l'arme nucléaire sont animées par le même ressort : le mépris de la vie d'autrui – un mépris plus flagrant quand cet autre a la peau noire ! N'oublions pas enfin les deux guerres mondiales qui, certes, impliquaient des acteurs européens, mais qui ont coûté cher aux Africains. Il serait souhaitable que l'Afrique prenne la tête d'une grande coalition pour exiger l'arrêt et l'abandon de tous les programmes militaires de type nucléaire. Arlit retrouverait un visage plus avenant et plus verdoyant. Le continent africain peut et doit passer à l'action pour soustraire le reste du monde à l'étreinte mortifère du nucléaire, il en a tout le crédit moral !

Aventure (urbaine)

Le continent africain est sans doute l'un de ces laboratoires pour qui veut observer l'évolution actuelle de la mondialisation. Aux traditions se superpose désormais cette « mondialisation », et l'Africain devra composer avec une culture à « trois têtes » : celle héritée de ses ancêtres, celle imposée par la colonisation et, enfin, celle née de son expérience de migrant, parfois à l'intérieur de son propre pays ou dans le Continent. Cette coexistence n'a pas toujours été sans conséquences : lorsque l'une des trois têtes prend le dessus – en général, la mondialisation –, il nous arrive de lire dans les journaux des tragédies survenant en haute mer ou aux frontières de l'Europe, alors que des Africains tentent de rejoindre le Nord afin d'échapper à l'austérité économique de leur pays ou au régime en place, le plus souvent depuis des décennies.

La migration n'est cependant pas une nouveauté. Sans remonter au Déluge, il suffit de repenser à la période coloniale où ces migrations s'opéraient généralement entre le village et la ville, et ce déplacement n'était pas sans dangers pour « l'aventurier » qui laissait derrière lui sa paisible campagne pour les mirages de la cité à l'européenne. On s'inquiétait donc de cet exode qui mettait en péril les provinces abandonnées quand l'agriculture fondait l'essentiel de l'économie de bon nombre de pays. La ville d'autrefois – comme l'Europe aujourd'hui pour les citadins africains – attirait les villageois parce qu'elle était perçue comme le lieu de la « civilisation », voire de l'« évolution », pour employer un terme en vogue au Congo-Brazzaville. Beaucoup de romans africains mettaient ainsi en exergue cette division, comme dans *Ville cruelle* d'Eza Boto publié en 1954 (pseudonyme de Mongo Beti*). Dans ce classique de la littérature africaine, la ville de Tanga est une cité européenne administrative et commerciale d'un côté, et une cité indigène de l'autre. L'espace où vivent les autochtones couvre ce que la « civilisation blanche » nous aura apporté, selon le point de vue d'un narrateur omniscient : « le calcul mesquin », « la nervosité », « l'alcoolisme » et surtout « le mépris de la vie – comme dans tous les pays où se disputent de grands intérêts matériels ». Et ce même narrateur de souligner au sujet de la partie

occidentalisée de la capitale : « C'était la ville de chez nous qui détenait le record des meurtres... et des suicides ! On y tuait, on s'y tuait pour tout, pour un rien et même pour une femme. » Le sud de cette ville était en quelque sorte le reflet de la décadence des valeurs africaines, le miroir de l'Occident dans ce qu'il avait de négatif et de contraignant. Notre narrateur évoque ainsi les impressions du héros Banda : « À maintes occasions auparavant, [Banda] avait déjà éprouvé combien la ville était cruelle et dure avec ses gradés blancs, ses gardes régionaux, ses gardes territoriaux et leurs baïonnettes au canon, ses sens uniques et ses "entrée interdite aux indigènes". Mais cette fois, il avait lui-même été victime de la ville : il réalisait tout ce qu'elle avait d'inhumain. » Ce quartier nord, le lieu des indigènes, était « un authentique enfant de l'Afrique » qui grandissait et « s'était trouvé trop seul dans la nature », comme « les enfants abandonnés à eux-mêmes ».

De cet endroit de la ville, « nul ne pouvait dire avec certitude ce qu'il deviendrait, pas même les géographes, ni les journalistes, et encore moins les explorateurs ».

La « physionomie » de villes africaines colonisées aura les mêmes caractéristiques : le centre, habité par les Blancs, et les quartiers indigènes, privés d'électricité, d'eau potable, marqués par la misère et le dénuement suintant à travers les bâtisses et les ruelles poisseuses.

La ville, malgré sa cruauté, allait représenter, ouvrir l'espace de la rencontre avec d'autres peuples. C'est là que beaucoup d'Africains entrèrent en contact pour la première fois avec le Blanc – en dehors du prêtre qui sillonnait le village pour, « officiellement », apporter la Parole de Dieu. C'est toujours en ville qu'on allait rencontrer les autres Africains – en particulier ceux de l'Afrique de l'Ouest –, propriétaires de boutiques d'alimentation générale dans les quartiers ou de magasins le long des grandes artères qui coupaient la cité en deux. Ces commerçants étaient les « promoteurs » d'une migration économique intra-africaine. On dénombrait, par exemple, au Congo-Brazzaville au début du ^{xx}^e siècle les Sénégalais, les Béninois – qui s'occupaient de la pêche au port de Pointe-Noire –, les Mauritaniens puis, au milieu des années 1970, les Libanais qui allaient « écraser » les commerçants africains avant d'être rudement concurrencés à partir du ^{xxi}^e siècle par l'Asie, en particulier par la Chine. Peut-être parce qu'on n'avait pas entendu l'alerte de l'ancien ministre

gaulliste Alain Peyrefitte : « Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera... »

Il est curieux de constater aujourd'hui que le schéma de la migration n'a au fond pas changé : nos nations sont devenues des villages, et l'Europe, la ville rêvée.

B

Bâ, Amadou Hampâté – Bahia (San Salvador de Bahia, Brésil noir) – Balai
citoyen – Baobab – *Batouala* – Beti, Mongo – Bissap – *Black Mic-Mac* –
Blogueurs – Brazzaville

Bâ, Amadou Hampâté

Quel est le point commun entre une université dakaroise, une autre à Abidjan, un programme de recherche de l'université de Nantes, un palais de la culture à Bamako, un collège au Niger et un square dans le 10^e arrondissement de Paris ? Vous donnez votre langue au chat ? La réponse tient en trois mots : Amadou Hampâté Bâ¹.

L'auteur d'*Amkoullel, l'enfant peul* (publié en 1991, l'année de sa mort, chez Actes Sud), ou encore des *Contes initiatiques peuls* (Éditions Press Pocket, 2000) est de ces êtres rares que la Providence a dotés de sept vies. Il fut tout à la fois écrivain, traditionaliste, chef spirituel et religieux, diplomate, numérologue, conteur et philosophe. Celui que ses proches appelaient « Amkoullel » a vu le jour au Mali (alors Soudan français), à l'aube de l'année 1900, dans la ville de Bandiagara, toute proche des falaises du pays Dogon. Les deux branches familiales appartiennent à deux lignées importantes – mais adverses – de l'histoire de l'ancien Empire peul du Macina. L'enfance du jeune Amadou a été marquée par l'écho des guerres fratricides, des drames familiaux et de la conquête coloniale. Orphelin de père, il trouve du réconfort auprès de sa mère Kadidja, de Tidiani Amadou Thiam, le second époux de celle-ci, qui l'a élevé comme son propre fils : « Je n'ai aucun souvenir de mon père, car malheureusement je l'ai perdu alors que je ne comptais guère que trois ans de séjour en ce monde houleux où, tel un tesson dealebasse emporté par le fleuve, je flotterai plus tard au gré des événements, politiques ou religieux, suscités par la présence coloniale. »

S'il fallait retenir une seule chose du parcours atypique d'Amadou Hampâté Bâ, c'est son lien avec un autre homme aussi rare que lui : Tierno Salif Bokar, grand maître soufi, initiateur d'une école coranique à Bandiagara, au Mali, et à qui il consacrera en 1957 un ouvrage, *Vie et enseignements de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara*, adapté au théâtre en 2003 par le metteur en scène britannique Peter Brook.

En 1939, dévasté par la mort de Tierno Bokar, Hampâté Bâ se consacre à plein temps à la transmission de l'héritage du maître et à la collecte des

savoirs oraux. De nouveaux ennuis vont s'abattre sur lui : l'administration coloniale et le milieu religieux traditionnel lui reprochent son appartenance à une branche de la confrérie islamique Tidjaniya jugée antifrançaise. Il échappe de peu à la déportation. Le professeur Théodore Monod lui ouvre les portes de l'Institut français de l'Afrique noire (IFAN) de Dakar, cette affectation est une promotion mais également une manière de protection contre les tracasseries. En 1944, il présente *Kaidara*, le texte en prose du conte peul initiatique, qui lui vaut sa première reconnaissance par le monde académique. Le reste relève de l'histoire : son compagnonnage avec Monod, ses liens avec les grands africanistes (Marcel Griaule, Germaine Dieterlen, Louis Massignon), son élection au Conseil exécutif de l'UNESCO, sa vieille amitié avec le président ivoirien Houphouët-Boigny...

La postérité a retenu surtout son rôle d'infatigable défenseur des cultures africaines. Son plaidoyer pour la collecte et la conservation des savoirs traditionnels africains reste un grand événement pour tous les hommes et les femmes de bonne volonté. Un jour de 1960, à la tribune de l'UNESCO, le natif de Bandiagara sonne l'alerte : « [...] Puisque nous avons admis que l'humanité de chaque peuple est le patrimoine de toute l'humanité, si les traditions africaines ne sont recueillies à temps et couchées sur le papier, elles manqueront un jour dans les archives universelles de l'humanité. » De ce discours historique, une formule nous est restée, beaucoup la prennent à tort pour un « proverbe africain » : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » Cette magistrale défense de la cause de la tradition orale n'a rien de rhétorique, Amadou Hampâté Bâ a vécu toute sa vie dans l'humilité et la modestie, fidèle aux valeurs peules. On le disait tolérant, respectueux, généreux. Indifférent à la louange comme à la critique. Mieux, il ne prenait rien au sérieux, se moquant de tout, et d'abord de lui-même. Quand on lui donnait du « Hampâté Bâ le Sage », il éclatait de rire. En lisant *Amkoullel, l'enfant peul*, ou *Oui mon commandant !*, ses Mémoires posthumes² relatant la première partie de sa vie, nous pouvons vous assurer que, lecteur, vous aussi, vous serez immanquablement touché, séduit et ébranlé par ce grand savant africain doublé d'un humaniste universel.

La vie mouvementée de notre défenseur des traditions orales africaines est une plongée dans la grande Histoire qui occupe naturellement une place importante dans ses Mémoires. Pourtant, au-delà des jalons et des

péripéties, il faut surtout retenir les très riches enseignements, initiations et expériences qu'Amkoullé a eu le privilège de recevoir et qu'il s'efforcera sa vie durant de transmettre aux autres. Si tout grand homme est le fruit de maints chocs et de multiples influences, l'auteur de *L'Étrange Destin de Wangrin* (publié en 1973, Grand Prix littéraire d'Afrique noire 1974) n'échappe pas à la règle. Parce qu'il a tenu tête à une décision inique, sa carrière professionnelle démarre on ne peut plus mal. En guise de punition, le gouverneur l'affecte d'office au poste le plus éloigné, en Haute-Volta, en qualité d'« écrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révocable ». Mais cette sanction arbitraire et injuste se transforme en une formidable opportunité. Sur le plan professionnel, Amkoullé a appris à bien connaître les rouages du système colonial ; après tout, il est non seulement interprète, c'est-à-dire « la bouche du commandant », mais aussi « sa plume et son crayon ». Sur le plan personnel, le jeune commis se découvre, multiplie les contacts avec les Anciens, ouvre grands son cœur et ses ailes. Constamment en éveil, il apprend tout, de tout le monde. Il dira plus tard : « Je suis un diplômé de la grande université de la Parole enseignée à l'ombre des baobabs. »

Et il rajoutait : « Si vous cherchez un homme, venez chez moi. Je danserai avec les bouffons, je parlerai avec les vagabonds ! »

Bahia (San Salvador de Bahia, Brésil noir)

Bahia est la perle du Brésil, et qui dit Bahia dit Afrique noire. La présence de l'Afrique y est dense. Nous parlons ici des centaines de millions de captifs transformés en esclaves, en choses. Des strates d'Afrique, sédimentées, agglomérées les unes aux autres. Des millions d'Ashanti, de Peuls, de Yoruba, d'Ibo, de Bakongo, d'Ovimbundu et bien d'autres groupes. Il nous a été donné de visiter nombre de pays et nous devons reconnaître qu'il n'est pas de région dans le Nouveau Monde où le mot Afrique résonne avec autant d'évidence que la baie de Salvador de Bahia. Avec évidence, mais aussi avec force et joie, comme certains ont pu l'éprouver dans les romans de Jorge Amado, natif de Bahia, ou dans les photos de l'ethnologue Pierre Verger.

Si les mots « émotion », « fusion » ou « effusion » ont encore un sens, c'est ici à Salvador qu'il faut venir les vivre avec toute leur acuité. Nous étions de passage dans le « Brésil noir » en 2010, lors la Coupe du monde de football en Afrique du Sud. Bien sûr, tous les Bahianais que nous avons croisés soutenaient les Black Stars du Ghana juste après la Seleçao. On rencontre des garçons de Bahia ressemblant à Asamoah Gyan et ses coéquipiers ghanéens partout, dans les barracos et les docks du Vieux-Port. Par une de ces ironies dont l'histoire a souvent le secret, la présence des esprits, des peuples et des totems africains est plus prégnante à Salvador de Bahia aujourd'hui – la fameuse São Salvador de Bahia de Todos Os Santos, tel est son nom officiel puisque les Brésiliens ne lésinent pas sur les noms à rallonge – qu'à Luanda ou à Cotonou, où les esprits vivent reclus, et délaissés, dans les arrière-cours poussiéreuses ou au fond de la brousse angolaise et béninoise.

À Bahia, ces esprits vivent au grand air, au milieu de tous et dans le cœur de chacun – Blanc comme Noir. Ils sont chantés à longueur de nuit et de jour par le quidam comme par les artistes locaux telle la douce Rita Bras, les chanteurs populaires comme Aloisio Menezes, dont la voix de stentor résonne dans vos oreilles bien longtemps après le dernier refrain de son éloge à Shango ou à Yemanjá. Les plus jeunes, tels Ras Sidney Rocha et DJ

Bronca, ne sont pas en reste. Ils utilisent les mêmes mots, les mêmes métaphores et les mêmes détours que leurs idoles. C'est dire que tous les artistes entretiennent une relation filiale, charnelle et profonde avec les rites du candomblé, cette religion animiste apportée en Amérique du Sud par les esclaves d'Afrique et proche du vaudou* haïtien, par ses codes vestimentaires, ses inflexions corporelles et ses divers signes de reconnaissance invisibles au visiteur de passage.

Tous les édifices, toutes les maisons riches ou pauvres, les terres communales, les *suburbios*, les théâtres, les *blocos*, les *terreiros*, les *casas* et les favelas, les rues, les ravines et les autoroutes rappellent subrepticement ou ouvertement la présence des esprits partis il y a des siècles dans la nuit des cales des bateaux négriers. Et s'il nous prenait l'idée incongrue, mais finalement pas si incongrue vu le contexte spirituel, de demander à la pluie qui tombe dru d'où elle tire sa vigueur, elle nous répondrait sans hésiter qu'elle est, elle aussi, bien sûr, de mèche avec les orishas. Et voilà que les divinités prennent leur revanche sur l'histoire des hommes, autrement dit sur l'infamie de la pratique esclavagiste. C'est pourquoi en ce jour encore leurs voix retentissent dans la cohue des innombrables troupes de samba et de carnaval, montent depuis les casernes des pompiers et virevoltent au-dessus des bois sacrés encerclant la baie de Salvador, parée de condominiums onéreux et les gratte-ciel qui, par leur luxe insolent, tentent de nous faire croire que le Brésil n'a rien à envier aux flèches de béton de New York, de Singapour ou de Shanghai.

Salvador de Bahia est historiquement la première capitale du Brésil de 1548 à 1793. De fait, elle fut un point de convergence des cultures européennes, africaines et amérindiennes, un centre important de la culture de la canne à sucre et une plaque tournante du commerce triangulaire.

Les Hollandais pillèrent la ville en mai 1624. Après avoir été reprise par les Portugais l'année suivante, plusieurs couches de la société s'opposèrent aux mesures édictées par le vice-roi du Portugal. Prise d'assaut par les troupes portugaises en 1822, elle est libérée officiellement le 2 juillet 1823. C'est l'avènement du Brésil indépendant. C'est cet événement que les Bahianais de tout âge et de toutes conditions viennent célébrer sous la pluie battante. Dès le petit matin, une masse humaine envahit les vieilles ruelles de Pelourinho, la partie historique de la ville, pour s'acheminer vers sa grande place. Fanfares, parades, processions, banderoles. Musiques et

danses à tous les coins de rue. Le maillot jaune est la couleur dominante. Visages peinturlurés. Rires, joies, plaisirs des sens. *Alegria, alegria, alegria*. On s'enlace chaudement, on s'embrasse beaucoup. On se prépare à une longue fiesta interminable. Il est dix heures du matin. Déjà ?

Balai citoyen

Les années 2000 ont été marquées par des revendications de la jeunesse africaine, bravant le pouvoir politique et militaire. Le Balai citoyen, mouvement de la société civile du Burkina Faso, aura réussi à évincer le régime militaire de Blaise Compaoré qui avait pris le pouvoir après l'assassinat de Thomas Sankara*, un président révolutionnaire marxiste-léniniste adulé par la jeunesse pour sa franchise et son sens du pouvoir « populaire ». Le Balai citoyen, par son nom, rend hommage à ce visionnaire qui tenait à éradiquer la corruption dans le milieu politique. En effet, pendant son règne, Thomas Sankara exhortait ses compatriotes à se munir d'un balai afin de nettoyer les rues, une façon d'illustrer la prise en main par le peuple de son propre destin.

Créé en 2013 par les artistes Sams'K Le Jah et Serge Bambara, le mouvement organisa le 31 mai 2014 un meeting avec l'ensemble des partis de l'opposition dans la capitale, Ouagadougou, au stade du 4-août, où s'étaient amassées plus de 35 000 personnes. La même année, face à la multiplication des actions des membres du mouvement, et sous la pression d'un immense soulèvement populaire, le président Compaoré, régnant depuis plus de deux décennies, abandonne le pouvoir et fuit le pays. Le Burkina Faso démontrait ainsi aux nations africaines que le pouvoir du peuple ne peut être confisqué indéfiniment et que la rue est un espace de démocratie pour la jeunesse. Les jeunes des autres nations africaines, prises en otage par les monarques, regardent l'efficacité du Balai citoyen avec admiration et rêvent eux aussi de créer le leur. Nous leur proposons donc, pour aller dans le sens de la modernité, une appellation qui n'a pas encore été utilisée à ce jour : « Aspirateur citoyen »...

Baobab

De son nom scientifique *Adansonia digitata*, le baobab commun est une espèce arboricole pleinement sinon exclusivement africaine. Célébré pour sa taille et sa longévité exceptionnelles, le baobab, avec son tronc bombé tend à prendre la forme d'une bouteille qui peut atteindre un diamètre de 10 à 14 mètres. Les branches sont épaisses, larges et robustes. L'écorce est souvent lisse, mais elle peut être aussi rugueuse et parcourue de rides comme la peau de l'éléphant, sa teinte varie du marron rougeâtre aux quarante nuances de gris. Ses fleurs blanches et imposantes arborent cinq pétales couverts d'une fine pellicule.

À une époque où rien dans l'écosystème n'échappe aux profiteurs et boursicotiers de tout calibre, les baobabs de la famille *Adansonia digitata* suscitent le vif intérêt de l'industrie agroalimentaire, attirée par les bienfaits de son fruit et plus particulièrement de sa pulpe riche en vitamines B1, B2, B3, en calcium et surtout en vitamine C. Les produits à base de pulpe de baobab sont utilisés notamment dans la confiserie, la chocolaterie, la cosmétique ainsi que les rayons dévolus aux bonbons, aux jus de fruits et aux yaourts.

Aujourd'hui en danger, l'intérêt pour le baobab dépasse les cercles de spécialistes et remonte sans doute à la nuit des temps. Ses fruits étaient déjà connus dans l'Égypte antique – des graines ont été retrouvées dans divers tombeaux. De plus, des hiéroglyphes retrouvés près d'Assouan, en Haute-Égypte, mentionnaient les fruits du baobab il y a 2 500 ans avant J.-C. En 1354, le célèbre Ibn Battûta, connu pour ses récits de voyages, signale la présence de cet arbre dans le bassin du Niger. Le nom commun du baobab serait issu du terme arabe *bu hibab* qui signifie « fruit aux nombreuses graines ».

Si le baobab venait à disparaître, quelque chose du Continent s'éteindrait avec lui. Et pour cause, le baobab est à l'Afrique ce que le cèdre est au Liban, l'érable au Canada et le gui à la Bretagne des druides, autrement dit un symbole. Le baobab est un arbre typique de la savane arborée sèche, où il côtoie les acacias et les tamariniers. Son territoire naturel est immense,

allant du Sahel au Transvaal, de la côte sénégalaise aux confins de la Somalie. Autre particularité de cet arbre, on le trouve aux Comores comme sur l'île de Madagascar. Présent dans 31 pays africains, le baobab est l'espèce la plus répandue et, peut-être, la mieux étudiée. Le baobab de Mahajanga, la grande ville du nord-ouest de Madagascar, a une taille impressionnante – une circonférence avoisinant les 24 mètres en 2017. Planté au cœur de la ville, dans l'ancien bois sacré du temps où Mahajanga appartenait encore à la forêt, il en impose par sa masse. Il sied aussi aux esprits des ancêtres. Il est recommandé de tourner autour du baobab sept fois si vous êtes un hôte de passage désireux de s'attirer la bénédiction de l'arbre et des esprits qui l'habitent.

De nombreuses croyances ont hanté longtemps les sociétés africaines et sacralisé le baobab. En Afrique de l'Ouest par exemple, en particulier chez les Sérères, on estimait qu'enterrer un griot rendrait la terre inféconde, on creusait plutôt le tronc des baobabs pour y inhumer ces gardiens de la tradition, leurs femmes et leurs enfants.

Bien entendu, le baobab a inspiré durablement les poètes et les écrivains africains.

Dans *Les Soleils des indépendances* (Seuil, 1970) d'Ahmadou Kourouma, le féticheur Fama s'estime « immortel comme le baobab ». Le même Kourouma dira dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (Seuil, 1994) : « Si un petit arbre est sorti de terre sous un baobab, il meurt arbrisseau. »

C'est tout naturellement à l'ombre d'un baobab séculaire que grandit la jeune narratrice à la recherche de sa mère dans le premier roman de Ken Bugul, *Le Baobab fou*, publié en 1984, aux Nouvelles Éditions africaines, à Dakar.

Dans *Mémoires de porc-épic* (Seuil, 2006), d'Alain Mabanckou, c'est au baobab qu'un porc-épic dévoile son étrange relation avec son double humain qui vient de mourir.

La poétesse et romancière Véronique Tadjo a elle aussi chargé le baobab de porter la voix narrative de son roman à caractère écologique *En compagnie des hommes* (Éditions Don Quichotte, 2017).

Batouala

Titre du « premier roman nègre » publié en 1921 chez Albin Michel par René Maran. Le roman de Maran suscita à la fois de l'admiration et de vives critiques, avec son titre bien ancré, *Batouala*, sous-titré *Véritable roman nègre*. L'auteur, d'origine guyanaise, devint le premier Noir à obtenir le prix Goncourt. Son roman se déroule en Oubangui-Chari, dans l'actuel Tchad, où l'écrivain était fonctionnaire dans l'administration coloniale. Il n'est pas hasardeux de penser que ce prix était une sorte d'hommage aux tirailleurs sénégalais* qui ont payé un fort prix au cours de la Grande Guerre. Il résonnait aussi comme un cinglant désaveu des Allemands qui dénonçaient cette même année la présence de ces tirailleurs noirs outre-Rhin et parlaient de « honte noire¹ ». La préface de *Batouala* est une des charges littéraires les plus virulentes venant d'un Noir contre un système auquel il était intégré lui-même.

Beti, Mongo

De son vrai nom Alexandre Biyidi Awala, il est un écrivain de toute première importance, connu sous divers noms (et surtout sous celui de Mongo Beti). Nous avons, à vrai dire, rencontré l'homme Mongo Beti sur le tard, c'est-à-dire lorsque nous sommes devenus des écrivains publiés. Nous avons lu un ou deux de ses romans une fois étudiants en France. Et pour cause, Mongo Beti est des écrivains sulfureux qu'on ne pouvait fréquenter dans les lycées et les facultés de l'Afrique postcoloniale. Durant toutes nos études secondaires, pas un seul mot sur l'auteur du roman initiatique et politique *Ville cruelle*. Et, pourtant, Mongo Beti lançait depuis Rouen sa revue combative, *Peuples noirs peuples africains* (PNPA, pour les aficionados), inaugurée à l'hiver 1978, pour étancher la soif d'apprendre et d'entreprendre des lycéens et étudiants de l'Afrique francophone.

Plus tard nous avons lu presque tous ses romans, et d'abord les plus anciens signés Eza Boto comme *Ville cruelle*, *Mission terminée*, *Le Pauvre Christ de Bomba* sans oublier des extraits de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* découverts dans sa revue PNPA. Le reste se goûtera avec le même entrain, la même faim. Il nous fallait rattraper le temps perdu, consolider notre culture militante et panafricaine, bref procéder à notre désaliénation, comme l'on disait à cette époque. Jugez-en plutôt en parcourant le mot d'introduction de PNPA qui ne pouvait que fouetter nos âmes d'étudiants enfiévrés : « Enfin une tribune de langue française des radicaux noirs [...]. Pour en finir une bonne fois avec l'esclavage des Noirs sur tous les continents, mais surtout, plus précisément, avec le foccartisme qui massacre et pille en Afrique dite francophone ; avec la tartufferie paternaliste par laquelle se maintient la domination coloniale sur les Antilles "françaises" ; et avec la négritude senghorienne, leur sous-produit [...]. »

Voici la première grande publication noire résolue à proclamer aussi souvent qu'il le faudra la seule vérité qui, aujourd'hui, tient à cœur à tous les Noirs également : l'Afrique rejette désormais toutes les tutelles...¹ »

Son plaidoyer contre la francophonie, il ne le réserve pas à sa seule revue, il le proclame dans toutes les tribunes. Citons entre mille exemples ces quelques lignes qui datent de mai 1978, extraites d'un discours prononcé à Stockholm dans le cadre du 43^e congrès du PEN Club international : « Loin d'être un creuset fraternel des cultures, la francophonie pêche en ce qu'elle s'appuie sur le fait accompli de la prééminence d'une culture, sur la sacralisation arbitraire d'une échelle de valeurs ayant pour axe unique une idéologie dominante... »

Enthousiasmés par le radicalisme de Mongo Beti, le plus sulfureux des écrivains francophones d'Afrique, il nous faudra du temps avant de découvrir son humour, de puiser de l'énergie dans la prose caustique de notre professeur agrégé et rouennais d'élection. Cet humour salvateur est particulièrement visible dans la dernière partie de l'œuvre de Mongo Beti.

Son retour au pays après quarante-cinq ans d'exil explique en partie ce changement de cap. Le très caustique polar, *Trop de soleil tue l'amour* (Julliard, 1999), fut écrit au retour de ce voyage au Cameroun, qui suscita une grosse déception.

Trop de soleil tue l'amour est un vrai-faux polar truculent, une histoire d'amour cocasse entre Zam et Bébête, une mise à nu des Afriques postcoloniales et de leur « incroyable monotonie existentielle... comme si tout était étouffé par des milliards d'édredons disposés partout ». On a cru à un moment que le vieux lion avait perdu toutes ses dents. C'était mal connaître Alexandre Biyidi Awala. Avec ce roman à la langue bien verte, l'auteur s'est refait une santé. Et quelle santé ! Et le jazz, oxygène chamanique et denrée rare dans le roman africain, occupe une place de choix. *Trop de soleil tue l'amour* est sublime comme un chorus de Lester Young, étourdissant comme Ella Fitzgerald interprétant *Take the A Train*, captivant comme un boogie-woogie, inoubliable ainsi qu'une embardée de Louis Armstrong.

Il faut lire et relire Mongo Beti, un génie qui a su mettre sa notoriété au profit de causes souvent justes en Afrique comme la défense des couches opprimées. Sa place est déjà dans l'Histoire. Ses oppresseurs comme les dictateurs Ahmadou Ahidjo et Paul Biya ne peuvent pas concourir dans la même catégorie.

Bissap

Boisson populaire dans plusieurs pays de l'Afrique de l'Ouest, notamment le Sénégal, le Mali, la Guinée, le Burkina Faso, le Bénin, le Niger, le Togo, la Côte d'Ivoire, mais aussi dans certaines contrées de l'Afrique centrale – le Congo ou la Centrafrique. Sa préparation est simple : quelques fleurs d'hibiscus (*bissap*) portées à ébullition jusqu'à la coloration complète de l'eau. Laisser par la suite refroidir avant de retirer le bissap. Rajouter du sucre, de la muscade, de la fleur d'oranger, mélanger et mettre au frais pendant quatre à cinq heures avant de servir (très frais). De plus en plus de magasins d'alimentation, particulièrement à Château-Rouge*, commercialisent le bissap déjà préparé et au frais ou tout simplement en sachet, laissant à la clientèle le soin de la préparation. Cette boisson aurait des vertus médicinales et permettrait de lutter contre la tension artérielle, les maladies cardio-vasculaires, et on lui prête également des propriétés antioxydantes, antibactériennes et antidépressives. Ça ne coûte rien d'essayer, même si vous ne serez pas remboursé par la Sécurité sociale...

Black Mic-Mac

Film français réalisé par Thomas Gilou, sorti en salles en 1986, *Black Mic-Mac* est une comédie qui met en scène la question de l'immigration en France à travers le personnage de Michel Le Gorgues (joué par Jacques Villeret), fonctionnaire de la prévention sanitaire, chargé de procéder à l'expulsion des immigrés africains installés dans un foyer insalubre. La « solidarité africaine » va ici jouer son rôle : les expulsés se cotisent afin de faire venir d'Afrique un marabout qui ferait échouer la mission de Michel Le Gorgues. L'occasion de voir ici un acteur africain désormais installé aux États-Unis, Isaach de Bankolé, qui se substitue au marabout (incarné par le regretté Sotigui Kouyaté) attendu par les victimes de l'expulsion.

Dans ce milieu des années 1980, c'est aussi une plongée dans le monde festif des Africains de Paris, en particulier celui de la Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes, la Sape*, avec des vedettes de la frime de l'époque, notamment le Congolais Djo Ballard et l'Ivoirien Docteur Limane, qui sont les protagonistes d'un concours de Sapeurs « épique ». *Black Mic-Mac* est en réalité l'expression, le miroir d'une décennie de turbulences. La France avait alors décidé de s'éloigner d'une politique migratoire jusque-là ouverte au profit d'un arsenal juridique désignant l'étranger comme la cause des malheurs économiques de l'Europe. Ce film prémonitoire révélait ainsi les interrogations des Noirs de France qui revendiquaient de plus en plus leur place dans l'histoire de cette nation.

Blogueurs

Aux quatre coins de l'Afrique, des jeunes femmes et des jeunes hommes se lèvent tous les matins pour hâter l'avènement d'un monde plus juste et plus solidaire, en développant les médias sociaux et autres outils alternatifs, en œuvrant à la défense des biens communs et à de nouvelles relations avec les institutions nationales et supranationales. Ils cherchent des formes d'organisation réajustées qui reposent sur l'autogestion des personnes et des pratiques, investissant massivement les potentiels virtuels tout en conservant souvent des formes d'actions militantes traditionnelles qui méritent d'être redynamisées.

Blogueurs, web activistes, entrepreneurs sociaux ou *netizen* (contraction de « net » et de « citizen »), ils ne comptent en rien nier l'engagement et la foi de leurs prédécesseurs, les vieux militants des droits de l'homme. Au Sénégal, ils sont membres des mouvements Y' en a Marre*, au Burkina Faso groupés autour du collectif Balai citoyen* qui a précipité la chute du dictateur Blaise Compaoré. En République démocratique du Congo, ce sont les plateformes congolaises *Filimbi* (« sifflet » en swahili) et Lucha (Lutte pour le Changement, mouvement citoyen, non violent et non partisan) qui font parler d'eux, poussant le pouvoir à recourir à la répression.

Au Kenya, Boniface Mwangi s'est fait connaître en photographiant les violences politiques qui ont déchiré son pays en 2008 à la suite d'élections contestées et contestables. Bien qu'il ait raté de peu la députation, il reste un agitateur influent, suivi par des millions de Kényans et d'Africains à l'intérieur comme à l'extérieur du Continent. En Angola, le rappeur et blogueur Luaty Beirão est devenu une figure importante de la société civile en dénonçant les exactions du régime de Luanda. En Mauritanie, Biram Dah Abeid et les farouches opposants à la pratique inacceptable de l'esclavage, encore très répandue malgré son abolition officielle en 1980, poursuivent la lutte sur le terrain politique. Au Maroc, en Tunisie ou en Égypte, le printemps arabe a été porté par des jeunes hommes et femmes férus de nouvelles technologies. Pour tous, la transformation de la société

ne peut se passer d'une transformation de leurs pratiques militantes, par la transparence et la médiation de leurs faits et gestes.

Nous avons eu le bonheur de joindre nos savoirs à ceux des jeunes blogueurs africains destinés à suivre les traces de Y' en a Marre, Balai citoyen et autres Lucha. Nous avons lu avec attention leurs articles composés dans l'urgence et déposés sur les plateformes « Habari RDC » et « Yaba Burundi ». Ils nous ont donné à sentir le grain de la vie quotidienne qui s'égrène à Goma, à Lubumbashi ou à Bujumbura. Jamais ils ne se sont montrés dupes du rapport de force sur le terrain. Pas un seul instant ils n'ont oublié combien la pratique journalistique est fort risquée dans la région des Grands Lacs comme l'atteste le témoignage d'un blogueur et journaliste burundais : « J'écris parce qu'il m'est impossible de rester silencieux. Silencieux face à la descente aux enfers de mon pays (le Burundi), face à mes rêves d'un avenir radieux pour mon pays qui s'éloignent de jour en jour. J'écris aussi parce que c'est la seule arme que je sais manier et parce que la guerre des idées est la seule sorte de violence que je tolère. »

À force de jouer au chat et à la souris, ils ont appris à ruser avec la censure et à éviter l'œil inquisiteur des autorités locales et nationales, à rédiger des articles sous le couvert de l'anonymat ou à recourir à l'humour. Leur contribution est d'autant plus précieuse qu'ils sont parfois les seuls à rendre compte de régions peu accessibles comme le Nord-Kivu, le très meurtri et enclavé territoire de Beni en République démocratique du Congo. S'ils rencontrent d'immenses défis, il leur arrive aussi de recevoir des marques d'attention de la part de leurs premiers lecteurs qui sont aussi leurs voisins de quartier.

Même s'ils n'ont pas les mêmes moyens que leurs confrères travaillant dans la capitale, pour le compte d'antennes internationales telles que RFI, la BBC, VOA et Deutsche Welle, ils sont assurément les voix et les visages du journalisme et de l'activisme en Afrique.

Brazzaville

Capitale politique de la République du Congo certes, mais aussi, et on l'oublie trop souvent, capitale de la France libre entre 1940 et 1944, à l'époque de l'Occupation. La France est alors présente en Afrique centrale avec son ensemble de territoires dénommés Afrique-Équatoriale française (AEF) regroupant le Congo, le Gabon, le Tchad et la Centrafrique. Brazzaville est également la capitale de l'AEF.

Le 27 octobre 1940, le général de Gaulle crée à Brazzaville le Conseil de défense de l'Empire qui tiendra lieu de gouvernement et, le 30 janvier 1944, en tant que président du Comité français de libération nationale, le Général, toujours à Brazzaville, prononce un discours historique. S'il rappelle que l'enjeu de la guerre est en réalité la condition de l'Homme, il se prononce largement sur l'avenir des colonies africaines de la France, laissant entendre la nécessité d'une certaine « autarcie », du moins partielle, des territoires colonisés :

« Nous croyons que, pour ce qui concerne la vie du monde de demain, l'autarcie ne serait, pour personne, ni souhaitable, ni même possible. Nous croyons, en particulier, qu'au point de vue du développement des ressources et des grandes communications, le continent africain doit constituer, dans une large mesure, un tout. Mais, en Afrique française, comme dans tous les autres territoires où des hommes vivent sous notre drapeau, il n'y aurait aucun progrès qui soit un progrès, si les hommes, sur leur terre natale, n'en profitaient pas moralement et matériellement, s'ils ne pouvaient s'élever peu à peu jusqu'au niveau où ils seront capables de participer chez eux à la gestion de leurs propres affaires. C'est le devoir de la France de faire en sorte qu'il en soit ainsi... »

Dans cette petite capitale donc, on retrouvera les membres du Conseil de défense de la France libre composé des généraux Georges Catroux et Edgard de Larminat, de l'amiral Émile Muselier, du médecin-général Marie Eugène Adolphe Sicé, du professeur René Cassin, du colonel Leclerc, du révérend père Thierry d'Argenlieu et des gouverneurs Félix Éboué et Henri

Sautot. Ces personnages sont encore présents à Brazzaville, à travers la dénomination des rues, des places ou des établissements scolaires.

Comment ne pas vous souffler que beaucoup de Congolais plaisantent d'ordinaire en arguant que les Français ont été des Congolais pendant l'Occupation...

Brazzaville est par ailleurs la capitale de la Sape*.

C

Café – Cauri – Césaire, Aimé – CFA (franc) – Château-Rouge – Chéri
Samba – Coetzee, John Maxwell – Cuba – Cube Maggi

Café

Garçon, un café !

Qui peut prétendre n'avoir jamais éprouvé le moindre sentiment pour ce divin et exquis breuvage qu'on nomme dans toutes les langues, à quelques variantes près, le café ? Pour le grand public, sa présence se résume au contenu de la tasse qui a étendu son empire de la pièce où il est torréfié et débité jusqu'à la maison où il est consommé publiquement.

Pour nous chasseurs de mythes, c'est du pain bénit. Partons sur les traces de la graine qui, heureusement, ne se perdent ni dans les sables du siècle dernier ni dans l'aube des temps premiers. Si elles se perdent quelque part, c'est bel et bien sur la rive africaine de la mer Rouge, au mitan du ^{xv}^e siècle. C'est de son origine obscure, voire mystérieuse, que notre entrée tire sa précieuse substance. C'est elle qui a façonné le monde de part et d'autre de la Corne de l'Afrique qui fut longtemps son berceau. Tout est parti de là : d'abord un négoce, une économie. Puis des rites. Et enfin une culture appelée à conquérir le monde.

Contrairement à la légende colportée dans le monde arabe, le café n'est pas né à Moka, bourgade maritime ensablée de l'actuel Yémen. Non, les fèves proviennent d'un bel arbrisseau d'un vert vif, le caféier, et originaire du piémont abyssin et, plus exactement, de la province de Kaffa qui a donné son nom à la fève puis au breuvage. Il est vrai cependant que les Arabes lancèrent les premières plantations dans la région de Moka. Et la boisson amère d'emprunter les voies commerciales de l'Arabie Heureuse qui pour les Grecs et les Romains recouvrait une bonne partie de la péninsule arabique autrefois verte avant d'arriver à Venise.

Le Caffè Florian, fondé en 1720 place Saint-Marc, du nom de son fondateur Floriano Francesconi, entre dans l'histoire comme le plus ancien établissement en Europe. Il détonne par son aspect somptueux et son emplacement qui jouxte le campanile de Saint-Marc. « Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs », croit savoir Montesquieu dans les *Lettres*

persanes (1721) un an plus tard. En France, la boisson amère fit la gloire du Procope, le plus ancien café-restaurant de Paris fondé en 1686. Le café a été introduit à la cour du roi Louis XIV par des émissaires du sultan Mehmed IV. Liée aux artistes et intellectuels, tels Voltaire, Diderot et d'Alembert, centre névralgique durant la Révolution française, la réputation du Procope ne devait pas s'arrêter en si bon chemin. Celle du café non plus. Plus rien n'arrêtera sa progression. Une poignée de graines volée à Moka et les plantations s'étendent en Inde et de plus en plus à l'est, à Mysore, Ceylan et Java. C'est dans cette île que les Hollandais ont établi les premières plantations de café. De Java aux autres îles de la Sonde, dont Sumatra, la fève abyssine poursuit sa conquête. Les Philippines, le Brésil, Cuba, Saint-Domingue, Porto Rico et Bourbon... la boucle est bouclée.

Dans le Nouveau Monde, la culture de café est assurée par les esclaves. Aucune région du monde n'échappe à la culture et à l'économie du café qui n'est plus seulement une boisson. L'extrait de café est utilisé en confiserie, en pâtisserie, en parfumerie et entre aussi dans la composition de certains médicaments. Hautement profitable, le café est produit exclusivement dans les pays du Sud et consommé essentiellement dans les pays du Nord. En 2019, le café reste la deuxième marchandise la plus échangée au monde, après le pétrole. En Amérique centrale, comme en Éthiopie, sa terre native, plus de 90 % du café est destiné à l'exportation. Une poignée de gros acheteurs, dont Kraft et Nestlé, détient la moitié de la production mondiale.

Il arrive enfin que le café se porte pâle, que dans certains lieux sa présence ne soit plus un prérequis pour que la discussion s'amorce comme autrefois dans les cafés bruyants et enfumés. Vous voilà dans le monde du virtuel. Bienvenue au cybercafé !

Cauri

Leur origine se perd dans la nuit des temps. Pour certains observateurs les cauris sont d'origine africaine. Ils leur donnent une ascendance ghanéenne, mandingue ou angolaise. Impossible de trancher. Les cauris sont fils du voyage au propre comme au figuré. Leur nom scientifique, *Cypraea moneta*, suggère leur rôle dans les transactions. C'est le commerce maritime qui va leur donner un tout autre rôle que celui pour lequel la nature les a fait naître. Car les cauris sont d'abord de petits coquillages. On les trouvait en nombre autour des îles Maldives, aux Philippines et à Bornéo. Leur taille minuscule (environ 3 cm), leur poids, leur blancheur de porcelaine et leur abondance dans les zones tropicales de l'océan Indien et l'océan Pacifique leur tracent un destin particulier : les cauris sont les ancêtres de nos pièces de monnaie. On les retrouve dans la Chine ancienne. Dès le ^x^e siècle, des marins arabes les introduisent dans les ports de l'Afrique orientale et à Madagascar.

Le nom du coquillage viendrait d'un mot sanskrit que les Britanniques auraient transcrit en « cauri » ou « cowri ». Sa présence et sa circulation comme monnaie s'intensifient à l'époque des grands empires africains médiévaux du Ghana ou du Mali, tous éclos dans la grande boucle du fleuve Niger. De pièce de monnaie depuis le ^x^e siècle, le cauri devient un objet d'apparat, un support de contemplation et un instrument de l'art de la divination. On confectionne aussi des costumes entièrement ou partiellement constitués de cauris. Les hommes et les femmes initiés, habilités à porter les masques, les costumes et les talismans au cours des manifestations sacrées et cérémonielles, les revêtent en des lieux également sacrés. Et les cauris de côtoyer des objets à caractère magique et rituel, tels les cornes de bœuf, les hochets et ce que la littérature ethnologique désigne sous le nom générique de « gris-gris » ou de « fétiches ». On les utilise encore aujourd'hui en Casamance chez les Diola et dans l'orient du Sénégal chez les Bassari, deux groupes de population qui ont maintenu vivaces les pratiques religieuses traditionnelles et ont résisté plus longtemps aux influences conjuguées de l'islam et du christianisme.

Dans les arts divinatoires, notre cauri côtoie ou remplace les dés, les osselets, les noyaux de fruits et les noix de cola. C'est sans doute dans les poches d'un devin que le cauri traversa l'océan Atlantique en même temps que les hommes et les femmes arrachés à la terre africaine pour être transformés en bêtes de somme, vendus comme esclaves dans le Nouveau Monde. À moins que les devins africains ne les aient retrouvés sur les rives de la mer Caraïbe ? Des côtes de la Caroline à Cuba et Saint-Domingue, jusqu'à Recife et Bahia de Tous les Saints au Brésil, les cauris ont repris leur place dans les cérémonies religieuses interdites par les planteurs et par l'Église. Aujourd'hui, au Brésil comme à Cuba et en Haïti, les devins utilisent toujours les coquillages pour des rites magiques qui échappent au commun des mortels.

Redisons-le, les cauris sont fils du voyage. Ils sont africains par adoption, par fidélité aussi.

Césaire, Aimé

Né en Martinique en 1913, après des études dans son île natale au lycée Victor-Schœlcher, Aimé Césaire arrive à Paris en 1931 comme boursier et entre en classe d'hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand. Il y croise Léopold Sédar Senghor*, originaire du Sénégal, et le Guyanais Léon-Gontran Damas. Tous les trois jouissent aujourd'hui du prestige d'avoir initié le grand mouvement de la négritude, celui de la valorisation des cultures africaines et de la fierté de descendre d'une terre ancestrale puissante et mythique. Le mot *négritude*, qui apparaît à partir de 1939 dans le long poème *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, s'inscrit dès lors dans cette démarche d'affirmation de soi par l'exaltation des racines africaines et le refus des canons esthétiques imposés par l'Occident.

C'est en 1939 qu'Aimé Césaire regagne sa Martinique natale, devient professeur au lycée Victor-Schœlcher et fonde deux ans plus tard, avec son épouse Suzanne Césaire et quelques amis, la revue *Tropiques*. La négritude séduit également les grands philosophes de l'époque, en particulier Jean-Paul Sartre qui, en 1948, préface l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor, dans un texte intitulé *Orphée noir*. Il définit ainsi ce courant négro-africain : « La négritude n'est pas un état, ni un ensemble défini de vices et de vertus, de qualités intellectuelles et morales, mais une certaine attitude affective à l'égard du monde [...] C'est une tension de l'âme, un choix de soi-même et d'autrui, une façon de dépasser les données brutes de l'âme, bref un projet tout comme l'acte volontaire. La négritude, pour employer le langage heideggérien, c'est l'être-dans-le-monde-du-Nègre. »

La négritude, au dire de Césaire lui-même, naîtra à cause – ou grâce – au Blanc par le biais du mot « nègre » : « Ce sont les Blancs qui ont inventé la négritude [...] Ce mot "nègre" qu'on nous jetait, nous l'avions ramassé. Comme on l'a dit, c'est un mot-défi transformé en mot fondateur. Mais il faut bien concevoir la négritude comme un humanisme. Au bout du particularisme, on aboutit à l'universel. Si le point de départ, c'est l'homme noir, l'aboutissement, c'est l'homme tout court. »

Homme politique, Césaire essuie des critiques pour avoir été un des promoteurs du vote sur la départementalisation de son île. En 1950, son pamphlet *Discours sur le colonialisme* (Éditions Réclame, puis Éditions Présence Africaine*, 1955) aurait pourtant suffi à contenir les reproches qui lui étaient adressés, puisque ce bref ouvrage est une des charges les plus virulentes et les plus offensives contre un système politique que le poète estimait inique et nocif : « Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies. »

En 1956, après la publication du rapport Khrouchtchev, qui révèle les crimes de Staline, Césaire prend la meilleure des décisions. Dans sa *Lettre à Maurice Thorez*, il quitte à grand fracas un Parti communiste français trop ambigu et prend conscience de tout le « champ de singularité » de l'homme de couleur, de sa situation, de sa culture et de son histoire : « On attendait du Parti communiste français une autocritique probe ; une désolidarisation d'avec le crime qui le disculpât ; pas un reniement, mais un nouveau et solennel départ ; quelque chose comme le Parti communiste fondé une seconde fois... Au lieu qu'au Havre nous n'avons vu qu'entêtement dans l'erreur ; persévérance dans le mensonge ; absurde prétention de ne s'être jamais trompé ; bref chez des pontifes plus que jamais pontifiants, une incapacité sénile à se déprendre de soi-même pour se hausser au niveau de l'événement et toutes les ruses puériles d'un orgueil sacerdotal aux abois [...] Quoi ! Tous les partis communistes bougent. Italie. Pologne. Hongrie. Chine. Et le parti français, au milieu du tourbillon général, se contemple lui-même et se dit satisfait [...] Pour ma part, je crois que les peuples noirs sont riches d'énergie, de passion, qu'il ne leur manque ni vigueur, ni imagination, mais que ces forces ne peuvent que s'étioler dans des organisations qui ne leur sont pas propres, faites pour eux, faites par eux et adaptées à des fins qu'eux seuls peuvent déterminer. »

Césaire fustige entre autres la vision européocentriste des communistes français qu'il taxe de « chauvinisme inconscient ». Le poète propose plutôt un « fraternalisme » entre les membres du parti. Il crée alors avec Pierre Alier et d'autres compagnons le Parti progressiste martiniquais, « parti nationaliste, démocratique et anticolonialiste, inspiré de l'idéal socialiste » selon les statuts. Mais les Antilles françaises n'échappent pas aux mirages de la consommation et aux querelles politiques internes. La poésie reprend

le dessus : Césaire entame une œuvre qui le hisse toujours plus haut, comme le vigile des « damnés de la terre », selon la formule de Frantz Fanon*, et, comme il se qualifiait lui-même dans *Cahier d'un retour au pays natal*, la « voix des sans-voix ». Or comment ne pas lire à travers les lignes qu'il s'agit bien de la continuation de son action politique et sociale sous le couvert de l'Art, que l'on ne peut dissocier l'homme politique du poète ?

Le 17 avril 2008, à l'annonce de la mort d'Aimé Césaire, le président de la République française Nicolas Sarkozy lui rend hommage : « Ce fut un grand humaniste dans lequel se sont reconnus tous ceux qui ont lutté pour l'émancipation des peuples au ^{xx}^e siècle. »

La France saluait un de ses plus grands poètes de langue française qui disparaissait à l'âge de 94 ans et dont l'œuvre théâtrale eut son couronnement avec l'inscription de sa pièce *La Tragédie du roi Christophe* au répertoire de la Comédie-Française en 1991.

On retiendra ainsi sa contribution indéniable dans ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la *World Literature*, qui prône la circulation de la création au-delà des frontières nationales. En effet, en introduisant avec ses collègues Senghor et Damas le mot « négritude » dans les lettres négro-africaines, Césaire ouvrait de nouvelles pistes d'études et convoquait une autre perception du monde dans laquelle l'imaginaire de l'Afrique et de ses diasporas apparaissait comme les pièces qui faisaient défaut à la redéfinition du monde présent marqué par la culture de la rencontre et de l'échange.

Même au crépuscule de sa vie, Césaire gardait la fermeté de son engagement. En 2005, par exemple, il refusa de rencontrer Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, et qui avait prévu un voyage aux Antilles avant de l'annuler. Par ce refus, Césaire manifestait son opposition à la loi du 23 février 2005 – finalement abrogée le 15 février 2006 – qui devait faire inscrire les « aspects positifs » de la colonisation dans les programmes scolaires français. Une loi aux antipodes du combat que Césaire aura mené toute sa vie. Deux ans après sa déconvenue, Nicolas Sarkozy, devenu président de la République, donnera un discours très contesté à Dakar en soutenant que « le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire »...

À la mort de Césaire, en 2008 donc, Nicolas Sarkozy se rendit enfin en Martinique pour assister aux funérailles. La famille refusa tout discours officiel pour se prémunir contre toute récupération politique. Plusieurs voix réclamaient l'entrée du poète au Panthéon, mais le peuple martiniquais insista pour que ses cendres demeurent dans son île natale. Cependant, le 6 avril 2011, Césaire est symboliquement entré au Panthéon par une fresque monumentale évoquant sa vie, installée au cœur de la nef où reposent les grands hommes de la nation française...

CFA (franc)

Au milieu des années 1940, le CFA symbolisait le « Franc des colonies françaises d’Afrique », puis, juste avant les indépendances, à la fin des années 1950, il deviendra le « Franc de la Communauté financière d’Afrique » ou encore le franc de la « Communauté économique et monétaire d’Afrique ». Les détracteurs de cette monnaie encore en cours en Afrique noire francophone y voient la mainmise de la France sur le destin économique du Continent, puisque, faut-il le rappeler, le franc CFA est « supervisé » par la France qui lui garantit une parité fixe avec l’euro. Et ce n’est pas tout : c’est encore la France qui imprime les billets. Comme on pourrait l’imaginer, quelle que soit sa bonté, la France n’assure pas cette garantie de manière désintéressée : elle oblige les pays africains de la zone CFA à déposer la moitié de leurs réserves de change au Trésor français sur un compte. Bien sûr ce compte rémunéré est géré par la Banque de France, et c’est elle qui reverse les intérêts aux Africains...

Dans un souci d’émancipation totale de l’ancienne puissance coloniale, un grand nombre d’acteurs de l’Afrique subsaharienne mettent de plus en plus en cause le franc CFA. L’économiste togolais Kako Nubukpo, par exemple, pointe du doigt la « servitude monétaire » matérialisée par l’obligation pour les quatorze pays concernés de reverser la moitié de leurs réserves à la France. Il souligne : « Le mécanisme d’assurance qu’offre le Trésor français à la zone franc est un mécanisme qui permet de s’assurer contre les défaillances de la gouvernance économique et politique en Afrique. Ce n’est pas un mécanisme qui peut permettre à l’Afrique d’enclencher sa transformation structurelle. Donc, cette question de la souveraineté monétaire de l’Afrique est une question cruciale. »

Dans certaines capitales africaines, l’exaspération a atteint son comble avec le Franco-Bénois Kémi Séba, acteur de la société civile africaine alors basé au Sénégal, lorsqu’il a brûlé le 19 août 2017, place de l’Obélisque à Dakar, devant les caméras, un billet de 5 000 francs CFA. Condamné par la justice sénégalaise pour « destruction volontaire et

publique d'un billet de banque », le militant fut relaxé et rapatrié en France, où il est né et a grandi.

Pour beaucoup, le franc CFA demeure un des derniers avatars de la colonisation française et, par ricochet, une monnaie gérée par la Banque de France qui favorise le statu quo et de facto pérennise les dictateurs avec lesquels la nation française n'a jamais coupé les liens...

Château-Rouge

Quand on cherche l'Afrique subsaharienne à Paris, c'est à Château-Rouge, un des quartiers du 18^e arrondissement, entre le boulevard Barbès et la place du Château-Rouge, qu'il faut se rendre. Ce quartier est le lieu où se déroulent bon nombre de fictions d'auteurs africains : *Ballet noir à Château-Rouge* d'Achille Ngoye (Gallimard, 2001), *Bleu Blanc Rouge*, *Black Bazar* et *Tais-toi et meurs* d'Alain Mabanckou (respectivement Présence Africaine* 1998, Seuil 2010 et Pocket 2014) ou encore *Des fourmis dans la bouche* de Khadi Hane (Denoël, 2011)...

Si le quartier doit son nom au petit manoir Château Rouge érigé vers la fin du XVIII^e siècle, et qui servira le siècle suivant de poste de commandement au frère de Napoléon, Joseph, pour la défense de la capitale française, il est aujourd'hui un des points de rencontre des Africains, notamment avec le marché Dejean dont les boutiques rivalisent de produits exotiques comme les tissus wax* ou les différents types de manioc. Embrassades, rigolades, mélange des langues du Continent, ici nous sommes dans un autre monde, avec ses codes et ses mœurs. Le « marché noir » y a droit de cité, tout au long des rues Dejean, Doudeauville, Labat, Poulet ou encore Myrrha. On y vend un peu de tout, des habits de marque aux produits de beauté voire, comme dans les années 1980-1990, des titres de transport au rabais. La rue de Panama est sans doute la plus prisée avec des salons de coiffure « afro », des restaurants dans lesquels toutes les langues du Continent s'entrecroisent, et surtout la fameuse boutique *Connivences* du célèbre styliste congolais Jocelyn le Bachelor. Peu importe les descentes régulières de la police à la quête d'individus en situation irrégulière en France ou pour contrer la prolifération des étals de commerçants illégaux le long des artères, Château-Rouge est, dans l'esprit de celles et ceux qui le fréquentent, un territoire africain. Des projets de réaménagement de ce secteur ont été évoqués, des réaménagements ont été opérés, tout cela dans le dessein de « désafricaniser » les lieux, mais que serait Château-Rouge sans cette présence africaine ? Ne serait-il pas temps de donner à ce quartier un nom symbolique rappelant l'Afrique, un peu comme dans les métropoles des États-Unis et du Canada où l'on trouve des

« Little Tokyo » « Little Ethiopia* » et autres « Chinatown » ? Nous imaginons déjà la contradiction, la convocation de la Constitution quant à cette sorte de « ghettoïsation » de Paris.

Il existe un endroit similaire dans le 10^e arrondissement, en descendant le boulevard de Magenta depuis Château-Rouge : le quartier de Château-d'Eau. Ce dernier lieu est plutôt dédié à la « coupe », aux tissages, aux produits pour se décaper la peau, et il n'est pas surprenant que les rabatteurs vous prennent en sandwich pour vous proposer une coupe à la hâte dans un salon étriqué, et passant des clips des vedettes congolaises, nigérianes ou ivoiriennes...

Chéri Samba

Né au Congo-Kinshasa en 1956, Chéri Samba est l'un des artistes peintres contemporains africains les plus connus. Ses œuvres ont atteint un rayonnement international sans précédent et figurent dans les collections des institutions les plus prestigieuses, comme celles du Museum of Modern Art de New York ou encore, à Paris, le Centre Georges-Pompidou. Nous nous rappellerons toujours nos balades à Bruxelles, admirant une de ses peintures très colorées sur une façade dans le quartier africain Matonge d'Ixelles, qui symbolise la multiculturalité, le rapprochement des communautés et des peuples. Pour nous, Chéri Samba est l'incarnation de « l'artiste-monde », mêlant dans ses peintures « naïves » des scènes de la vie quotidienne, de la rue, des bars, des quartiers, le tout dans une véritable critique des mœurs économique-sociopolitiques, et avec des couleurs éclatantes et des commentaires sous forme de bulles de bandes dessinées en français, en anglais ou encore dans sa langue maternelle, le lingala. Par son œuvre « proche des gens », comme on dit au Congo, l'artiste autodidacte a illustré combien le « local » contribuait à conforter l'universalité de notre culture, et son invitation en 1997 à la Biennale de Venise fut à n'en pas douter un des moments importants dans l'expansion de son art.

Coetzee, John Maxwell

John Maxwell Coetzee naît en 1940 au Cap, en Afrique du Sud, dans une famille afrikaner et reçoit une éducation britannique. À 21 ans, il part à Londres pour étudier l'informatique. En 1965, il se rend aux États-Unis, soutient une thèse sur les romans de Beckett et écrit ses premiers récits marqués par la violence du pays quitté. Depuis, J. M. Coetzee nous offre ses écrits analytiques, audacieux et parfois énigmatiques.

Le 10 décembre 2003, Coetzee reçoit le prix Nobel de littérature – le second pour l'Afrique du Sud, après Nadine Gordimer en 1991 –, le quatrième pour le Continent, sur les traces du Nigérian Wole Soyinka en 1986 et de l'Égyptien Naguib Mahfouz en 1988. Le jury de l'Académie suédoise décrit l'auteur de *Disgrâce* (1999) comme un voyageur entre deux mondes : l'Afrique, où il a grandi, et l'Europe, deux univers aux aspirations parfois contradictoires ou conflictuelles.

Au milieu des années 1990, Coetzee quitte Le Cap pour l'Australie où il enseigne et réside désormais.

Avec son écriture dépouillée et en apparence distante, Coetzee a su brasser avec finesse les thèmes de l'apartheid (*Disgrâce*, *L'Âge de fer*), de la vie rurale dans une Afrique du Sud (*Au cœur de ce pays*), de la difformité physique et mentale dans un univers marqué par la guerre civile (*Michael K, sa vie, son temps*).

Sa résidence en Australie ne fait pas de lui un étranger, car les questions de justice, d'égalité et d'intégrité qu'il a explorées dans le contexte sud-africain ont désormais une résonance planétaire. J. M. Coetzee continue de creuser son sillon roman après roman, article après article, remettant toujours sur le métier l'aptitude de l'être humain à s'émanciper de tous les carcans. En explorant sans cesse la faiblesse, l'incompréhension et la cruauté des hommes, Coetzee saisit également la beauté et l'essence divine de la condition humaine.

Cuba

Aux obsèques de Nelson Mandela*, seules trois personnes furent autorisées à prononcer un discours : Barack Obama*, le président sud-africain Jacob Zuma et Raúl Castro. Le fils d'un étudiant kényan devenu le premier président noir des États-Unis, Barack Obama, était alors une icône mondiale. Mais certains se sont demandé : pourquoi le Cubain Raúl Castro bénéficie-t-il d'un tel privilège ? Cuba n'a pas ménagé ses efforts pour aider les Africains, qu'ils considéraient comme des frères. La solidarité n'est pas un mot creux pour le pouvoir de La Havane qui envoyait ses enseignants, ses soldats, ses cinéastes et ses médecins sur tout le Continent d'Alger à Mogadiscio, du Cap-Vert au Mozambique, de Luanda à Zanzibar. Des centaines de milliers d'étudiants africains sont passés par l'université cubaine. Ce n'est pas tout. « Les Cubains sont allés combattre en Angola et c'est grâce à Cuba que l'apartheid est tombé », écrivit Nelson Mandela.

Imaginons ce que le théoricien de la révolution permanente Ernesto Guevara aurait pu construire dans l'est du Congo si, en avril 1965, Laurent Kabila, le chef des rebelles *Simba* (« Lion » en swahili) d'alors, en se montrant courageux et discipliné, avait réussi à défaire le régime de Mobutu. Une nouvelle page d'histoire se serait écrite en Afrique centrale et la dictature* de Mobutu aurait été écourtée. Devant l'incurie des maquisards locaux, le Che n'eut d'autre choix que de quitter le théâtre africain pour la jungle de Bolivie, où il connut une mort tragique.

Oublions cette parenthèse et contemplons les courants profonds de l'histoire. Longtemps, Cuba a été un modèle pour des millions d'Africains, comme elle l'a été pour toute l'Amérique latine. Un modèle politique mais pas seulement. Les relations entre l'île caraïbe et le Continent ne se réduisent pas aux calculs diplomatiques et aux règles de la *realpolitik*. Elles répondent à d'autres exigences : les raisons du cœur, un idéal de fraternité et de solidarité inconditionnelles. D'invisibles et incassables liens forgés dans la nuit de l'histoire les unissent par-delà les eaux tumultueuses de l'océan Atlantique. Par beau temps ou par mauvaise passe, le cœur de Cuba,

comme celui de sa sœur haïtienne, battra toujours aux rythmes des tambours africains.

Cube Maggi

Il est partout en Afrique, de Dakar à Djibouti et de Tanger au Cap. Il est dans toutes les casseroles, toutes les marmites. Les petites mains les mettent à toutes les sauces, dans tous les plats locaux ou acclimatés. Une hégémonie sans partage !

On le retrouve dans les diasporas. Les balades gustatives à Paris, dans le quartier de Château-Rouge* ou de la Goutte-d'Or, ne peuvent se passer de son concours. Lui, c'est le cube Maggi. Sa naissance, pourtant, ne doit rien aux mythes du Continent. Sa légende ne descend pas des sources du Nil. Bien au contraire, l'aventure du bouillon commence très loin des fameuses sources. Elle démarre avec un Suisse mi-entrepreneur, mi-aventurier : un certain Julius M. Johannes Maggi (1846-1912) qui s'est fait d'abord la main sur la farine, puis sur le lait pasteurisé et enfin a laissé son nom au condiment qui porte son nom.

Avant de conquérir les maquis et les gargotes africains, le bouillon s'est imposé dans son milieu d'origine, en Europe occidentale. Breveté en 1907 par Julius Maggi, le KUB OR est, comme le dit la publicité, « le péché mignon des gourmets (qui) vous permet de créer une cuisine à la fois quotidienne et savoureuse », qui renforce « agréablement la saveur de vos plats ». À base d'ingrédients d'origine végétale, il est, dit-on, le partenaire idéal pour accompagner les légumes, purées, soupes, viandes et autres risottos. À partir des années 1970, le KUB a conquis l'Afrique. Qu'on le fasse bouillir dans le tajine de poulet à Nouakchott ou qu'on le glisse dans le sombe, plat de feuilles de manioc pilées, répandu dans la région des Grands Lacs, le cube Maggi est partout chez lui aujourd'hui. Très visible aussi. Les emballages de bouillon cube Maggi se déclinent sous divers supports publicitaires. Toitures métalliques décorant les gargotes ici, lins jaunes et rouges étalés sur le sol de la cuisine là, caissons, banquettes et tables ailleurs.

Magie de la mondialisation culinaire oblige, revenons sur ce petit cube d'aromates industriels qui uniformise les goûts, du gigantesque lac Nyanza (appelé aussi Tanganyika) au minuscule lac de Gafsa en Tunisie, en

renvoyant dans les oubliettes des épices peu connues, traditionnelles, conservées selon des techniques vieilles de plusieurs siècles. Son emprise est telle aujourd'hui que dans certaines régions, aucune matrone derrière son brasero n'est capable de dire ce qu'elle utilisait à la place de ce concentré suisse avant son déferlement sur les marchés africains, il y a une quarantaine d'années.

Ne croyons pas cependant au fait du hasard. Le fameux cube possède de puissants parrains. À commencer par son propriétaire. C'est le géant de l'agroalimentaire Nestlé qui a racheté dès 1947 la marque de Julius Maggi. Le continent africain est un terrain qui attire alors les convoitises. Fort de ses 80 millions d'habitants, la République démocratique du Congo a de quoi fouetter la balance commerciale de Nestlé. Pas étonnant que le bouillon cube fasse partie des tonnes de produits importés depuis les ports de Matadi et de Boma, acheminés sur le majestueux fleuve Congo avant d'être déversés à travers tout le pays. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Nestlé ouvre une usine à Kinshasa en 2012. Le produit est désormais fabriqué sur place, décliné selon les traditions culinaires (Maggi spéciaux pour le ragoût de bœuf, la sauce d'arachide, les feuilles de manioc, etc.). Fort de son implantation, un produit Nestlé appuyant l'autre, c'est en 2015 que le lait en poudre Nido fait son apparition en RDC pour « lutter contre les carences des Congolais », avancent les promoteurs. Elle est bien loin la guerre économique dans ce segment de marché, Maggi a battu à plates coutures son concurrent Jumbo commercialisé par le groupe espagnol Agrolimen.

À Goma, la capitale de la province du Nord-Kivu, le colossal « M » rouge sur fond jaune scintillant ne doit rien aux hamburgers McDonald's mais tout au condiment débité en dominos. Le petit cube a remplacé avec succès le sel qui inondait jadis les marchés. Son petit prix fait le reste : 100 francs congolais (0,08 euro) le grand format, 50 le petit. De plus, les vendeuses se font une légère marge en les achetant dans des boutiques pour les revendre ici. Enfin, la cuisine demande du temps et de l'argent, et les deux manquent de plus en plus à la plupart des petites mains qui touillent les marmites dans les grandes métropoles comme dans les villages isolés.

Les plus pauvres des Africains, ceux qui ne mangent plus qu'une fois par jour, quelques cuillerées de haricots blancs et une boule de fufou par exemple, sont les plus fervents usagers du *cube magique*.

De nombreuses voix se lèvent contre l'emprise du condiment artificiel sur les produits frais, disponibles tous les jours sur les marchés, tels les oignons rouges, les poireaux, les tomates, l'ail, le céleri et l'huile de palme. D'autres montrent du doigt l'exhausteur de goût qui a réduit la palette gustative, uniformisé les recettes, s'est imposé aux marinades, aux fritures comme aux grillades et aux sauces, et a aplani les disparités sociales. D'autres enfin dénoncent ses ingrédients chimiques nocifs pour la santé. Certains composants comme le glutamate et la maltodextrine seraient en partie responsables de l'hypertension et du diabète qui frappent durablement les populations africaines.

L'aventure du cube Maggi en Afrique a peut-être ses meilleures années dans son rétroviseur.

D

Dadié, Bernard – Développement – Diagne, Souleymane Bachir – Diallo, Rokhaya – Diawara, Manthia – Dictature – Diop, Birago – Diop, Cheikh Anta – Djebar, Assia – Djihadisme

Dadié, Bernard

L'écrivain ivoirien Bernard Dadié (1916-2019) fut l'un des derniers témoins d'une époque qui entamait la recomposition de cette Afrique morcelée par l'esclavage, la colonisation, et de nos jours, par la prolifération des régimes dictatoriaux et le musèlement de la voix du peuple. Son œuvre exalte l'union entre les « hommes de tous les continents », une communion qui redéfinirait un autre humanisme fondé sur la tolérance et le respect de toutes les cultures. Sa poésie et ses contes puisent leur force dans une cosmogonie africaine qui va à la rencontre de la culture occidentale non pour exiger des comptes, mais pour intégrer notre part d'imaginaire dans le grand concert des civilisations.

Ses textes ont émerveillé les jeunes écoliers africains nés après les indépendances et ils continuent à inspirer ceux de notre époque. Dadié a côtoyé les plus grands esprits de son époque : Théodore Monod, Albert Londres, Alioune Diop, Aimé Césaire*, Léon-Gontran Damas, Richard Wright, James Baldwin, Tchicaya U Tam'si, Jean-Paul Sartre, Jacques Rabemananjara, Jean-Jacques Rabearivelo, André Gide*, Albert Camus, etc. Il a vu naître le mouvement de la négritude dans l'entre-deux-guerres et assisté aux Congrès des écrivains et artistes noirs (en 1956 à la Sorbonne et en 1959 à Rome).

Son roman *Climbié* (1956) (Nouvelles Éditions ivoiriennes, 2006) exposait déjà la question de l'acculturation par le biais de cette langue française qui nous avait été imposée par la colonisation. L'apprentissage du français laissa en effet des souvenirs sombres pour certains et suscita un sentiment de répulsion pour d'autres, à cause des punitions et des brimades les plus humiliantes infligées au petit élève africain surpris à « patoisier » dans la cour de récréation. Mais dans *Climbié*, Dadié n'élevait pas la voix – ce n'était d'ailleurs pas son genre –, il déployait plutôt une ironie digne des *Lettres persanes* de Montesquieu, et nous devinons son sourire lorsqu'il se demandait : « Quelles sanctions prendre contre les individus qui jouent si légèrement avec une langue aussi riche, coulante et diplomatique que la langue française ? »

Comment ne pas se rappeler que dans *Un nègre à Paris* (Présence Africaine*, 1959), Dadié inventait le récit africain du « voyage en Europe », dans une sorte d'« exotisme renversé » : ce n'était plus l'Européen qui nous peignait avec son cortège de préjugés issus des premiers récits d'exploration du continent noir ou encore des littératures exotiques et coloniales, mais c'était l'Africain, libre de ses mouvements, qui mettait à nu les mœurs de cette civilisation occidentale qu'on nous présentait alors comme l'unité de mesure de tout développement. *Un nègre à Paris* illustre un espace, cet espace métropolitain français qui concentrait les forces de commandement dont la dureté allait s'abattre sur les colonies et mettre le colonisé dans une situation de « violence de la mort », pour reprendre une formule d'Achille Mbembe* dans *De la postcolonie* (Éditions Karthala, 2006).

En 2016, à l'âge de 100 ans, Dadié a pu recevoir les honneurs qui lui étaient rendus dans toute l'Afrique avant de nous quitter trois ans plus tard, alors que nous nous étions accoutumés à son immortalité, lui le dernier des survivants du mouvement de la négritude de l'époque de Léopold Sédar Senghor*, Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, Paulette Nardal* et les autres. Dadié avait donc presque le même âge que la littérature africaine d'expression française – si on considère qu'elle a véritablement commencé avec *Batouala** en 1921, le roman du Guyanais René Maran qui avait reçu le prix Goncourt –, et donc en le saluant, nous saluons aussi cette création littéraire du monde noir qui nous a permis de libérer notre parole et de récuser le portrait souvent désavantageux dessiné par l'Europe d'une Afrique des ténèbres et de la malédiction...

Développement

Développement. En voilà un mot en trop, un concept creux qui en énerve plus d'un dans notre entourage. Notre réticence à son égard est incommensurable, notre rejet total. Sous ce vocable, on a perpétué la domination de tout un continent pendant des décennies, on a continué à tenir la tête d'une grande partie de la population mondiale sous le boisseau.

Des singes savants, des soi-disant experts économiques ou géopolitiques, discutent à longueur de temps des avantages du développement pour sortir l'Afrique, pour ne citer qu'elle, de son retard, pour la remettre sur le droit chemin en lui donnant le goût du progrès et de la démocratie. Rien que cela !

Pourtant, nombreux sont les penseurs sérieux et les artistes inspirés qui ont dévoilé dans leurs œuvres l'idéologie du développement en s'inspirant pour les uns de Balzac ou Zola, pour les autres de Dickens ou Dos Passos quand ce ne sont pas des penseurs anticapitalistes comme Cheikh Anta Diop*, Walter Rodney ou Samir Amin*. Les siècles passent, la même idéologie perdure. Le pire est toujours à guetter, à débusquer. Pour mémoire, c'est le président des États-Unis Harry Truman qui a jeté les bases du développement, concept créé à la va-vite pour maintenir le monde non occidental dans l'asservissement. À partir des années 1970, des intellectuels africains ont beau dévoiler l'absurdité du développement, le mot et le concept restent d'actualité et guident tous les débats tenus sur le Continent à Paris comme à Londres, Washington ou Davos. Mieux, ils continuent leurs ravages sur tous les continents comme le montrent les travaux d'économistes, d'environnementalistes et d'anthropologues originaires d'Afrique, d'Inde et d'Amérique latine.

La lecture « développementaliste » est une sorte de nouvelle religion, et comme telle elle reste aveugle à mille réalités. Quelques critères comme l'image et l'attractivité du pays sont mis en avant dans les rapports classiques pour décider de son « avancement » ou de son « recul », le tout dans un contexte de dépendance exacerbée aux marchés et aux règles économiques internationales. Les questions fondamentales (quel progrès ?

pour qui ? pour quoi faire ?) sont délaissées comme les besoins réels des populations sont ignorés. Enfin, notre concept creux reprend le schéma « centre/périphérie » ou « avancé/attardé » qui a formé les relations coloniales et postcoloniales. Il a produit toute une littérature bavarde (« ajustement structurel », « lutte contre la pauvreté », « Objectifs du Millénaire pour le Développement », « Émergence », « Transformation structurelle de l'économie »...) qui repasse les mêmes plats, à savoir la poursuite des logiques de domination et d'exploitation de l'Afrique.

Enfin, l'aide au développement est une somptueuse arnaque. Bien loin de contribuer à atténuer les inégalités, l'argent versé par les pays riches aux pays du Sud sert d'abord à exercer une influence politique et commerciale tout en entretenant le cercle infernal de la dette. Que faire ? Notre constat est sans appel : il est temps de faire un sort à ce développement et de poser les bases d'une nouvelle politique qui répond aux besoins réels des populations.

Diagne, Souleymane Bachir

Né en 1955 à Saint-Louis, Souleymane Bachir Diagne est un ancien normalien chaleureux, proluxe et modeste qui prend au sérieux son rôle d'intellectuel et de passeur passionné. Depuis bientôt quatre décennies, il est porteur d'une parole exigeante et ouverte sur le monde. Par sa voix vigilante, un immense champ éthique s'ouvre devant nous.

Figure intellectuelle publique, logicien, spécialiste de l'histoire des sciences et de la philosophie islamique, ce pédagogue rare a enseigné pendant vingt ans au département de philosophie de l'université Cheikh-Anta-Diop* de Dakar, avant de s'expatrier aux États-Unis où il exerce la même profession, d'abord à Chicago (Northwestern University) puis aux départements de français et de philosophie de la prestigieuse université Columbia (New York).

Passé par la rue d'Ulm du temps où Louis Althusser et Jacques Derrida y enseignaient, agrégé et docteur de philosophie, Bachir Diagne donne toujours l'impression de n'avoir jamais quitté les bancs de l'école. Il fut le conseiller à l'Éducation et à la Culture du président sénégalais Abdou Diouf pendant six ans et ses étudiants n'y ont vu que du feu, car le professeur Diagne n'a pas manqué un seul de ses cours. Voilà bien un petit indice qui dit beaucoup sur le caractère de l'auteur de *Comment philosopher en Islam* (Philippe Rey, 2014).

À ceux, nombreux, qui lui demandent comment définir « la philosophie islamique », le natif de Saint-Louis répond clairement qu'il préfère parler de « philosophie en Islam », pour rappeler que ce qui s'est désigné, à partir du IX^e siècle, par le mot grec arabisé de *falsafa* prolonge, dans les centres intellectuels du monde musulman, la tradition de pensée philosophique hellénistique. Il s'agit, nous explique-t-il, de reprendre ensemble les questions philosophiques et les questions théologiques tout en embrassant leur contexte historique. Les intelligences musulmanes ont accueilli ces questionnements dès le début. Car, par-delà les colorations spécifiques de telle ou telle culture, il s'agit toujours de la même exigence : philosopher, c'est questionner ce qui est reçu !

L'un des plus récents ouvrages de Souleymane Bachir Diagne, intitulé *Bergson postcolonial : l'élan vital dans la pensée de Léopold Sédar Senghor et de Mohamed Iqbal* (CNRS Éditions, 2011), est issu d'une série de conférences données au Collège de France. Il annonce le grand retour d'Henri Bergson, à l'orée du ^{xxi}^e siècle. Ironie de l'histoire, ce regain d'intérêt ne vient pas d'Europe mais des pays du Sud. Pour la postérité, deux hommes aussi différents que le poète-président Léopold Sedar Senghor* et le philosophe et poète Mohamed Iqbal ont en commun d'avoir pesé dans le destin de leur pays, le Sénégal et l'Inde, et d'avoir trouvé en Bergson une inspiration pour leur pensée et leur action. Souleymane Bachir Diagne décrit cette rencontre intellectuelle tout en sondant les notions bergsoniennes de vie, d'élan, de nouveauté, de durée ou d'intuition dans la pensée de Senghor et de Mohamed Iqbal. Instructif, écrit dans une langue limpide, *Bergson postcolonial* fournit maintes clefs de compréhension, notamment, sur les liens entre islam et modernité ou sur la place et le devenir de l'homme sur le continent africain.

Arabisant nourri aux humanités classiques de l'exigeante école française, Bachir Diagne nous propose d'abord une innovation herméneutique de la lecture du Coran et des grands textes canoniques issus de la tradition. Le but est d'armer intellectuellement le lecteur sénégalais, africain francophone notamment, pour qu'il puisse relire le Coran et les grands textes coraniques avec sa sensibilité personnelle et les exigences du monde actuel.

Ensuite, Souleymane Bachir Diagne livre une innovation herméneutique des textes anthropologiques visant à établir une frontière étanche entre les civilisations dotées de l'écriture et celles qui seraient restées dans l'oralité. En faisant œuvre de philologue critique, il démontre que cette frontière est une construction biaisée. Au sein des peuples dits de l'oralité (Afrique occidentale), des pratiques et des bastions scripturaires ont existé pendant des siècles non seulement à Tombouctou, mais aussi à Chinguetti, dans l'empire du Ghana, en Abyssinie et ailleurs¹. En instaurant un dialogue entre penseurs du Sud (Mohamed Iqbal/Léopold S. Senghor, Pakistan/Sénégal), en prolongeant l'esprit de Bandung, S. B. Diagne amorce une troisième innovation herméneutique.

L'impact social, politique et philosophique de l'œuvre de Souleymane Bachir Diagne est énorme. Par son ouverture, elle appelle de ses vœux un

dialogue permanent entre les hommes. Par son exigence, elle réaffirme le primat de la raison sur les passions et les obscurantismes ou les retours à un passé fantasmé et réinventé pour les besoins de la cause (fondamentalismes musulmans, exaltations des traditions africaines).

Diallo, Rokhaya

Il nous est plus facile de parler des heurs et malheurs des communautés afro-européennes hors d'Europe. La distance aiguise le regard et apaise le cœur. Nous avons eu le privilège de discuter longuement avec Rokhaya Diallo à Dallas, au Texas, à l'occasion du 38^e congrès de l'African Literature Association (la plus vieille société savante sur les littératures africaines) qui s'y est tenu du 11 au 15 avril 2012. Notre discussion portait sur les contours de ce qu'on appelle outre-Atlantique la « France noire » et que nous avons vu émerger ces dernières décennies. À mille lieues de la vedette pressée et fermée sur elle-même, créée de toutes pièces pour les besoins du milieu médiatique parisien, que certains universitaires craignaient de voir débouler dans les allées du grand hôtel Adolphus, nous avons rencontré une femme ouverte et souriante, malgré le décalage horaire. Elle a su faire preuve, au cours des quatre longues journées studieuses, de beaucoup d'humilité et de patience. Elle écoutait attentivement avant d'avancer un argument.

Née le 10 avril 1978, dans le 4^e arrondissement de Paris, de parents sénégalais et gambien, Rokhaya Diallo est une journaliste, productrice et activiste française qui s'est fait connaître pour son combat contre toutes les formes de racisme et de discrimination. Cette « Française sans commentaires », comme elle le dit souvent avec un petit sourire, est devenue la voix et le visage de cette autre France, longtemps ignorée et minorée par la classe politique. Les journalistes de *Libération* qui lui ont tiré le portrait en 2009 ont bien rencontré la même Rokhaya Diallo présente à Dallas : « ... Menue, elle a à la fois du charme et du chien. En jeans, sans talons, boucles d'oreilles, petite chemise près du corps, elle est féminine, mais sans ostentation. Avec ses cheveux ras, on ne voit que son visage d'ange. »

À l'époque, elle était encore présidente de l'association « les Indivisibles » qui décerne depuis quatre ans des palmes d'un genre, comment dire ? redoutable : « les Y'a Bon Awards ». Nos étudiants états-uniens ont partagé notre engouement pour ces distinctions consacrées aux

« pires propos racistes » prononcés par des personnalités publiques telles que les trois gagnants de la 6^e édition de 2015 : l'ancien leader du Front national Jean-Marie Le Pen, l'humoriste Dieudonné et le polémiste Alain Soral. La liste des gagnants intéressera autant les politologues que les psychiatres. Les Indivisibles revivifièrent le débat citoyen en usant d'une arme bien française : le rire et la chanson. Leur but ? Rien de moins que « déconstruire, notamment grâce à l'humour et l'ironie, les préjugés ethno-raciaux et en premier lieu, celui qui nie ou dévalorise l'identité française des Français non-Blancs » comme le définit leur site¹. Cet humour-là est bien plus efficace que le moralisme bien-pensant des organisations antiracistes à l'ancienne telle SOS-Racisme.

Rokhaya Diallo va à la rencontre du public, sillonne la France et fait son métier de présentatrice ou de productrice avec talent et constance. Elle écrit aussi. Son dernier ouvrage, *À Nous la France !* (Michel Lafon, 2012), est un constat clair, précis et didactique. En quatre chapitres, elle démystifie beaucoup d'idées reçues. Depuis une bonne décennie, notre Parisienne est montée en puissance. Son combat contre le racisme, le sexisme ou l'islamophobie est reconnu en France comme en Europe et aux États-Unis. Nouvelle bête noire des racistes qui la vilipendent sur les médias sociaux, le travail que Rokhaya Diallo s'évertue à fournir – témoigner du déferlement de la violence raciste, xénophobe, homophobe ou islamophobe – et à porter sur la place publique ne semble pas prendre fin. En redoublant d'efforts et de vigilance, Rokhaya Diallo exprime son espoir de voir son pays, la chère et douce France, aborder l'avenir avec énergie et sérénité.

Diawara, Manthia

Né au Mali en 1953, Manthia Diawara, qui a passé son adolescence en Guinée, a étudié en France, enseigne et vit aux États-Unis. Ajoutons qu'il a voyagé dans toute l'Afrique, qu'il parle soninké, malinké, bambara, français et anglais et s'intéresse aux littératures et cinémas de langues française et anglaise, qu'ils soient africains, antillais, ou africains-américains.

Manthia Diawara est professeur de littérature comparée et de cinéma à la New York University. Anciennement directeur du Centre d'études afro-américaines, fondateur de la revue *Black Renaissance/Renaissance noire*, Manthia Diawara se fait chroniqueur et réalisateur de documentaires après avoir longtemps étudié les productions du romancier et cinéaste sénégalais Sembène Ousmane, de l'anthropologue et réalisateur français Jean Rouch ou des ténors du mouvement de la négritude. Il construit une œuvre toute à son image : versatile et saute-frontière, érudite et sensible, à cheval entre les genres et entre trois continents : l'Afrique, l'Amérique et l'Europe. Cette œuvre creuse son sillon et s'affranchit des discours convenus. En mouvement constant, elle s'écrit désormais en anglais. *En quête d'Afrique* (*In Search of Africa*, 1998), (Éditions Présence Africaine*, 2001), son premier récit rédigé dans la langue de William Shakespeare et de Chinua Achebe, est un lucide et féroce contre-pied d'une Afrique fantasmée et reconstruite. « Je suis las de la prison identitaire que l'afro-pessimisme m'a condamné à supporter », confesse l'auteur dès l'ouverture. Dans ce récit, qui se présente à la fois comme le journal d'un sociologue, d'un voyageur, d'un cinéaste et d'un écrivain, le Malien de New York se promène dans le temps et dans l'espace avec une familiarité apaisante. Au fil des chapitres mêlant le récit personnel et la réflexion critique universitaire, il nous livre les réflexions d'un esprit revenu de tout dogmatisme. La recherche d'un ami d'enfance, la visite d'un atelier où l'on débite des masques pour les touristes ou le repérage pour un documentaire sur Sékou Touré fournissent à Manthia Diawara l'occasion de nous plonger dans une méditation sur l'héritage colonial, le racisme, l'afro-pessimisme, l'illusion des racines, l'exil créateur ou le consumérisme.

We Won't Budge (2003), essai au carrefour de l'autobiographie, de l'essai politique et de la réflexion esthétique, approfondit les questionnements ouverts dans le premier ouvrage. C'est aussi le portrait intellectuel d'un homme qui traverse les territoires et les milieux et ne tait pas ses contradictions. À Paris, par exemple, Manthia Diawara arpente et explore divers territoires et autant de couches de réalité. Il partage son temps entre le Collège de France, où il donne un cours à la demande du sociologue Pierre Bourdieu, les foyers d'immigrés où il rencontre des membres de sa famille, la Préfecture de police qui lui offre une vue imprenable sur les imbroglios administratifs rencontrés par les migrants, notamment africains, et le Quartier latin qui attise le souvenir de ses années estudiantines. À suivre le critique qui se fait ethnologue à rebours (comme dans son film *Rouch In Reverse*, sorti en 1995), nous savourons de fort belles pages sur la création artistique mais nous déplorons les tracasseries administratives. Le titre du livre s'inspire d'une chanson de Salif Keita*, *Nous Pas Bouger*, une évocation de la condition des « sans-papiers ». *We Won't Budge* a le mérite rare de tisser les toiles chamarrées des migrants africains pris entre passé et présent, entre départ et retour, entre Bamako, Montreuil et New York. *We Won't Budge* est enfin un éloge passionnant de l'individu créateur.

Plus récemment, Manthia Diawara s'est appliqué à maintenir un dialogue soutenu avec nombre de penseurs, créateurs africains et afro-diasporiques à l'instar de Ngũgĩ wa Thiong'o* (*Who's Afraid of Ngũgĩ ?*, 2006) ou d'Édouard Glissant (*Édouard Glissant: One World in Relation*). S'il est vrai que le monde a fait l'Afrique, c'est surtout l'Afrique qui a fait le monde, non seulement par le peuplement et les migrations, mais aussi par la pensée. L'histoire de l'érudition en Afrique est vieille de plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires, comme en témoignent les dizaines de milliers de documents autrefois consignés à la Bibliothèque d'Alexandrie, et ceux qui sont aujourd'hui réunis dans les universités de Qarawiyine à Fez et Al-Azhar au Caire sans oublier les manuscrits de Tombouctou. Manthia Diawara compte parmi ces nombreux intellectuels africains qui ont réfléchi sur les problèmes du monde à partir de l'Afrique.

Dictature

Voici, par ordre alphabétique notre liste (non exhaustive) de huit dictateurs africains encore au pouvoir en 2019, au moment de la publication de cet ouvrage :

Afwerki, Isaias (73 ans)

Règne absolu depuis 1993 sur l'État de l'Érythrée. Sa philosophie ? Elle est simple : je lutte pour l'indépendance de mon pays, l'Érythrée, puis je deviens un véritable monarque avec tous les abus associés : parti unique, absence d'élections et violations des droits de l'homme. Voilà ce qu'on pourrait qualifier de véritable projet politique...

Biya, Paul (85 ans)

Président camerounais. Au pouvoir depuis 1982, car comme diraient ses compatriotes, « le Cameroun c'est le Cameroun ! »

Réélu en 1988. Réélu en 1992. Réélu en 1997. Réélu en 2004. Réélu en 2011. Réélu en 2018 à l'âge de... 85 ans !

Fidélité des Camerounais ou ingéniosité du monarque ?

Bongo, Ali (60 ans)

Président du Gabon. Aux yeux de tous, Ali Bongo n'a fait qu'hériter du trône de son papa, Omar Bongo, fidèle ami de la France et donc enfant chéri de la Françafrique. Au pouvoir depuis 2009, il a été « réélu » en 2016 dans des conditions abracadabrantesques. Sa filiation a été mise en doute par Pierre Péan dans *Nouvelles affaires africaines, mensonges et pillages au Gabon* (Fayard, 2014), ouvrage dans lequel on apprend qu'Ali Bongo serait un Biafrais adopté par Omar Bongo. Son père ayant épousé la fille du dictateur congolais Sassou-Nguesso, Ali est donc le

beau-fils du président congolais. Le Congo et le Gabon, pays frontaliers, forment un étrange voisinage de dictatures. Au Congo ou au Gabon, on parle de « dictature incestueuse »...

Déby Itno, Idriss (66 ans)

Président tchadien. Arrivé au pouvoir par un coup d'État avec l'aide de la France en 1990. Faudrait-il, par commisération, l'aider à se libérer des chaînes de l'ancienne puissance coloniale ?

En 1996, il gagne les élections. Qui remercier ? Les Tchadiens ? La France ? Suivez notre regard. Réélu en 2001. Réélu en 2006. Réélu en 2011. Réélu en 2018.

On ne pourrait donc pas reprocher aux Tchadiens d'avoir accompli leur devoir de citoyens et de maintenir le monarque au pouvoir depuis plus de trois décennies grâce au trucage des élections !

Guelleh, Ismaïl Omar (72 ans)

Président de la république de Djibouti depuis 1999.

Réélu en 2005. Réélu en 2011. Réélu en 2016.

Il aime changer la Constitution pour se maintenir au pouvoir, mais il n'est pas le seul à pratiquer ce raccourci, comme on le verra plus loin avec le président congolais Denis Sassou-Nguesso.

Depuis 2004, la veuve du juge Bernard Borel ne cesse de pointer du doigt le président djiboutien qui aurait commandité l'assassinat du magistrat français. En réponse à la requête de la France d'auditionner les services secrets djiboutiens, le monarque, sans vergogne, expulsera plusieurs coopérants français. Vraiment rien à se reprocher ?

Ngnassingbè, Faure (53 ans)

Président du Togo. Signe particulier : fils de l'ancien président Gnassingbé Eyadema. Avant de mourir en 2005, le père avait tenu à modifier la Constitution pour permettre au jeune Gnassingbé de prendre

les rênes du pouvoir. On le surnomme depuis « bébé Gnass ». En 2005 toujours, au moment de l'élection présidentielle, comble du ridicule, des militaires font même irruption dans les bureaux de vote, non seulement pour intimider les braves Togolais qui remplissaient leur devoir de citoyennes et de citoyens, mais aussi pour voler les urnes ! Dans la dictature, il est interdit de compter les voix. C'est très fatigant. On y est néanmoins arrivé avec les moyens du bord, et bébé Gnass, réélu en 2010 et en 2015, dirige les Togolais depuis quatorze ans. Mais la jeunesse togolaise est aux aguets et manifeste de temps à autre, ignorant que les monarques sont d'ordinaire durs d'oreille...

Sassou-Nguesso, Denis (75 ans)

Militaire congolais adepte inconditionnel du changement de Constitution pour se maintenir au pouvoir. Quand il est trop difficile de se fabriquer une Constitution sur mesure, Sassou-Nguesso sait s'appuyer sur son armée, sa région, son ethnie, et surtout sa famille, dont le fils, à la tête du port maritime de Pointe-Noire, serait pressenti pour perpétuer la dynastie monarchique à l'instar de la situation togolaise.

Président pendant treize ans et demi, de 1979 à 1992, il fut destitué à la suite d'une conférence nationale qui l'obligea à tourner en rond dans ses nobles résidences françaises ou dans sa région natale, dans le nord du pays, avant de reprendre le pouvoir par les armes en 1997. Il totalise donc trente-cinq années de règne au moment de la publication de ce livre, avec pour bilan deux guerres civiles et une situation économique si déficitaire que même le Fonds monétaire international se demande par quel bout entamer la chirurgie !

Enfin, avec le président camerounais Paul Biya, Denis Sassou-Nguesso est à ce jour le « doyen » des dictateurs.

al-Sissi, Abdel Fattah (64 ans)

Militaire, président de l'Égypte depuis 2014. Ne jamais lui dire que le culte de la personnalité a disparu. Avec lui, l'Égypte reprend le chemin

du pouvoir militaire. Et quand on a les militaires dans sa poche, on finit toujours par gagner. Donc al-Sissi a été « réélu » en 2018. Garde-à-vous !

Nous aurions pu continuer la liste, mais nous n'avons pas souhaité que la dictature, qui prend déjà trop de place sur le Continent, en prenne également ici.

Diop, Birago

De Birago Diop (1906-1989), nous avons tous gardé un petit quelque chose qui traîne au tréfonds de nos mémoires scolaires. Pour les uns, c'est un poème ou quelques vers. Pour les autres, c'est un conte ou une moitié de conte. Écrivain, poète et conteur sénégalais, ce chantre de la négritude est connu pour la reprise et la transmission de contes traditionnels, notamment *Les Contes d'Amadou Koumba* (Éditions Présence Africaine*, 1947). Vétérinaire de brousse dans plusieurs pays africains au milieu des années 1940, du Mali (anciennement Soudan français) à la Côte d'Ivoire, du Burkina Faso (ex-Haute-Volta) à la Mauritanie, Birago Diop recueille, trie, tamise, puis illumine avec minutie les trésors oraux recueillis dans les différentes parties de l'Afrique-Occidentale française.

Voici quelques vers tirés de « Souffles¹ », son poème le plus connu :

*Écoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des ancêtres.*

*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans l'Arbre qui frémit,
Ils sont dans le Bois qui gémit,
Ils sont dans l'Eau qui coule,
Ils sont dans l'Eau qui dort,
Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :
Les Morts ne sont pas morts.*

Diop, Cheikh Anta

Né le 29 décembre 1923 à Thiéytou et mort le 7 février 1986 à Dakar, Cheikh Anta Diop est sans conteste un des historiens, anthropologues et hommes politiques les plus importants du continent africain. Par son œuvre il a su imposer une autre lecture de l'histoire africaine. Jamais un historien n'aura été aussi controversé, au point que la communauté scientifique occidentale fasse jusqu'à ce jour l'impasse sur ses travaux rappelant l'apport de l'Afrique noire à la civilisation mondiale. Qu'à cela ne tienne, Diop, déterminé, a exposé ses preuves sur l'antériorité des « civilisations nègres », la présence de la culture négro-africaine dans l'Égypte ancienne. Pour lui, la civilisation égyptienne serait « nègre », et il entreprit de le démontrer en se fondant sur les similitudes entre les cultures de l'Afrique noire et celles de l'Égypte antique, notamment à travers les langues, les religions, la couleur de peau, le type de société, la coiffure, les sceptres, les instruments de musique comme les harpes retrouvées aussi bien en Égypte qu'en Afrique centrale, les techniques métallurgiques de la vallée du Nil et de l'Afrique de l'Ouest, la proximité des houes égyptiennes et celles de l'Afrique occidentale, etc. Les Africains subsahariens auraient donc pour ascendants les Égyptiens de l'Antiquité. L'archéologue Damien Agut nuance ces similitudes et estime que les cultures africaines se suffisent à elles-mêmes :

« L'Égypte pharaonique était connectée avec le Soudan et le Levant. Mais elle n'avait pas de liaisons transversales et transsahariennes avec l'Afrique de l'Ouest [...] Quand on parle de civilisation africaine, il ne faut pas oublier que l'Afrique, c'est d'abord le second continent par sa superficie (plus de trois fois la taille de l'Europe). On y trouve des civilisations qui se sont développées de façons différentes. Cela ne sert donc à rien d'amalgamer entre elles des choses qui ne peuvent pas l'être. Il faut voir que d'une manière générale, les civilisations ont tendance à se développer autour de niches régionales¹. »

Toujours est-il que lorsqu'il commença sa thèse sous la direction de Marcel Griaule en 1951, Cheikh Anta Diop était loin de se douter qu'il

souleverait un tollé au point de ne pouvoir réunir un jury pour la soutenance. Ce travail sera néanmoins publié en 1954 par les éditions Présence Africaine* et deviendra un livre culte, *Nations nègres et culture*, traduit dans le monde entier. Diop obtiendra finalement son doctorat six ans après la parution de cet ouvrage. Pour beaucoup, il restera le penseur de « l'afro-centrisme », et pour les Africains, le visionnaire qui aura redonné au Continent ses lettres de noblesse.

Djebar, Assia

Assia Djebar est décédée le jeudi 5 février 2015 dans un hôpital parisien, à 78 ans. Ses romans, ses nouvelles et ses films nous avaient conquis par l'art du récit et la puissance d'évocation. À Bâton Rouge, à New York ou à Paris, Assia Djebar nous a accueillis toujours avec la chaleur qu'on réserve aux compagnons.

Longtemps nous avons fréquenté son œuvre riche, musicale, audacieuse comme on côtoie un vieil ami. Dire qu'Assia Djebar est une femme d'exception n'est pas se payer de mots. Très jeune, elle fit sensation de part et d'autre de la Méditerranée. La suite de sa carrière ne fera que confirmer cette présence à nulle autre pareille. Assia Djebar, née Fatima-Zohra Imalayène en 1936 à Cherchell, en Algérie, eut les honneurs de deux académies. Deux fois *immortelle*, dès 1999, en intégrant l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et en rejoignant l'Académie française. Qui pourrait nier une trajectoire francophone aussi exemplaire !

Si son œuvre est aujourd'hui largement traduite et reconnue, c'est que l'auteur de *L'Amour, la fantasia* (Albin Michel, 1995) est parvenue, dès le début, à donner chair à la vie quotidienne des Algériennes en français, dans cette langue qui leur était sinon interdite, du moins inaccessible et dont son père instituteur s'était fait le prodigieux passeur. Si cette situation linguistique et politique était une source de schizophrénie pour les autres, pour Assia Djebar elle est du pain bénit.

Il nous plaît de rendre hommage à cette grande plume, de faire œuvre de transmission, car sur la grande route de l'Histoire il y a des urgences à affronter, des gorges à rassasier, des récits à partager, des intrigues à dénouer, des feux de brousse à allumer, pour parler comme le poète congolais Tchicaya U Tam'si. Lire, rêvasser et écrire n'est jamais un acte totalement gratuit, surtout en Afrique. À l'heure où le peuple algérien manifeste dans la rue pour exprimer sa soif de justice et de liberté, évoquer le nom et l'œuvre d'Assia Djebar est un geste de salubrité publique.

Djihadisme

Dans *La Vie sur terre* (1998), le film du Mauritanien Abderrahmane Sissako (produit par Arte dans le cadre d'une série internationale dédiée à la célébration du millénaire), le spectateur découvre que les habitants du village de Sokolo, aux confins du Mali et de la Mauritanie, n'ont absolument que faire du passage à l'an 2000. Et pour cause, ils se préparent à la moisson du riz et aux travaux des champs. Sissako dévoile avec délicatesse et talent le grain de la vie sahélienne et ses infimes nuances. C'est dans ce terreau antique que les villageois puisent des forces autrement vitales que les mirages du monde virtuel, symbolisé par les dépêches émises par Radio France Internationale rapportant les échos d'une mondialisation frénétique mais lointaine. En une série de tableaux, le cinéaste parvient à rendre son histoire universelle.

Dans son dernier opus, *Timbuktu* (2014), salué à Cannes, Sissako reprend le même dispositif en filmant l'occupation de la célèbre cité sainte par des islamistes autochtones et étrangers, issus notamment des rangs de l'AQMI (al-Qaida au Maghreb islamique). Là encore, l'expérience quotidienne est magnifiée par le réalisateur qui nous donne une leçon de vie. Il nous suggère que s'ancrer, s'attacher à sa terre, c'est se donner les moyens de résister à l'extrémisme. D'abord impuissants, les habitants encaissent toutes les entraves et les restrictions, du code vestimentaire imposé aux lapidations, de l'interdiction de la musique au bannissement du football. Puis, ils passent à la riposte, se soutiennent et luttent ensemble en recourant au silence, à l'esquive, et enfin, à la fuite. En face, les jeunes djihadistes sont des pantins bavards, sans racines ni références, qui font tout à la fois peur et pitié.

Né en 1984, d'une mère américaine élevée dans la tradition baptiste et d'un père syrien de confession musulmane, Omar Hammami mène une vie d'adolescent ordinaire à Daphne, en Alabama. Étudiant, il se tourne vers la religion de son père et s'enfoncé petit à petit dans une dérive sectaire. Il rompt avec sa famille, quitte l'Alabama pour le Canada, y épouse une Somalienne aussi jeune que lui avant de passer par l'Égypte pour étudier

l'islam en profondeur. Son dossier de candidature pour l'université Al-Azhar est rejeté, sa femme refuse de le suivre en Somalie, un pays en proie à la guerre civile depuis 1991 et la chute du dictateur Siad Barre, que sa famille a fui. Omar Hammami n'a qu'un désir : rejoindre ses frères d'armes et faire parler de lui. En 2006, le voilà à Mogadiscio, se fondant aux membres d'al-Chabab, un groupe terroriste islamiste somalien affilié à al-Qaida, qu'il ne connaissait que virtuellement.

Il grimpe dans la hiérarchie, met à profit sa langue maternelle, sa culture hip-hop et sa connaissance des médias sociaux. Cruel sur les champs de bataille, charmeur extraverti avec les journalistes, Abou Mansour s'occupe de la propagande et du recrutement. Il apprend le somali, s'intéresse à l'histoire de la région. Très vite, il se met aussi dans la peau du stratège aguerri, esquissant sa biographie sur Internet qu'il verrait bien un jour transformée en *biopic* par Hollywood. À lire ce document troublant, on se perd facilement dans les arcanes de la littérature salafiste, mais la candeur du propos n'atténue jamais la noirceur du tableau. Au contraire, elle vient souligner la puérité du personnage, qui n'est pas très éloigné des protagonistes de *Timbuktu*.

Quelques semaines avant sa disparition le 13 septembre 2013, Abou Mansour met en ligne une vidéo, d'une naïveté confondante, dans laquelle il fait état de sa brouille avec la nouvelle direction du mouvement Chabab décimé par les drones et les soldats de l'AMISOM (African Union Mission in Somalia). S'exprimant en somali approximatif, prenant à témoin les Somaliens ulcérés par les fanatiques religieux, ignorant candidement les relations consanguines et les dynamiques claniques à l'œuvre dans cette société, accusant l'*émir* Ahmed Godane de trahir la cause djihadiste, le natif de Daphne ne parvient pas à s'attirer la sympathie de la population fatiguée par les exactions du groupe al-Chabab. Pire, il signe son acte de décès. La suite est connue. Traqué comme son compagnon Osama al-Britani, achevé d'une balle dans la tête, filmé puis abandonné comme un chien, la fin d'Abou Mansour al-Amriki livre le message contraire de celui qu'il voulait tant incarner : il pensait que les Somaliens appuieraient sa démarche alors qu'ils vouent une haine tenace à ses milices qui propagent une doctrine si éloignée de la pratique religieuse des Somaliens. De la Somalie aux confins de la Mauritanie, la bande du Sahel fourmille de jeunes hommes tombés de leur propre gré dans les griffes de Boko Haram ou d'al-Chabab... à l'instar de l'inénarrable Abou Mansour al-Amriki.

E

Écriture (de l'histoire) – *Enfant noir (L')* – *États-Unis d'Afrique (Aux)* –
Européen – Évora, Cesária – *Exhibit-B*

Écriture (de l'histoire)

Longtemps la modernité a été symbolisée par la maîtrise de l'Histoire, son écriture surtout. La préface d'Amadou Mahtar M'Bow, ancien directeur général de l'UNESCO, à une *Histoire générale de l'Afrique* (Éditions UNESCO, 1986) en onze volumes, lancée en 1964, mérite le détour. Il s'agissait de remédier à l'ignorance généralisée sur le passé de l'Afrique et sur la résistance de ses peuples à la traite négrière et à la colonisation, et d'inscrire le destin de l'Afrique dans l'histoire de l'humanité. L'UNESCO a fait appel aux plus grands spécialistes africains et internationaux de l'époque (plus de 230) pour écrire ce pan d'histoire à partir d'une perspective africaine. Dont acte.

« Longtemps, mythes et préjugés de toutes sortes ont caché au monde l'histoire réelle de l'Afrique. Les sociétés africaines passaient pour des sociétés qui ne pouvaient avoir d'histoire. Malgré d'importants travaux effectués, dès les premières décennies de ce siècle, par des pionniers comme Léo Frobenius, Maurice Delafosse, Arturo Labriola, bon nombre de spécialistes non africains, attachés à certains postulats soutenaient que ces sociétés ne pouvaient faire l'objet d'une étude scientifique, faute notamment de sources et de documents écrits.

Si *l'Iliade* et *L'Odyssée* pouvaient être considérées à juste titre comme des sources essentielles de l'histoire de la Grèce ancienne, on déniait, en revanche, toute valeur à la tradition orale africaine, cette mémoire des peuples qui fournit la trame de tant d'événements qui ont marqué leur vie. On se limitait en écrivant l'histoire d'une grande partie de l'Afrique à des sources extérieures à l'Afrique, pour donner une vision non de ce que pouvait être le cheminement des peuples africains, mais de ce que l'on pensait qu'il devait être...

En fait, on refusait de voir en l'Africain le créateur de cultures originales qui se sont épanouies et perpétuées, à travers les siècles, dans des voies qui leur sont propres et que l'historien ne peut donc saisir sans renoncer à certains préjugés et sans renouveler sa méthode.

De même, le continent africain n'était presque jamais considéré comme une entité historique. L'accent était, au contraire, mis sur tout ce qui pouvait accréditer l'idée qu'une scission aurait existé, de toute éternité, entre une "Afrique blanche" et une "Afrique noire" ignorantes l'une de l'autre. On présentait souvent le Sahara comme un espace impénétrable qui rendait impossible des brassages d'ethnies et de peuples, des échanges de biens, de croyances, de mœurs et d'idées entre les sociétés constituées de part et d'autre du désert. On traçait des frontières étanches entre les civilisations de l'Égypte ancienne et de la Nubie, et celles des peuples sud-sahariens...

Un autre phénomène a beaucoup nui à l'étude objective du passé africain : je veux parler de l'apparition, avec la traite négrière et la colonisation, de stéréotypes raciaux générateurs de mépris et d'incompréhension, et si profondément ancrés qu'ils faussèrent jusqu'aux concepts mêmes de l'historiographie...

Repérable à la pigmentation de sa peau, devenu une marchandise parmi d'autres, voué au travail de force, l'Africain vint à symboliser, dans la conscience de ses dominateurs, une essence raciale imaginaire et illusoirement inférieure de nègre... La situation a beaucoup évolué depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et en particulier depuis que les pays d'Afrique, ayant accédé à l'indépendance, participent activement à la vie de la communauté internationale et aux échanges mutuels qui sont sa raison d'être. De plus en plus d'historiens se sont efforcés d'aborder l'étude de l'Afrique avec plus de rigueur, d'objectivité et d'ouverture d'esprit, en utilisant – certes avec les précautions d'usage – les sources africaines elles-mêmes. Dans l'exercice de leur droit à l'initiative historique, les Africains eux-mêmes ont ressenti profondément le besoin de rétablir sur des bases solides l'historicité de leurs sociétés. C'est dire l'importance de l'*Histoire générale de l'Afrique...*, dont l'UNESCO commence la publication¹. »

Enfant noir (L')

Avec son roman *L'Enfant noir*, le Guinéen Camara Laye a sans doute écrit l'œuvre la plus indépendante et la plus intemporelle de la littérature africaine. Paru en 1953, *L'Enfant noir* n'a jamais pris une ride et garde une fraîcheur que partagent peu de récits africains publiés à la même époque, récits souvent datés, moralisateurs, dénués de la magie qui permet à un texte de survivre à plusieurs générations et d'embrasser le futur avec sérénité. C'est dire qu'une espèce de grâce saisit aussitôt le lecteur dès les premières phrases de ce livre qu'on termine toujours avec la promesse ferme d'y revenir le plus tôt possible. Certains parleraient peut-être de « livre culte » ! Cette expression est devenue trop usuelle, nous lui préférons ici celle de *livre initiatique*. En effet, lire *L'Enfant noir*, c'est emprunter les sentes de *l'initiation*, c'est décrypter les codes d'une société, de tout un peuple. On en sort ébloui, surpris d'être entré dans un univers de personnages humbles, dépositaires d'une culture de la courtoisie, de l'échange et de la dignité...

L'Enfant noir est précédé d'un texte intitulé « À ma mère », le plus vibrant des hommages qu'un écrivain africain ait rendu à la femme africaine. Reprise par les grands musiciens africains, apprise par cœur dans les écoles, cette « dédicace » figure en bonne place dans la plupart des anthologies de littérature francophone, rivalisant le plus souvent avec le célèbre poème « Femme noire* » de Léopold Sédar Senghor* !

Les contradicteurs de Camara Laye ne lui pardonnaient pas d'avoir, dans *L'Enfant noir*, osé fredonner son bonheur d'être un Africain pendant que s'annonçaient « les soleils des indépendances ». Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir été un gamin fasciné par la reptation d'un serpent noir, par la splendeur de l'aube ou du coucher du soleil ! Emprisonné par le dictateur guinéen Sékou Touré, « recueilli » en exil par Léopold Sédar Senghor, alors président du Sénégal, Camara Laye aurait pourtant eu des leçons d'engagement à donner à ses détracteurs ! N'est-ce pas de l'engagement que de célébrer la vie ? N'est-ce pas de l'engagement que de montrer les richesses de ses coutumes, de ses traditions, et, en définitive, de sa culture ?

Au fond, grâce à *L'Enfant noir*, la question de *la fonction* du roman africain fut pour la première fois enfin posée, et avec elle celle de la nature même de *l'engagement* de l'écrivain du continent noir. Serein parce qu'il était persuadé que l'art n'est pas un concert de caquètements de quelques agités du bocal, Camara Laye affirmera : « Je ne pensais qu'à moi-même et puis, à mesure que j'écrivais, je me suis aperçu que je traçais un portrait de ma Haute-Guinée natale. » Sa formule était forte et pleine de conséquence : « *Je ne pensais qu'à moi-même.* » Ainsi signait-il, avec *L'Enfant noir*, le véritable acte de naissance d'une littérature africaine autonome, débarrassée des dogmes, et nous livrait avec le ton d'une sagesse éternelle les pages les plus émouvantes sur le continent noir : « La mer est très belle, très chatoyante, quand on la regarde de la corniche : elle est glauque sur les bords, mariant le bleu du ciel au vert lustré des cocotiers et des palmiers de la côte, et frangée d'écume, frangée déjà d'irisations ; au-delà elle est comme entièrement nacrée... »

États-Unis d'Afrique (Aux)

Roman « d'anticipation » d'Abdourahman Waberi publié aux éditions J-C Lattès en 2006, repris chez Babel en 2008 et chez Zulma en 2015, l'ouvrage a connu un succès en France comme en Italie et ailleurs. Dans *Aux États-Unis d'Afrique*, les rôles sont inversés : l'Afrique est opulente, développée, alors que les populations du reste du monde, l'Euramérique, survivent grâce aux aides humanitaires provenant du continent noir ! Avec humour, Abdourahman Waberi nous invite à réviser notre vocabulaire économique : Nescafé devient « Neguscafé », McDo est dénommé « McDiop » tandis que la carte American Express est remplacée par la « Carte Fricafric », Mona Lisa par « Mouna Sylla ». Les premières phrases donnent le ton jouissif : « Il est là, fourbu. Silencieux. La lueur mouvante d'une bougie éclaire chichement la chambre du charpentier, dans ce foyer pour travailleurs immigrés. Ce Caucasien d'ethnie suisse parle un patois allemand et prétend qu'il a fui la violence et la famine à l'ère du jet et du net. Il garde pourtant intacte l'aura qui fascina nos infirmières et nos humanitaires. Appelons-le Yacouba, primo pour préserver son identité, deusio parce qu'il a un patronyme à coucher dehors. Il est né dans une insalubre favela des environs de Zurich... »

Européen

Le dictionnaire *Le Robert* définit l'européen comme suit :

« 1. D'Europe, de ses habitants.

2. Favorable à la construction européenne. »

En Afrique, selon le même dictionnaire, est européenne « toute personne blanche non africaine ».

Est donc européen ce qui est d'Europe, ce qui est relatif à ses habitants. Quelle Europe ? Quels habitants ? Qui sont-ils ? Le plus important est la définition de l'Europe que nous prête *Le Robert*, à nous autres Africains. Pour ceux-ci, l'Européen ne serait que la personne « blanche non africaine » ! L'Afrique aurait ainsi une conception raciale – heureusement non raciste – de l'Europe. Tous les Blancs « non africains » seraient à nos yeux des Européens. C'est la peau qui l'aura voulu, et tant pis (ou tant mieux) pour eux ! En déconstruisant cette définition « africaine », on s'aperçoit qu'elle reconnaît tout de même l'existence des « Blancs africains », à qui nous autres « Noirs africains » dénieraiement presque le « statut » d'européen !

Cette représentation est très critiquable parce qu'elle enferme, limite, cloisonne, divise, réduit. À la rigueur, elle offre un seul avantage. Elle prouve que nous autres Africains avons saisi depuis bien longtemps les subtilités de ce monde ! Nous avons préparé celui-ci aux spécificités des hommes. Nous avons pris en compte l'attachement à une terre, et non à une race. Nous acceptons volontiers de dire d'un Blanc de l'Afrique du Sud qu'il est africain. De même que le Blanc du Zimbabwe qui n'a connu que cette terre.

Là s'arrête la pertinence de cette conception. Au Zimbabwe, Robert Mugabe, alors monarque à vie, se livrait à partir des années 1990 à la chasse aux Blancs, le gibier se faisant peut-être de plus en plus rare dans la brousse. Les paysans noirs et les anciens combattants de la guerre d'indépendance expropriaient les terres des fermiers blancs à la faveur d'une loi sur la réforme agraire votée en 1992. Cette politique se poursuit

jusque dans les années 2000. Pour le dictateur empêtré dans son labyrinthe, tous les Blancs demeurent européens ! Dieu l'a voulu ainsi. Et lorsque ces Blancs étaient « refoulés » vers l'Europe, ils se retrouvaient dans une nasse, erraient tels des apatrides. En Afrique, on les montrait du doigt. En Europe, on les regardait comme des étrangers. Ils étaient déconnectés de ce continent qui n'avait rien à voir avec leur univers des tropiques.

Comme souligné plus haut, la définition d'européen que *Le Robert* prête aux Africains contient donc suffisamment d'ingrédients pimentés pour alimenter l'animosité, le repli. Européen : « Se dit de toute personne blanche non africaine. » Pour les autres races, point de salut. On gomme ainsi la rencontre des hommes, l'adhésion aux idées, les greffes de l'Histoire. Dirait-on que chez les Asiatiques *est européenne toute personne de race blanche et « non asiatique »* ? Et chez les Océaniens, qu'en serait-il ?

Évora, Cesária

Grande voix de la musique africaine née le 27 août 1941 à Mindelo, au Cap-Vert, et morte le 17 décembre 2011. Elle se produisait d'ordinaire pieds nus, ce qui lui valut le surnom de « la Diva aux pieds nus ». Évora était la figure emblématique de la *morna*, musique populaire de l'archipel du Cap-Vert des années 1920 traversée par une nostalgie et une douleur comme dans son titre « Sodade », qui signifie « nostalgie », et qui illustre l'histoire tragique de l'archipel et l'exil forcé de sa population. Sodade donc, celle du pays quitté et celle de l'amour perdu. L'apport de Cesária Évora va au-delà de la chanson, valorisant au passage le créole capverdien et portant l'Afrique au-devant de la scène des musiques du monde. Le producteur et directeur de la maison de disques Lusafrica, José Da Silva, est un des artisans du succès mondial de l'artiste. Alors que la Diva était déjà quinquagénaire et jouait dans un petit restaurant familial à Paris, José Da Silva sortit en 1988 son premier album *La Diva aux pieds nus*, qui vaudra à l'artiste un succès d'estime et l'attention du milieu de la world music. Évora allait alors se produire dans les plus grandes salles du monde et, notamment à l'Olympia en 1993, à Paris, salle qu'elle remplira à deux reprises avant des tournées en Suède, en Afrique, au Canada, au Portugal et au Brésil.

Exhibit-B

En France, il existe une tendance qui consiste à justifier la colonisation comme une entreprise « humaniste », « philanthropique » et nécessaire pour ces « peuplades » de contrées lointaines que l'Occident avait le devoir d'aller tirer des ténèbres. En l'absence d'une véritable discussion officielle sur un système qui aura pourtant contribué à entretenir les préjugés les plus désobligeants sur les colonisés et leurs actuels descendants, des actions et tentatives sont régulièrement menées dans le dessein de pousser les anciennes puissances coloniales à reconnaître leur attitude et leurs agissements passés. Parmi ces initiatives, il y eut la fameuse performance *Exhibit-B* qui fit couler beaucoup d'encre en France en 2014, parce que ce travail de l'artiste sud-africain Brett Bailey exposait de vrais acteurs rejouant les scènes de l'époque coloniale, quand les « sauvages » noirs étaient encore exhibés en Europe afin de divertir les Blancs.

« Exhiber », c'est « représenter ou montrer dans le but de produire un certain effet¹ ». Le *Dictionnaire de l'Académie française* donne même une définition péjorative dont la justesse est frappante : « Montrer avec complaisance ou impudence. » Autrefois, il s'agissait bien d'une véritable mise en scène, pour caractériser le « sauvage ». Ces exhibitions font aujourd'hui l'objet de travaux universitaires importants et accessibles au grand public (en 2011 par exemple, une grande exposition du Musée du quai Branly, à Paris, revenait sur les « zoos humains »). Elles remontent à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècle, se sont prolongées jusqu'au xx^e siècle. Des enfants, des femmes et des hommes d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie furent ainsi exhibés en Occident « à l'occasion de numéros de cirque, de représentations de théâtre, de revues de cabaret, dans des foires, des zoos, des défilés, des villages reconstitués ou dans le cadre des expositions universelles et coloniales² ».

Ces exhibitions, « outil de propagande coloniale, objet scientifique et moyen de divertissement, ont formé le regard porté par l'Occident sur l'Autre », comme le rappelle le catalogue de l'exposition du quai Branly, et nous choquent aujourd'hui. Pourtant à leur époque elles paraissaient

« naturelles », étaient fort prisées. Il ne suffisait donc plus au « sauvage » d'être noir, jaune ou rouge, on lui faisait rejouer ce rôle sur le sol occidental jusqu'à la caricature.

Avec *Exhibit-B*, animé par un esprit de « provocation », l'artiste sud-africain créait donc sous nos yeux, en plein ^{xxi} siècle, et en France, une douzaine de tableaux représentés par des personnages noirs vivants. L'entreprise fut jugée « choquante », « humiliante » et « raciste ».

Par sa démarche, Brett Bailey nous forçait à nous demander jusqu'où peut aller l'illustration de l'Histoire. Certains ont été tentés de reprocher à cet artiste sud-africain blanc d'être atteint du syndrome du « sanglot de l'homme blanc », ce sentiment de repentance, de recherche de rédemption sur les méfaits de « ses ancêtres ».

Il serait malhonnête de saper ce travail par des considérations idéologiques et démagogiques, sauf à lui reprocher son originalité et son courage, qui sont le propre d'une démarche artistique. Brett Bailey invitait à ouvrir les livres d'histoire, et en France cela revêt une importance, car on ne cesse depuis un certain temps de rappeler combien cette nation tarde à regarder en face son passé colonial, à l'assumer comme tel. Ce passé, en France, est parfois encore perçu sous le prisme de la grandeur et de la satisfaction, de la prétendue réussite d'une mission de civilisation au profit de ceux qui n'auraient « rien inventé, ni la poudre ni la boussole » et qui n'auraient « jamais su dompter ni la vapeur ni l'électricité », pour reprendre la formule d'Aimé Césaire* dans son *Cahier d'un retour au pays natal* (1939). Cette attitude traditionnelle d'autosatisfaction a pour effet de mettre à mal toute interrogation sur le colonialisme à la française. Comment « tourner la page », faire table rase si une partie de la population française, notamment la « France noire », estime que ses aïeux ont été humiliés et que leurs mémoires n'ont pas été considérées dans le récit de l'histoire de France ? Ce « sauvage », c'est-à-dire l'ancêtre du Noir de France actuel, a été fabriqué de toutes pièces par l'Occident dans le but d'illustrer l'opposition entre les peuples civilisés et ceux qui étaient prétendument demeurés dans les ténèbres.

Exhibit-B résonnait ainsi tel un rappel de la mémoire, soulignait l'ingratitude de l'Occident vis-à-vis de ces « Autres » qui furent traités comme du bétail et utilisés lorsqu'il fallait consolider l'Empire français. Les différentes associations françaises qui ont qualifié cette exposition de

« raciste » saisissaient sans doute mal l'intention de l'auteur, celle justement de combattre les préjugés raciaux, de critiquer ces exhibitions de Noirs destinées à divertir les Blancs. On exposait les Noirs parce qu'ils étaient noirs, « étranges », « sauvages », et non parce qu'ils savaient faire quelque chose, quelque chose d'artistique qui aurait pu justifier qu'on vînt au spectacle découvrir leurs talents.

En somme, Brett Bailey était plutôt porté par le souci de ne pas laisser la poussière de l'oubli recouvrir la mémoire. Si la France avait pris les devants en proposant un véritable lieu de lecture de son histoire coloniale, *Exhibit-B* n'aurait sans doute pas eu de raison d'être. Hélas, comme le rappelle souvent Pascal Blanchard, avec cette pointe d'humour qu'on lui connaît, la France est l'un des pays où l'on compte certainement le plus de musées au monde – il y a même des musées dédiés au sabot –, et pourtant aucun ne relate son histoire coloniale !

F

Fanon, Frantz – Farah, Nuruddin – Fardeau (de l’homme blanc) – « Femme
noire » – Feymania – Fonio – Foufou – *France noire (La)*

Fanon, Frantz

Entre nous et Frantz Fanon (1925-1961), ce fut une histoire d'amour et d'admiration que ne vinrent pas estomper les quatre décennies qui séparent sa naissance et la nôtre. Ajoutons que nous avons vu le jour tandis que le natif de Fort-de-France avait quitté, quatre ans plus tôt, le théâtre du monde dans la fleur de l'âge. Il ne s'agit nullement de comparer notre destin à celui de cet homme prodigieux de mille façons. Deux hirondelles, on le sait, ne font pas le printemps. Si nous soulignons cette maigre coïncidence biographique, c'est pour mieux nous coltiner les idées et les idéaux du psychiatre et militant anticolonialiste martiniquais. Pour mieux nous laisser imprégner par la force de ses intuitions et la vigueur de son verbe abrasif. Après tout, l'admiration et l'analyse intellectuelles sont aussi, on feint de l'oublier, affaire d'émotion et d'affects. Son exigence nous a toujours paru plus que nécessaire en ces temps troublés. Elle a, pour nous, valeur de libération : « Je ne me fais l'homme d'aucun passé. »

Nous ne sommes pas les seuls à nous inventer un lien avec l'auteur de *Peau noire, masques blancs* (Seuil, 1952) pour exprimer notre admiration. D'aucuns admettaient hier avoir acquis leur brevet d'étudiant conscientisé en méditant sur l'autre œuvre fondatrice, *Les Damnés de la terre* (Éditions Maspero, 1961). Aujourd'hui, nous sommes des centaines de milliers, aux quatre coins du vaste monde, à reconnaître la force des propositions que le chantre de la libération de l'Afrique nous a léguées, le cap qu'il nous oblige à garder à l'esprit : « Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir. »

C'est à Fort-de-France, préfecture de la Martinique, que Frantz Fanon a vécu son enfance sous le signe de la révolte. Enchanté et ébranlé par la parole fulgurante du grand poète Aimé Césaire*, son professeur au lycée Victor-Schœlcher, l'adolescent Frantz Fanon prend conscience que son peuple, asservi hier par les esclavagistes, étouffe sous le joug colonial, et qui plus est pétainiste. Que faire ? Se lancer illico dans la lutte. Mieux, vouer sa vie à combattre toutes les injustices. À 18 ans, Frantz Fanon quitte clandestinement son île pour combattre l'ennemi nazi. La France libérée,

Fanon découvre en métropole la face obscure de son pays qui le traite non comme un héros mais comme un Nègre, un moins-que-rien en butte aux brimades racistes : « Pour nous, écrira-t-il dans *Peau noire, masques blancs*, celui qui adore les nègres est aussi “malade” que celui qui les exècre. Inversement, le Noir qui veut blanchir sa race est aussi malheureux que celui qui prêche la haine du Blanc. »

Après le feu de la guerre, celui que son maître Aimé Césaire appelait « le guerrier de silex » se fait panseur des âmes blessées en étudiant d'arrache-pied à la faculté de médecine de Lyon. Il découvre alors le soubassement raciste de certaines théories psychiatriques en même temps que les conditions de vie des ouvriers maghrébins. Il choisit d'exercer en Algérie car la métropole ne lui semble pas être le meilleur terrain pour mettre à profit ses expériences professionnelles ou politiques. En 1953, nous le retrouvons médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Blida. Son intuition ne l'a pas trahi, l'Algérie coloniale est un terrain neuf qui ne manque pas de risques. À l'inverse de ses collègues qui se contentent de poser, pour utiliser une de ses images dont il a le secret, des sparadraps sur des jambes de bois, Frantz Fanon tire de sa situation les conclusions qui s'imposent. Dans ce contexte colonial, le jeune praticien ne peut pas faire grand-chose pour ses patients plongés dans une situation de « déshumanisation systématisée ». Ne pouvant accomplir son devoir de médecin, il démissionne de son poste. Poussant toujours plus loin sa réflexion pour se hisser à la hauteur de l'exigence historique, il décide de rejoindre la direction du Front de libération nationale qui a engagé en novembre 1954 la « guerre de libération » de l'Algérie. En deux ans, Frantz Fanon a opéré une double rupture. De médecin français il est passé derrière les lignes ennemies. Aux yeux de ses anciens collègues il est devenu un ennemi de la pire espèce : félon et fellaga à la fois. Au fond de lui, il sait qu'il a retrouvé les siens. Désormais il appartient à ces peuples partout en lutte dont Jean-Paul Sartre avait entraperçu le visage : « Il n'y a pas si longtemps la terre comptait 2 milliards d'habitants, soit 500 millions d'hommes et 1 milliard 500 millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient. » Frantz Fanon se met à leur service, pour forger avec eux le nouveau Verbe de la libération. Les six dernières années de sa vie sont celles d'un militant rompu à la lutte intellectuelle, diplomatique et militaire. Avec méthode et discipline, il jette ses dernières forces dans la bataille pour réveiller les masses et hâter l'émancipation de l'Afrique en général et de

l'Algérie en particulier. Lucide, il a vu les futures impasses de l'État postcolonial ou néocolonial en Afrique. Très tôt, il a dressé la plus haute des stèles aux héros africains, comme Patrice Lumumba, suppliciés par leurs frères, sacrifiés sur l'autel de cet État postcolonial : « Lumumba devait disparaître. Pourquoi ? Parce que les ennemis de l'Afrique ne s'y étaient pas trompés. Ils s'étaient parfaitement rendu compte que Lumumba était vendu, vendu à l'Afrique s'entend. C'est-à-dire qu'il n'était plus à acheter. » Tant de lucidité ! Qu'aurait-il fait, dit et écrit si la Providence lui avait accordé un sursis ? La question nous hante. Elle reste sans réponse. Le 6 décembre 1961, il est emporté par une leucémie à l'âge de 36 ans, quelques mois avant l'indépendance de sa nouvelle patrie.

Même si son œuvre a connu des éclipses à Paris, le monde francophone n'a cessé de lire et de relire Fanon. En France, un demi-siècle après sa disparition, l'œuvre de l'auteur de *L'An V de la révolution algérienne* (Éditions Maspero, 1959) sort enfin du purgatoire. Le milieu éditorial et intellectuel français, occupé à liquider l'héritage de Sartre pour ne citer que lui, met sous l'éteignoir les écrits du natif de Fort-de-France. Ce sont les nouvelles générations, plus promptes à tourner le dos au passé, qui dévorent les essais réédités, mais aussi les biographies, les ouvrages critiques et autres numéros spéciaux. Ailleurs c'est une autre histoire. Des États-Unis à l'Afrique du Sud, de la Palestine à la Bolivie en passant par le Brésil et les banlieues européennes, l'œuvre de Frantz Fanon rencontre partout un accueil enthousiaste, une attention universelle. Elle ne cesse de nous interroger : « Seront désaliénés Nègres et Blancs qui auront refusé de se laisser enfermer dans la tour substantialisée du passé. » De tous les continents, une nouvelle cohorte de philosophes, de sociologues, de psychiatres et d'historiens, de Gordon Lewis à Achille Mbembe* et de Françoise Vergès à Ramon Grosfoguel, continue de lire, faire lire et interpréter l'œuvre de l'auteur de *Pour la révolution africaine* (Éditions Maspero, 1964).

Mais ce n'est pas tout. L'actualité confirme constamment les analyses et les intuitions dressées par le psychiatre en rupture de ban. Enfin, son œuvre ne cesse d'être interpellée devant les tribunaux de l'Histoire : que ce soit pour muscler les luttes contre la ségrégation raciale aux États-Unis, pour dénoncer l'apartheid en Afrique du Sud, les guerres interminables du Congo, l'intifada en Palestine ou pour avoir prédit les errements et les crimes des élites postcoloniales africaines. Mises bout à bout, les intuitions

de Frantz Fanon offrent une photographie saisissante de notre monde actuel.
C'est pourquoi la voix de Fanon continuera longtemps de nous empêcher de
dormir :

*Ô mon corps,
fais de moi toujours
un homme qui interroge !*

Farah, Nuruddin

« Tu es là, assis, à méditer, les traits douloureux et l'expression chagrine ; tu restes ainsi à penser des heures et des heures et des heures, sans dormir, à regarder l'obscurité, à écouter le léger ronflement qui vient de la pièce à côté... Et tu poses des questions, tu exiges une réponse à chacune des pensées qui te traversent l'esprit... Oui, tu es pour toi-même une question¹. » C'est ainsi, ami lecteur, que tu plonges, corps et âme, dans l'univers sinueux et mouvant, halluciné et enchanté, que le célèbre écrivain somalien Nuruddin Farah bâtit depuis quatre bonnes décennies pour notre plus grand bonheur.

Né en 1945 à Baidabho, dans ce qui était alors la Somalie italienne, Nuruddin Farah a grandi en Ogaden, la province de peuplement somali situé à l'est de l'État éthiopien. Il a achevé ses études secondaires à Mogadiscio avant de partir étudier à Chandigarh dans le Pendjab indien au milieu des années 1960. De retour au pays, il se distingue, dès 1968, comme enseignant à Mogadiscio, mais surtout comme le premier romancier de langue anglaise et... de langue somalie. Un coup double, rare il est vrai, qui précipitera son exil, scellé par la junte militaire de Mohamed Siad Barre arrivée au pouvoir en 1969.

Été 1976. Nuruddin Farah se trouve Rome, à l'issue de trois années d'études théâtrales au Royal Court de Londres. Il s'apprête à retourner dans son pays. Un coup de fil à son frère aîné depuis l'aéroport Fiumicino de Rome met fin à son rêve de fils prodigue refoulant la terre de ses ancêtres. Il apprend que son second roman *Une aiguille nue*², sorti quelques mois plus tôt, a fortement déplu à l'entourage du dictateur Siad Barre. Pis encore, ce dernier a juré de le réduire en charpie s'il osait remettre les pieds en Somalie. Les propos de son frère résonnent encore dans sa tête : « Tu dois oublier la Somalie et la tenir pour morte et enterrée : ce pays n'existe plus pour toi. » À partir de cet instant, c'est la rupture irréparable avec son cortège de douleurs. C'est le début d'une autre vie semée d'embûches et d'ordalies – c'est la naissance aussi d'un autre homme : « Je me souviens d'être resté debout, dans mon appartement, à Rome, en tenant le combiné

du téléphone. J'étais sur le point de rentrer en Somalie, et j'avais appelé mon frère aîné, à Mogadiscio, en demandant que quelqu'un vienne me chercher à l'aéroport. Il me conseilla de ne pas rentrer. "Tu dois oublier la Somalie et la tenir pour morte et enterrée : ce pays n'existe plus pour toi." » Nuruddin Farah n'oubliera jamais ces quelques secondes qui ont fait de lui un éternel errant, un citoyen du monde, l'emblème de l'écrivain africain en exil, qui prélude l'exode massif et l'échouage en Méditerranée, à Lampedusa notamment. Sa faute ? Avoir écrit un roman, la première chronique nationale qui est également un éloge doux-amer de la capitale du temps où Mogadiscio était encore désinvolte, où le continent féminin n'était pas encore prisonnier d'une burqa noire de la tête aux pieds et placé sous le joug de la secte des criminels d'al-Chabab.

Nul n'ignore le sort de la Somalie, synonyme, depuis 1991, de guerre civile, de chaos, de famine et de mort. Nuruddin Farah, lui, ne saurait se contenter de cet état de fait. Il porte sur ses frêles épaules une autre Somalie si semblable et si différente, une entité née de son âme de créateur, bercée de mots d'amour et passée au crible de la raison. Une Somalie qui ravit et inquiète tout à la fois. Une Somalie qui fera palpiter ton cœur, ami lecteur, si tu as une ou deux heures de lecture à lui accorder.

Inlassable exploration de la nation somalienne, l'œuvre du grand romancier somalien s'est érigée au rang de paradigme de la condition humaine. Il y a belle lurette que son nom n'est plus murmuré comme un mantra dans les seuls cercles académiques. Forte de quatorze romans (dont trois trilogies), d'un essai et d'une poignée de pièces de théâtre (non encore publiées à ce jour) et de nouvelles, cette œuvre est désormais reconnue, largement estimée et traduite dans le monde entier.

Premier des écrivains exilés, Nuruddin Farah a su préserver, de haute lutte, sa dignité d'artiste et d'homme public. Il a toujours gardé son passeport somalien d'infortune et acquis un autre passeport africain pour rester fidèle au Continent. Il joue aussi de tout son poids pour alerter l'opinion internationale, étouffer un incendie ou réconcilier les différents acteurs de la scène politique, par exemple le gouvernement fédéral et laïc de Baidhabo et les Tribunaux islamiques qui contrôlèrent un temps toute la Somalie méridionale, quitte à risquer sa vie dans un contexte chaotique.

Dans *Une aiguille nue*, son deuxième roman qui allie finesse et audace, et dont la référence explicite n'est autre qu'*Ulysse* de James Joyce,

Nuruddin Farah joint à la chronique amoureuse une déambulation dans la ville, en même temps qu'une analyse fouillée de la psyché de ses nombreux personnages, ce qui accroît l'empathie du lecteur qui se surprendra inéluctablement à s'identifier à tel ou tel membre de cette communauté. Voilà l'une des clefs de la grande réussite des romans farahiens : la force du romancier à nous emmener par la main avec douceur et fermeté, de faire en sorte qu'on se reconnaisse en des individus qui demeurent intemporels. Hors du temps parce qu'ils sont d'abord fidèles à eux-mêmes et cependant ils pourraient bien constituer justement notre propre miroir.

Archiviste, gardien de la mémoire, photographe ou architecte, le romancier joue avec brio tous ces rôles à la fois. Juste un exemple : si l'on devrait reconstruire, aujourd'hui, à l'identique Mogadiscio, cette ville revenue des enfers et juchée sur des monceaux de cadavres, il faudrait attentivement relire, un crayon et une règle d'architecte à la main, les romans de Nuruddin Farah. N'est-ce pas là le meilleur hommage que l'auteur pouvait composer pour son pays, voire son continent ?

Fardeau (de l'homme blanc)

Disons-le nettement, le prétendu fardeau est un mensonge au sens historique. Une aberration sur le plan moral. C'est le vice qui tente de mordre la vertu. Alors ? Laissons parler un vieux combattant.

En 2017, au soir de sa vie, si riche en engagements intellectuels et politiques, l'économiste Samir Amin* (1932-2018) revient sur le bilan de la colonisation à l'heure où en Europe, en France comme au Royaume-Uni, certains esprits se remettent à déclamer que l'Europe a plus donné à l'Afrique qu'elle ne lui en a pris. Écoutons-le d'abord : « Je ne suis pas pessimiste et je ne pense pas que ce sont cinq décennies perdues. Je reste extrêmement critique, extrêmement sévère à l'égard des États africains, des gouvernements, des classes dirigeantes, mais je suis encore plus critique à l'égard du système mondial qui est responsable, en grande partie, des échecs africains. Vous savez, la colonisation que l'on vante aujourd'hui a été une catastrophe historique. Au sortir de la colonisation, au Congo belge, il y avait neuf Congolais qui avaient effectué des études supérieures. Après trente ans du régime de Mobutu, l'un des régimes les plus ignobles qu'on ait eus dans l'histoire, ce chiffre se compte par centaines de mille. Autrement dit, le pire régime africain a fait trois mille, cinq mille fois mieux que la belle colonisation belge. Il faut rappeler ces choses. »

Bien sûr qu'il faut rappeler ces choses pour entretenir un climat de dialogue quelque peu serein. En 2005, un amendement sur le rôle positif de la colonisation française, déposé par un député de l'UMP, avait provoqué un tollé général avant d'être retiré en catimini, à la demande du président Jacques Chirac. Deux ans plus tard, son successeur, le président Nicolas Sarkozy, a remis le couvert. À Dakar, devant un parterre d'étudiants de l'université Cheikh-Anta-Diop*, il a tenu un discours insensé qui en a hérissé plus d'un, en soulignant que « le colonisateur a pris mais il a aussi donné », ajoutant, lyrique, que ce dernier « a construit des ports, des routes, des hôpitaux, des dispensaires, des écoles... qu'il a rendu fécondes des terres vierges, qu'il a donné sa peine, son travail, son savoir ». Pourtant les faits sont têtus. Ils disqualifient totalement les propos de Nicolas Sarkozy.

Mieux, ils rejoignent le constat de Samir Amin sur le Congo belge. Un petit coup d'œil dans les archives et la thèse de Sarkozy tombe en ruine.

Un an après le discours de Dakar, une jeune chercheuse française, Élise Huillery, publie sa thèse intitulée *Histoire coloniale, développement et inégalités dans l'ancienne A-OF* (EHESS Éditions, 2008). Et Élise Huillery de nous apprendre que « le coût de la colonisation de l'Afrique-Occidentale française a été, pour les contribuables français, extrêmement faible, et le peu d'investissements publics réalisés pendant la période coloniale permet d'autant moins à la France de s'en enorgueillir qu'il a été financé presque en totalité par les populations africaines elles-mêmes ». Ce qui saute aux yeux des historiens, c'est la faiblesse des investissements et, donc, par voie de conséquence, la maigreur des réalisations. Loin d'être labourée par une foule de médecins, d'architectes ou d'ingénieurs, l'A-OF fait plutôt figure de désert des Tartares : elle ne compte en 1907 que 1 000 enseignants et 1 400 personnels soignants pour 12 millions d'habitants. À partir de 1920, moins de 20 % de ces personnels étaient d'origine métropolitaine. Les terres ultramarines fécondées par le génie civil et technique français, chères au président Sarkozy, relèvent de la reconstruction historique sinon du mythe. Les travaux de jeunes chercheurs, tels ceux d'Élise Huillery, sont précieux tant ils réduisent à néant les thèses mensongères, comme celle de Jacques Marseille, publiée en 1984, en France et en Afrique. Thèses qui avançaient ouvertement que la colonisation avait été un sacrifice pour la France. L'examen des budgets coloniaux et métropolitains montre au contraire qu'à peine 0,29 % des recettes fiscales de la métropole avaient été affectées à ces colonies. Et, qu'enfin, les quatre cinquièmes du budget alloué aux colonies concernent en réalité les dépenses militaires.

Bref, de sacrifice il n'en est pas question. La colonisation est un fardeau et un sacrifice pour les Africains. Pas pour la métropole. Pas pour la France, ni pour la Belgique. Le fardeau de l'homme blanc est un leurre qui a la vie dure. Il faut rappeler ces choses-là !

« Femme noire »

« Femme noire » est un poème de Léopold Sédar Senghor* publié en 1945 dans le recueil *Chants d'ombre*, véritable hommage aux cultures nègres. C'est assurément le texte de Senghor qui est entré dans la postérité. Le lyrisme du natif de Joal, la sensualité du poème et sa dimension spirituelle ont conquis des générations de lycéens dont vos humbles serviteurs. Sous la plume du Sérère : l'Afrique est une « Terre promise » aux contours féminins, tandis que les thèmes de la négritude, si chère au poète, semblent couler de source avec l'évocation de la couleur, de la beauté, de la nuit ou de la volonté implacable de résister au temps.

Feymania

La feymania, née au Cameroun dans le quartier de New Bell, est synonyme d'escroquerie financière et, en la matière, le grand « feyman », apparu dans les années 1990, restera le célèbre Donatien Koagne, mort au Yémen, où on lui aurait amputé un bras après sa condamnation. Cette figure emblématique du feyman, surnommé d'ailleurs « le King », menait la grande vie, empruntait les billets de banque pour les démultiplier. Il aurait même « escroqué » beaucoup de dirigeants africains et les grandes fortunes de notre monde. C'est certainement pour cela que le feyman est perçu dans les quartiers populaires et pauvres comme un véritable Robin des bois, et suscite encore l'admiration d'une jeunesse africaine désireuse, elle aussi, de rouler carrosse, d'être en compagnie des plus belles filles et de dépenser des fortunes dans les boîtes de nuit où le champagne coulerait à flots.

La feymania a évolué depuis l'époque de Donatien Koagne en s'écartant toujours plus de la « bonté » passée d'un Robin des bois. Sarah Sakho nous alerte sur ce tournant préjudiciable pour les « petites gens » : « En lieu et place des cheiks arabes et autres chefs d'État, le feyman moderne semble aujourd'hui s'en prendre au tout-venant. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication sont également passées par là. Les arnaques aux cartes Visa ou aux objets d'art anciens via Internet sont légion. Pour le reste, la bonne vieille formule reste inchangée : thésauriser l'argent du pigeon en lui faisant miroiter un gain facile ou une vie meilleure... » Mais la plus récente plainte pour feymania émane d'un groupe de 12 000 personnes qui se seraient fait « feyre » par un programme d'octroi de prêt aux petits commerçants et autres acteurs du secteur de l'économie que l'on peut qualifier d'informel parce qu'il échappe à la vigilance de l'administration fiscale. En déposant 10 % de la somme espérée, le programme proposait aux épargnants sous 60 jours un prêt sur vingt mois à un taux d'intérêt défiant toute concurrence (1,2 %) – moyennant la constitution d'un dossier réduit au strict minimum. Trop beau pour être vrai ? Selon Moussa Yimga, de l'Association nationale des opérateurs du secteur informel à l'origine de la plainte, le scénario bien ficelé des présumés arnaqueurs laisse croire à un acte de feymania : « Les

drapeaux français qu'ils avaient placés dans leurs antennes ou en logo sur leurs prospectus, leur campagne de publicité... tout semblait authentique. Ils nous ont laissé croire à une institution sérieuse¹. »

Fonio

Oubliez le quinoa, voici venu le règne du fonio, la nouvelle céréale à la mode. Originaire de l'Afrique de l'Ouest, le fonio est en train d'arriver à petites bouchées dans les assiettes européennes et nord-américaines en vertu de sa composition garantie sans gluten. Les magasins bios et les articles pour amateurs de cuisine tendance sont les meilleurs relais de la céréale africaine dans l'hémisphère Nord.

Le fonio est considéré comme la plus ancienne céréale d'Afrique occidentale. Dans la cosmogonie des Dogon du Mali, la graine de fonio, appelée *pô*, constitue le « germe du monde ».

De la famille des mils, le fonio est sans doute la plus ancienne céréale cultivée en Afrique de l'Ouest, et principalement dans sa partie subsaharienne, depuis des millénaires. Après récolte et décorticage, le fonio ressemble à de la semoule et, une fois blanchi, dévoile un grain semblable à celui du riz en plus minuscule. D'aucuns lui trouvent un goût de noisette assez agréable.

Facile à cultiver, économe en eau, le fonio pousse partout, sauf sur les terrains argileux. Longtemps négligée, car considérée comme la culture du pauvre, la céréale de fonio fait désormais la fierté des paysans qui la cultivent et la soignent comme la prunelle de leurs yeux.

D'un point de vue nutritionnel, le fonio n'est pas riche en fibres ni en protéines, à la différence du quinoa. Par contre, il est pauvre en calories, se digère bien, possède les mêmes qualités nutritionnelles que le riz, mais se révèle plus riche en acides aminés. Il peut s'avérer un excellent aliment pour les femmes enceintes, les enfants, les seniors et les personnes qui souffrent de surpoids.

Les chefs internationaux comme Pierre Thiam, le Sénégalais de Brooklyn, n'ont que son nom à la bouche. En 2017, dans une conférence TED Talk enregistrée à Arusha, en Tanzanie, le natif de Dakar a annoncé l'avènement du fonio qu'il considère comme la céréale du futur. C'est « une graine délicieuse et versatile qui peut s'adapter à tous les styles de cuisine et se substituer à toute autre graine », assure-t-il.

Le fonio peut remplacer la semoule en salade ou en taboulé. La méthode de cuisson la plus simple est de le passer à la vapeur. Mais il peut aussi être cuit à la casserole comme le riz. On peut le retrouver bouilli comme dans un porridge. Sa farine est excellente pour les gâteaux et les beignets.

Avant d'ouvrir son propre restaurant, Pierre Thiam s'est fait la main dans divers établissements gastronomiques new-yorkais. Arrivé à la fin des années 1980, il a gravi les échelons avant d'ouvrir son premier restaurant, Yolele, en 2001. Ce bistrot africain séduit les critiques culinaires comme les personnalités du showbiz. On vient pour ses plats venus des quatre coins du Continent. Cinq ans plus tard, Pierre Thiam inaugure Le Grand Dakar, son second restaurant. Le chef ne manque pas d'ambition car tout reste à faire. Pédagogue, Pierre Thiam forme des futurs chefs quand il ne donne pas des conférences ou n'anime pas des cours de cuisine sur le petit écran ou dans des lieux prestigieux tel que le Musée d'art africain à Washington DC. Partout il parvient à transmettre sa passion à tout le monde. Son livre *Yolele! Recipes from the Heart of Senegal* (Lake Isle Press, 2009) a été primé.

Pierre Thiam parie sur le fonio pour rendre la cuisine africaine plus populaire, plus globale. Les paysans qui cultivent le fonio dans la bande sahélienne de la côte sénégalaise au lac Tchad sont ses meilleurs alliés.

Nous ne résistons pas au plaisir de partager avec vous cette recette de fonio au poulet qui nous vient du Mali :

Ingrédients :

1 poulet

3 grosses tomates bien rouges

4 c. à soupe de tomate concentrée

4 gros oignons

1 gousse d'ail

1/2 verre d'huile

2 cubes Maggi ou sel

2 grosses carottes

1 navet

1 gros chou
2 grosses pommes de terre
1 céleri
1 sachet de fonio précuit
4 gombos (ou poudre gombo)
sel, poivre

Préparation :

1. Préparez la sauce : lavez et découpez le poulet. Épluchez les oignons, l'ail et les légumes.
2. Dans une marmite, faites frire les morceaux de poulet.
3. Coupez, en très petits dés, les oignons, tomates, carottes, le navet et mettez le tout dans la marmite.
4. Mettez la tomate concentrée, salez et poivrez.
5. Faites mijoter pendant 15 min, puis rajoutez 2 l d'eau plus les morceaux de poulet cuits.
6. Laissez mijoter pendant 30 min, puis ajoutez l'ail et le céleri écrasés, plus le chou coupé en 4 et les pommes de terre coupées en 2.
7. Préparez le fonio : recouvrez-le d'eau tiède, puis laissez reposer pendant 15 min et faites-le cuire à feu doux.
8. Dans une petite casserole, faites bouillir les gombos et écrasez-les.
9. Mélangez les gombos écrasés au fonio cuit, puis salez. Servez chaud.

Foufou

En Afrique équatoriale, et même en Afrique de l'Ouest, le foufou est un aliment si incontournable que proposer à quelqu'un du pain ou du riz à sa place serait un manque de goût criant. On ne peut pas « remplir le ventre » avec du pain ou du riz, diraient les consommateurs congolais de cette pâte fabriquée à base de manioc, de banane, voire d'igname. Il sert donc d'accompagnement, et sa préparation recommande une patience et une vigilance extrêmes afin de ne pas se retrouver avec des grumeaux de farine. Il faut auparavant faire bouillir, puis piler longuement dans un mortier le manioc, l'igname ou la banane plantain. Une fois la boule formée, on y rajoute un peu d'eau tiède. Cependant, il existe aussi du foufou déjà moulu, vendu dans des sachets et, dans ce cas, il s'agira simplement de faire bouillir de l'eau dans une marmite puis de déverser la poudre à l'intérieur avant de malaxer continuellement jusqu'à former une grosse boule à découper en plusieurs morceaux lorsqu'on est une famille nombreuse.

France noire (La)

La France noire est un beau livre collectif publié sous la direction de Sylvie Chalaye, Éric Deroo, Dominic Thomas, Mahamet Timera et Pascal Blanchard, paru aux éditions La Découverte en 2011. L'ouvrage retrace « trois siècles de présence noire » en France.

Depuis que la question de l'immigration est devenue un enjeu politique et démagogique en Europe, et particulièrement en France, beaucoup de Noirs de France estiment qu'ils seraient mieux traités dans les pays anglophones – la situation de leurs « frères » vivant dans cet espace leur paraîtrait plus supportable alors même qu'aux États-Unis des femmes, des hommes et des enfants sont tués tout simplement à cause de leur couleur de peau. Néanmoins, avant la Révolution française et, dans une certaine mesure, pendant la période coloniale, il valait mieux être un Noir en France qu'ailleurs. On le constata avec l'arrivée massive des intellectuels noirs américains à Paris, victimes dans leur pays de la ségrégation raciale. « Ce n'est que depuis les années 1980 que ce sentiment, cet attrait pour la France décline, et qu'un Noir se dit plus libre, plus accepté et plus reconnu en Grande-Bretagne, aux États-Unis ou à Johannesburg, alors que la citoyenneté est désormais un droit pleinement acquis en France¹. »

La présence de Noirs en France remonte à trois siècles pendant lesquels les populations d'Afrique, de la Caraïbe, de l'océan Indien et des États-Unis contribueront à bâtir et à préserver la nation française. Le Noir changera alors de « statut » selon les époques : il passera de l'homme affranchi à celui de sujet colonial ; de celui d'indigène à celui de « tirailleur sénégalais ». Il sera par la suite « Nègre », puis tout simplement Noir avant d'être perçu comme un immigré et, dans les années 1990, comme un « Black ». Dans les années 2000, les débats portent sur la citoyenneté des « Noirs français » : ces minorités visibles ne souhaitent plus être reléguées à l'arrière-cour de la République comme dans « Moi aussi », le poème de Langston Hughes, où « le frère à la peau sombre » qui mangeait jusque-là dans la cuisine se révolte et hurle qu'il est lui aussi l'Amérique et que lorsque viendra du monde il se mettrait à table ! La France ne pourra plus

fermer les yeux devant ces « sans-voix » qui sont présents dans tout le territoire, un territoire que leurs ancêtres ont défendu pendant les guerres majeures...

G

Gerima, Haile – Gide, André

Gerima, Haile

L'Éthiopien Haile Gerima (prononcez Hailé Guerima) est une personnalité de premier rang à Washington DC où il réside depuis plus de quatre décennies, à Addis-Abeba où il est considéré à juste titre comme le père du cinéma éthiopien, et même à Ouagadougou, la capitale burkinabè, centre historique du cinéma africain. Le bonhomme jovial se définit comme un « cinéaste engagé et indépendant du tiers-monde ». Né en 1946 à Gondar, il a émigré en 1968 aux États-Unis pour étudier le théâtre et le cinéma. Membre de la fameuse école noire de Los Angeles (Los Angeles School of Black Film Makers), creuset bouillonnant et informel d'où ont émergé des cinéastes dynamiques accouchant d'un nouveau monde. De ce chaudron sortiront plusieurs œuvres dont l'étonnant *Bush Mama* (1976), réalisé par Haile Gerima avec le concours de deux cinéastes promis eux aussi à un bel avenir : Roderick Young et Charles Burnett.

Quelques projets plus tard, Haile Gerima a rejoint la plus grande université noire du pays, Howard, située dans la capitale américaine. En semi-retraite, il consacre désormais une partie de son temps à Sankofa, son centre culturel qui fait office de librairie, de salle de conférences et de cafétéria. C'est derrière la caisse qu'il reçoit les visiteurs du jour comme les anciens étudiants.

C'est là que nous avons pris l'habitude de le retrouver. Généreux et volubile, Haile Gerima s'anime dès que nous lui parlons de cinéma, de Thomas Sankara* ou du panafricanisme. Sa filmographie est travaillée par la mémoire de l'esclavage (*Sankofa, Harvest 3000 Years*) et par le legs du colonialisme (*Adwa, an African Victory*). Son dernier film, *Teza* (prix spécial du jury à la 65^e Mostra de Venise et l'Étalon de Yennenga du Fespaco), revient sur les rêves brisés des jeunes intellectuels qui n'ont pas réussi à remettre l'Éthiopie sur les rails de la modernité.

Qu'il se dépense aux Journées cinématographiques de Carthage, en Tunisie, au Festival international du cinéma du Caire, en Égypte ou qu'il dispense une master class à Johannesburg, le natif de Gondar se bat pour l'avènement d'un cinéma continental doté de son propre réseau de

production et de distribution. Comme Sembène Ousmane et Med Hondo hier, Haile Gerima a failli tout abandonner pour boucler *in extremis* le projet *Teza*. Le prix : six ans de travail et de sueur, et le sentiment de plonger encore une fois dans le gouffre de l'endettement. Pas étonnant que l'Abyssin ait la dent dure contre les festivals, les réseaux de distribution, la critique et, bien sûr, contre Hollywood. Sous ses airs d'ours mal léché, en colère contre son époque, se cache un homme sensible et audacieux qui a su imprimer sur la pellicule des personnages complexes, souvent plus grands que nature, et enrichir notre connaissance de l'humain.

À défaut de changer le monde, Haile Gerima le castagneur a su se transformer. Le cinéaste est devenu brasseur de sèves. Sankofa reste son laboratoire, un alambic ouvert à tous les vents. On y feuillette des livres, on y boit un verre. Les enfants du quartier, tous noirs, viennent écouter des conteurs et des auteurs. Avec des moyens plus que modestes, il célèbre, avec courage et obstination, les grandes lumières du cinéma d'Afrique et de la diaspora. Le rêve et l'utopie sont là, à portée de main. La carte de menus se fait manifeste ou lettre d'amour à ses amis cinéastes et à leurs films. La tête dans les étoiles, vous hésitez longtemps entre la salade Euzhan Palcy (*La Rue Cases-Nègres* ; *Une saison blanche et sèche*) et l'entrée Sembène Ousmane à base de falafels et de houmous, à moins que vous n'optiez pour l'assortiment Raoul Peck (l'auteur notamment de *Lumumba*) riche en tomates et concombre agrémenté d'une petite sauce maison. Si vous avez très faim, nous vous recommandons le carré de bœuf Spike Lee. Et si vous dédaignez la viande, rien de mieux que le panini à base de tofu et portant haut le nom de Julie Dash qui a signé notamment *Daughters of the Dust* (1975).

Rarement à court de projets, son nouveau film *Yetut Lij*, qui sera tourné en amharique comme la plupart de ses grands films épiques, attend le magicien qui va lui donner vie. Mais ne croyez pas que Haile Gerima l'insurgé chôme. Il trouve toujours le moyen de mouiller à nouveau la chemise et de forcer notre respect.

Gide, André

Si pendant leurs multiples voyages en Afrique, les Européens regardaient le paysage, André Gide avait pris la résolution de scruter l'âme des autochtones dans son *Voyage au Congo* (NRF, 1927). Un peu à la manière du photographe Henri Cartier-Bresson qui disait : « Quand je voyage, je regarde ce qu'on me montre et je photographie à côté. »

Dans son journal de voyage, Gide aussi avait choisi de photographier « à côté » afin de dévoiler ces « terres d'ébène », de décrire au trait près le visage du colon et d'exposer au monde entier la barbarie qui n'était pas toujours le propre de l'indigène ainsi que le discours officiel le laissait alors croire. Du coup, son livre fit scandale dès sa parution. D'abord parce que l'auteur pointait du doigt les abus des compagnies concessionnaires qui exploitaient sans vergogne ces territoires lointains, assujettissaient au passage les indigènes et les réduisaient en simples objets d'un décor qui s'assombrissait au fur et à mesure que se prolongeaient ces exactions. Ensuite, parce que ces dénonciations inattendues venaient de Gide, voilà ce qu'il y avait de plus surprenant ! Il était considéré alors comme un intellectuel issu de la bourgeoisie, avec une œuvre somme toute aux antipodes des grandes colères sociales. Il n'était pas Émile Zola pour lancer tout à coup un « J'accuse ! ». Il le fit pourtant. Et lorsqu'il jetait un regard sur un de ses porteurs noirs au cours de son voyage, il ne pouvait s'empêcher de noter avec humanité : « Je ne vois rien en lui que d'enfantin, de noble, de pur et d'honnête. Les Blancs qui trouvent le moyen de faire de ces êtres-là des coquins sont de pires coquins eux-mêmes ou de bien tristes maladroits... »

Ce qui l'exaspérait le plus, c'était ce *mépris* exprimé par le colonisateur à l'égard du colonisé. Comment pouvait-on dédaigner à ce point des peuples « nobles » et « honnêtes » ?

Lorsqu'on relit aujourd'hui *Voyage au Congo*, on ne peut s'empêcher de feuilleter immédiatement *Le Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire*, paru bien des années plus tard, en 1953. Gide aurait pu être tout aussi bien l'auteur de ces mots de Césaire : « Et je dis que de la colonisation à la

civilisation, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine [...] »

Voyage au Congo a au fond enfanté la rébellion, accompagné le mouvement de la négritude, encouragé les « damnés de la terre » et rendu la fierté aux peuples opprimés. En cela nous pouvons dire un seul mot à son auteur : merci !

H

Haïti – Herero

Haïti

Nul besoin d'être grand voyageur pour souligner que Haïti est issu du ventre bouillant de l'Afrique. La patrie de l'académicien Dany Laferrière est sans doute la meilleure illustration de ce que l'on appelle la diaspora africaine. Qui d'autre plus que le grand Aimé Césaire* est à même de nous faire sentir leurs cœurs jumeaux battre de conserve lorsqu'il salue cette terre où la négritude s'est mise debout la première fois en se libérant du joug esclavagiste ?

Dès l'an 1 des soleils des indépendances africaines, pour reprendre le titre du premier roman d'Ahmadou Kourouma*, c'est-à-dire dès le début des années 1960, une partie de l'intelligentsia haïtienne se rend en Afrique pour contribuer à l'édification des jeunes nations, notamment au Sénégal, en Guinée ou encore en République démocratique du Congo. Des poètes, comme Jean-François Brière depuis Dakar ou Félix Morisseau-Leroy depuis Accra, des cinéastes, comme Raoul Peck depuis Kinshasa, continuent de tisser des liens visibles et invisibles. Nous avons accueilli avec joie la bonne nouvelle qui nous est parvenue : les autorités de Port-au-Prince ont officiellement rejoint l'Union africaine lors du 22^e sommet en janvier 2014. Les Haïtiens sont chez eux en Afrique.

Herero

Dans le chapitre des exterminations longtemps restées dans l'ombre, celle des Herero et des Nama occupe une place prépondérante.

En 1904, ce peuple de l'Afrique australe du groupe des Bantous, vivant aujourd'hui entre la Namibie, l'Angola et le Botswana – les Herero (et le peuple nama) donc –, s'insurge contre l'Allemagne, pays qui les colonisait. La répression est terrible sous la direction du général allemand Lothar von Trotha, initiateur d'un ordre d'extermination pure et simple. Le monde était en face du premier génocide du ^{xx}e siècle, avec l'installation par les Allemands de camps de concentration dans leur colonie de cette partie de l'Afrique australe. 80 % de la population sera exterminée, les chiffres donnés par les historiens oscillant entre 40 000 et 60 000 morts. Depuis, ce peuple, qui compte aujourd'hui à peine plus de 320 000 habitants, réclame en vain réparation à l'Allemagne. Et nous réclamons plus de lumière, pour ceux-là qui furent nos ancêtres.

I

Ibrahim, Abdullah – « Indépendance Cha Cha » – Interventions (militaires)

Ibrahim, Abdullah

Né en 1934 dans un bidonville du Cap sous le nom d'Adolph Johannes Brand dans une famille classée « métis », selon les lois de l'apartheid, celui qui n'était pas encore Abdullah Ibrahim jouit d'une enfance et d'une adolescence en prise avec les tourments sociaux et politiques. Dans sa famille, le fond traditionnel africain se mêle aux apports britanniques, indiens, chinois, musulmans. La région du Cap est connue pour la richesse de son patrimoine culturel et linguistique, dans lequel le pianiste et compositeur puisera tout au long de sa carrière. Sa conscience musicale a été marquée dès sa plus tendre enfance par diverses influences : les traditions musicales africaines dialoguant avec les rites et les rythmes des Malais, la musique de carnaval et les enregistrements de jazz les plus récents. Le prodige a commencé à jouer du piano à l'âge de 7 ans. À 15 ans, il fait ses armes au sein de l'un des groupes les plus populaires du Cap. À la fin des années 1950, il forme le groupe de jazz le plus innovateur du pays, The Jazz Epistles, avec, entre autres, Hugh Masekela et Sathima Bea Benjamin, sa femme. Mais la formation ne peut s'épanouir dans le carcan imposé par le système d'apartheid. C'est le départ en 1962, suivi d'un long exil d'abord en Europe et aux États-Unis. Partout, Abdullah Ibrahim côtoiera les plus grandes étoiles du jazz, de Duke Ellington à Thelonious Monk. Partout, il se battra sans relâche pour l'avènement de la démocratie en Afrique du Sud. Une fois Nelson Mandela libéré, l'artiste rentre définitivement dans son pays après trois décennies d'exil. L'auteur de *Mannenberg* continue de produire une musique inspirée, apaisée et marquée par une grâce à nulle autre pareille.

« Indépendance Cha Cha »

Dans les années 1960, alors que la plupart des pays d'Afrique noire francophone entraient dans l'ère des « soleils des indépendances », on ne cessait d'entendre les paroles d'une chanson intitulée « Indépendance Cha Cha » de Joseph Kabasele alias « Grand Kallé », un des fondateurs de la rumba congolaise. Composée et écrite donc par Grand Kallé, chantée par Vicky Longomba, avec à la guitare solo le prodige Nico Kassandra, alias « Docteur Nico », Brazzos à la guitare basse, Izeidy Mokoy alias « Petit Prince » aux maracas, Pierre Yantula Bobina aux percussions, cette chanson est vite devenue l'hymne de l'émancipation des nations du continent noir.

C'est en 1960 qu'« Indépendance Cha Cha » naîtra d'un souffle, alors que Grand Kallé et son groupe l'African Jazz se trouvaient à Bruxelles, à l'occasion de la fameuse « Table ronde » qui devait réunir les leaders politiques congolais et les autorités belges, pour négocier l'indépendance du Congo belge. Entièrement improvisée, dictée par l'enthousiasme et la liesse des populations africaines, la chanson s'impose aussitôt à tous. « Indépendance Cha Cha » narre cet événement historique et devient vite un chant de ralliement, le premier tube panafricain.

Chantée en lingala, langue parlée dans les deux Congo, la chanson loue la victoire de l'indépendance et la réussite de la Table ronde, grâce à un « front commun », l'union de la plupart des partis politiques congolais de l'époque et de leaders charismatiques comme Patrice Lumumba, Moïse Tschombé ou encore Joseph Kasavubu.

Les premières paroles immortalisent ainsi l'émancipation congolaise, et ce moment historique :

*Nous avons obtenu l'indépendance
Nous voici enfin libres
À la Table ronde nous avons gagné
Vive l'indépendance que nous avons gagnée*

« Indépendance Cha Cha » inspire encore notre époque, et il est réjouissant de constater qu'en 2000 un documentaire belge de soixante minutes, réalisé par Isabelle Christiaens et Jean-François Bastin, revenait sur l'histoire de ce titre, soit plus de quarante ans après l'émancipation du Congo belge.

Interventions (militaires)

La France maintient une « culture » d'interventions dans ses anciens territoires où son influence perdure. Malgré leurs indépendances acquises à partir des années 1960, ces anciennes colonies françaises comptent toujours sur la France.

On se souviendra, par exemple, qu'en 1964 le général de Gaulle fit réinstaller le président gabonais Léon M'Ba victime d'un putsch d'une partie de son armée. De même, sous le régime de Pompidou, une intervention fit beaucoup de bruit : celle lancée au Tchad entre 1969 et 1971 pendant le règne de François Tombalbaye contre les rebelles du Front de la libération du Tchad soutenus par la Libye. La France apparaissait alors aux yeux de beaucoup comme le bouclier magique, l'épée qui tranchait le nœud gordien pour remettre les pendules à l'heure.

Mieux encore, durant la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, on dénombre plus de cinq ingérences : l'opération « Lamantin » en Mauritanie, pour la libération des otages français et contre le Front Polisario présent sur le sol mauritanien ; l'opération « Tacaoud », pour contrer l'avancée du Front national de libération du Tchad qui menaçait le régime de Félix Malloum ; l'opération « Barracuda » en Centrafrique, entre 1979 et 1981, pour le renversement de Jean Bédel Bokassa et la réinstallation de l'ancien président David Dacko ; en 1977 au Zaïre, l'opération « Verveine », pour soutenir le maréchal Mobutu face aux rebelles du Shaba ; et, encore au Zaïre, en 1978, l'opération « Léopard » à Kolwezi, afin d'éradiquer la rébellion du Katanga soutenue par l'Angola et de sauver in extremis le régime de ce dictateur.

Pour les Africains hostiles à ces multiples interventions, l'arrivée de François Mitterrand au pouvoir en 1981 fut saluée comme un vent nouveau. Il n'était pas de droite et il donnait un signe fort : la présence de ministres communistes dans le gouvernement. La France semblait donc plus proche, voire plus humaine, et s'écartait de l'image d'Épinal que les nations africaines, pour la plupart « rouges », se faisaient du capitalisme. Paradoxalement, c'est durant le règne de Mitterrand que les ingérences en

terre africaine allaient se multiplier et que le terme « Françafrique » allait prendre tout son sens. La France est alors partout, du Togo d'Eyadema au Gabon d'Omar Bongo, en passant par le Zaïre de Mobutu, la Somalie d'Ali Mahdi, le Tchad d'Hissène Habré en difficulté, les Comores où sévit le mercenaire Bob Denard, et même dans un pays lusophone, la Guinée-Bissau, où elle soutient la force interafricaine de paix. Mitterrand devient le gendarme de l'Afrique, sauve certains dictateurs reçus en grande pompe à l'Élysée. Le cas du Rwanda montra à quel point la France aura fait une allégeance dangereuse à un régime revanchard, extrémiste et planificateur d'un des derniers génocides du ^{xx}^e siècle. Les autorités françaises d'alors manifestèrent un soutien sans faille au président Juvénal Habyarimana, un des responsables du génocide qui coûta la mort à plus d'un million de Rwandais.

En 1988, avec l'arrivée en France de la droite au pouvoir, on crut aux bienfaits de l'alternance, et donc à la fin de ce paternalisme colonial et à cette politique étrangère axée sur le fameux « pré carré africain ». Jacques Chirac, adversaire politique de Mitterrand depuis des décennies, totalisera pourtant plus d'une dizaine d'interventions « françafricaines » : les opérations « Khaya » et « Licorne » en Côte d'Ivoire ; l'opération « Aramis » au Cameroun, pour soutenir ce pays qui se disputait avec le Nigeria la presque île pétrolière de Bakissa ; les opérations « Almandin » en Centrafrique, sous le règne d'Ange-Félix Patassé avec l'envoi de plusieurs milliers de soldats afin de réprimer une mutinerie de l'armée. La France interviendra de nouveau au Tchad, puis en République démocratique du Congo, à Djibouti entre autres.

Il y eut moins d'interventions durant la présidence de Nicolas Sarkozy, mais ses rapports avec la Libye, la présence militaire à Djibouti et au Tchad perpétuèrent la « tradition » française. Et, en Côte d'Ivoire, l'armée française mit un terme au régime de Laurent Gbagbo et soutint l'élection d'Alassane Ouattara à l'issue d'un suffrage contesté jusqu'à ce jour par une partie du peuple ivoirien.

Sous la présidence de François Hollande, on compta quelques interventions en Afrique dont certaines perdurent pendant la présidence d'Emmanuel Macron : l'opération « Serval » au Mali, les opérations « Sangaris » et « Boali » en Centrafrique et celle contre les islamistes en Somalie...

Au fond, pour la France, cette ancienne puissance coloniale, l'Afrique demeure l'espace de la manifestation de son hégémonie, de la légitimation de sa présence au banc des grands dans un monde de plus en plus « globalisé ». Pendant la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, celui-ci était bipolaire, divisé entre l'Union soviétique et les États-Unis lancés dans une guerre froide sans merci. La fin de ce face-à-face dans les années 1990 déplaça le théâtre des conflits vers les nations africaines encore fragiles, certes débarrassées trois décennies plus tôt de la colonisation, mais incapables de s'autogérer, toujours victimes de la culture de la dépendance héritée du système colonial. Tout conflit se régionalise, perdure, voit se multiplier le nombre de protagonistes à l'intérieur comme à l'extérieur du Continent. La France, au regard de ses intérêts économiques, stratégiques ou géopolitiques, traite soit avec les « rebelles » soit avec les « armées régulières », de sorte à installer aux commandes de ces nations les dirigeants avec qui elle pourra mieux « dialoguer »...

J

Jeunesse (lettre d'Amadou Hampâté Bâ à la) – Jip's Café

Jeunesse (lettre d'Amadou Hampâté Bâ à la)

En 1985, Amadou Hampâté Bâ, l'écrivain malien pénétré de sagesse et de savoirs traditionnels a écrit une lettre dédiée à « la Jeunesse¹ » qui a des allures de testament. Six ans avant sa disparition, Amadou Hampâté Bâ a légué à la jeunesse africaine une belle leçon de vie, pleine de force et de vigueur.

Lettre à la jeunesse (1985), Amadou Hampâté Bâ*

« Mes chers cadets,

Celui qui vous parle est l'un des premiers nés du xx^e siècle. Il a donc vécu bien longtemps et, comme vous l'imaginez, vu et entendu beaucoup de choses de par le vaste monde. Il ne prétend pas pour autant être un maître en quoi que ce soit. Avant tout, il s'est voulu un éternel chercheur, un éternel élève, et aujourd'hui encore sa soif d'apprendre est aussi vive qu'aux premiers jours.

Il a commencé par chercher en lui-même, se donnant beaucoup de peine pour se découvrir et bien se connaître, afin de pouvoir ensuite se reconnaître en son prochain et l'aimer en conséquence. Il souhaiterait que chacun de vous en fasse autant.

Après cette quête difficile, il entreprit de nombreux voyages à travers le monde : Afrique, Proche-Orient, Europe, Amérique. En élève sans complexes ni préjugés, il sollicita l'enseignement de tous les maîtres et de tous les sages qu'il lui fut donné de rencontrer. Il se mit docilement à leur écoute. Il enregistra fidèlement leurs dires et analysa objectivement leurs leçons, afin de bien comprendre les différents aspects de leurs cultures et, par là même, les raisons de leur comportement. Bref, il s'efforça toujours de comprendre les hommes, car le grand problème de la vie, c'est la

MUTUELLE
COMPRÉHENSION...

À notre époque si grosse de menaces de toutes sortes, les hommes doivent mettre l'accent non plus sur ce qui les sépare, mais sur ce qu'ils ont de commun, dans le respect de l'identité de chacun. La rencontre et l'écoute de l'autre est toujours plus enrichissante, même pour l'épanouissement de sa propre identité, que les conflits ou les discussions stériles pour imposer son propre point de vue. Un vieux maître d'Afrique disait : il y a "ma" vérité et "ta" vérité, qui ne se rencontreront jamais. "LA" Vérité se trouve au milieu. Pour s'en approcher, chacun doit se dégager un peu de "sa" vérité pour faire un pas vers l'autre...

Jeunes gens, derniers-nés du ^{xx}^e siècle, vous vivez à une époque à la fois effrayante par les menaces qu'elle fait peser sur l'humanité et passionnante par les possibilités qu'elle ouvre dans le domaine des connaissances et de la communication entre les hommes. La génération du ^{xxi}^e siècle connaîtra une fantastique rencontre de races et d'idées... Tous les États, qu'ils soient forts ou faibles, riches ou pauvres, sont désormais interdépendants, ne serait-ce que sur le plan économique ou face aux dangers d'une guerre internationale. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes sont embarqués sur un même radeau : qu'un ouragan se lève, et tout le monde sera menacé à la fois. Ne vaut-il pas mieux essayer de se comprendre et de s'entraider mutuellement avant qu'il ne soit trop tard ?

L'interdépendance même des États impose une complémentarité indispensable des hommes et des cultures. De nos jours, l'humanité est comme une grande usine où l'on travaille à la chaîne : chaque pièce, petite ou grande, a un rôle défini à jouer qui peut conditionner la bonne marche de toute l'usine.

Actuellement, en règle générale, les blocs d'intérêt s'affrontent et se déchirent. Il vous appartiendra peut-être, ô jeunes gens, de faire émerger peu à peu un nouvel état d'esprit, davantage orienté vers la complémentarité et la solidarité, tant individuelle qu'internationale. Ce sera la condition de la paix, sans laquelle il ne saurait y avoir de développement.

La civilisation traditionnelle (je parle surtout de l'Afrique de la savane au sud du Sahara, que je connais plus particulièrement) était avant tout une

civilisation de responsabilité et de solidarité à tous les niveaux. En aucun cas un homme, quel qu'il soit, n'était isolé. Jamais on n'aurait laissé une femme, un enfant, un malade ou un vieillard vivre en marge de la société, comme une pièce détachée. On lui trouvait toujours une place au sein de la grande famille africaine, où même l'étranger de passage trouvait gîte et nourriture. L'esprit communautaire et le sens du partage présidaient à tous les rapports humains...

L'homme s'identifiait à sa parole, qui était sacrée. Le plus souvent, les conflits se réglaient pacifiquement grâce à la "palabre" : "Se réunir pour discuter, dit l'adage, c'est mettre tout le monde à l'aise et éviter la discorde." Les vieux, arbitres respectés, veillaient au maintien de la paix dans le village. "Paix !", "La paix seulement !" sont les formules-clefs de toutes les salutations rituelles africaines. L'un des grands objectifs des initiations et des religions traditionnelles était l'acquisition, par chaque individu, d'une totale maîtrise de soi et d'une paix intérieure sans laquelle il ne saurait y avoir de paix extérieure...

L'homme était également considéré comme responsable de l'équilibre du monde naturel environnant. Il lui était interdit de couper un arbre sans raison, de tuer un animal sans motif valable. La terre n'était pas sa propriété, mais un dépôt sacré confié par le Créateur et dont il n'était que le gérant. Voilà une notion qui prend aujourd'hui toute sa signification si l'on songe à la légèreté avec laquelle les hommes de notre temps épuisent les richesses de la planète et détruisent ses équilibres naturels.

Certes, comme toute société humaine, la société africaine avait aussi ses tares, ses excès et ses faiblesses. C'est à vous, jeunes gens et jeunes filles, adultes de demain, qu'il appartiendra de laisser disparaître d'elles-mêmes les coutumes abusives, tout en sachant préserver les valeurs traditionnelles positives. La vie humaine est comme un grand arbre et chaque génération est comme un jardinier. Le bon jardinier n'est pas celui qui déracine, mais celui qui, le moment venu, sait élaguer les branches mortes et, au besoin, procéder judicieusement à des greffes utiles. Couper le tronc serait se suicider, renoncer à sa personnalité propre pour endosser artificiellement celle des autres, sans y parvenir tout à fait. Là encore, souvenons-nous de

l'adage : "Le morceau de bois a beaucoup séjourné dans l'eau, il flottera peut-être, mais jamais il ne deviendra caïman !"

Soyez, jeunes gens, ce bon jardinier qui sait que, pour croître en hauteur et étendre ses branches dans toutes les directions de l'espace, un arbre a besoin de profondes et puissantes racines. Ainsi, bien enracinés en vous-mêmes, vous pourrez sans crainte et sans dommage vous ouvrir vers l'extérieur, à la fois pour donner et pour recevoir.

Pour ce vaste travail, deux outils vous sont indispensables : tout d'abord, l'approfondissement et la préservation de vos langues maternelles, véhicules irremplaçables de nos cultures spécifiques ; ensuite, la parfaite connaissance de la langue héritée de la colonisation (pour nous la langue française), tout aussi irremplaçable, non seulement pour permettre aux différentes ethnies africaines de communiquer entre elles et de mieux se connaître, mais aussi pour nous ouvrir sur l'extérieur et nous permettre de dialoguer avec les cultures du monde entier.

Jeunes gens d'Afrique et du monde, le destin a voulu qu'en cette fin du ^{xx}e siècle, à l'aube d'une ère nouvelle, vous soyez comme un pont jeté entre deux mondes : celui du passé, où de vieilles civilisations n'aspirent qu'à vous léguer leurs trésors avant de disparaître, et celui de l'avenir, plein d'incertitudes et de difficultés, certes, mais riche aussi d'aventures nouvelles et d'expériences passionnantes. Il vous appartient de relever le défi et de faire en sorte qu'il y ait, non rupture mutilante, mais continuation sereine et fécondation d'une époque par l'autre.

Dans les tourbillons qui vous emporteront, souvenez-vous de nos vieilles valeurs de communauté, de solidarité et de partage. Et si vous avez la chance d'avoir un plat de riz, ne le mangez pas tout seuls. Si des conflits vous menacent, souvenez-vous des vertus du dialogue et de la palabre !

Et lorsque vous voudrez vous employer, au lieu de consacrer toutes vos énergies à des travaux stériles et improductifs, pensez à revenir vers notre Mère la Terre, notre seule vraie richesse, et donnez-lui tous vos soins afin que l'on puisse en tirer de quoi nourrir tous les hommes. Bref, soyez au service de la Vie, sous tous ses aspects !

Certains d'entre vous diront peut-être : "C'est trop nous demander ! Une telle tâche nous dépasse !" Permettez au vieil homme que je suis de vous confier un secret : de même qu'il n'y a pas de "petit" incendie (tout dépend de la nature du combustible rencontré), il n'y a pas de petit effort. Tout effort compte, et l'on ne sait jamais, au départ, de quelle action apparemment modeste sortira l'événement qui changera la face des choses. N'oubliez pas que le roi des arbres de la savane, le puissant et majestueux baobab, sort d'une graine qui, au départ, n'est pas plus grosse qu'un tout petit grain de café... »

Jip's Café

Créé en 1990 par Jean-Pierre Chanson et situé dans le 1^{er} arrondissement de Paris (41, rue Saint-Denis), le Jip's Café n'est pas seulement une « cantine afro-cubaine » comme on le présente. Avec son immense véranda qui encercle le bâtiment, son décor intérieur en bois sculpté et son bar rivalisant de boissons importées, c'est le lieu par excellence du brassage des cultures contrastant avec les commerces alentour.

Depuis la reprise de l'établissement par Jeannot Bonini et ses frères en 1992, l'établissement est plus qu'animé et a beaucoup rajeuni, devenant comme une petite Afrique en plein cœur de Paris, avec des passants qui s'arrêtent pour admirer les « ambianceurs » sur la piste de danse ou assister aux événements culturels proposés par la maison.

Dégustation de cocktails exotiques, défilés de mode des Sapeurs, présentation d'ouvrages, cours de salsa, prestation musicale d'artistes comme la Cubaine Niuver ou d'autres jeunes pousses de la trempe du pianiste cubain Pity Cabrera, le Jip's est aujourd'hui une destination incontournable des cultures afro-cubaines.

Alain Mabanckou, personnage régulier du bar et très proche du patron, a immortalisé les lieux dans son roman *Black Bazar* paru aux éditions du Seuil en 2010. Cette fiction se déroule principalement au Jip's, avec des personnages – les piliers des lieux – que la clientèle pourrait encore rencontrer : le Congolais de la RDC « Paul du Grand Congo », le Congolais de Brazzaville « Willy le Barman », le Rwandais « l'Hybride », Yves « l'Ivoirien Tout Court », Roger « le Franco-Ivoirien » et Jeannot Bonini « le Patron » entre autres.

K

Si Kaddour, Benghabrit – Kasàlà – Keita, Salif – Keur Samba (le) – Kimpa
Vita (ou Dona Beatriz) – Kourouma, Ahmadou – Kwanzaa

Si Kaddour, Benghabrit

Encore inconnu du grand public francophone du Maghreb, d'Afrique et de France, il est une personnalité spirituelle et historique de portée exceptionnelle pour nous permettre d'envisager la pâte de l'histoire comme une longue tresse tissée de part et d'autre de la Méditerranée. Dans cette optique, il devient parfois difficile de départager ce qui a été produit par les uns et par les autres, ce qui est proprement africain, maghrébin ou européen et nous nous empressons de souligner que c'est très bien ainsi !

Abdelqader Ben Ghabrit, dit aussi Si Kaddour Benghabrit, est né en Algérie, à Sidi Bel Abbes en 1868. Il est mort à Paris en 1954. La Grande Mosquée de Paris fut la grande œuvre de sa vie.

Dans *Les Hommes libres* (2011), le film du Franco-Marocain Ismaël Ferroukhi, une scène a la magie de nous mettre le cœur à l'envers. Rien d'extraordinaire, au niveau technique ou scénographique. Aucun exploit physique, nulle prouesse artistique. Le film est touchant de bout en bout, parce que son histoire est bien restituée, que les personnages sont bien incarnés. Vers la fin, l'imam (Si Kaddour Benghabrit campé par un Michael Lonsdale placide et juste) depuis son mirhab a aperçu deux êtres humains en danger de mort : Younès, le personnage principal du film incarné superbement par Tahar Rahim et la petite fille juive qu'il a déjà sauvée des griffes de la Gestapo une première fois. Cette fois-ci, ils sont pris au piège. Plusieurs soldats allemands et français, l'arme au poing, sont à quelques mètres d'eux dans la cour rectangulaire de la Mosquée de Paris. C'est à cet instant que le miracle a lieu – pour les deux fugitifs. L'imam demande aux fidèles de quitter la salle des prières. Les fidèles s'exécutent en silence. Ils sortent par les trois portes qui donnent sur la cour. Ce faisant, ils offrent une salutaire protection aux deux fugitifs qui se glissent dans la foule s'écoulant comme un torrent jusqu'à la sortie. Fidèles et fugitifs fondus et confondus dans le même mouvement. Une masse humaine se tenant les coudes, se sauvant la mise. Un bouclier de chair sur fond de prière. Une muraille marmonnant les sourates de l'espérance. Un levain spirituel beau parce que fragile. La scène dure moins d'une minute mais elle condense le message

du film : les hommes sont meilleurs quand ils sont solidaires et se donnent la main pour rendre leur monde un peu plus juste et plus fraternel. Les fidèles, les savates encore à la main, tout à leur oraison intérieure, à leur travail à n'être rien face à la puissance du Divin, sont rendus plus transparents par la caméra caressante de Ferroukhi au point de réfléchir l'amour et la joie. Là, nous avons envie d'une seule chose : embrasser la pellicule. Et, bien entendu, dire merci à Ismaël Ferroukhi.

Comment le réalisateur a-t-il découvert Si Kaddour ? Tout est parti d'un article du *Nouvel Observateur*. On y apprend que la Mosquée de Paris aurait caché des résistants et des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Après quelques recherches – le beau témoignage de Mohammed Aïssaoui, journaliste du *Figaro*, n'était pas encore disponible –, le réalisateur découvre l'existence d'une importante communauté maghrébine à Paris venue travailler dans les usines avant la guerre. Tout un monde souterrain de travailleurs précaires autour de cabarets arabes, de salons de coiffure, de l'hôpital musulman à Bobigny, qui est même doté d'un cimetière. Très surpris de n'en avoir jamais entendu parler, notre réalisateur se prend de passion pour le futur imam natif de Sidi Bel Abbès. Il découvre le rôle de Si Kaddour durant l'Occupation et reste marqué par la grande culture, l'humanité profonde, l'aura et la ferveur de l'homme de religion. Entouré par les siens, l'homme qui a créé la plus vieille mosquée de la France métropolitaine a su se montrer tour à tour discret et accessible, solennel et enjoué. Il a fréquenté les cénacles spirituels sans se soustraire aux cercles parisiens où l'on célèbre les arts et la musique. L'article du *Nouvel Observateur* embarquera notre cinéaste en lui faisant emprunter les méandres de la petite et de la grande Histoire. Un jour un ami, à qui il fait part de ses découvertes, lui explique que Ben Ghabrit avait en effet sauvé sa grand-mère, d'origine juive, pendant la guerre. De fil en aiguille, d'anecdote en anecdote, Ferroukhi déterre un pan de cette histoire africaine et française tout à la fois. Après la sortie du film, de vives polémiques ont éclaté entre historiens. Benjamin Stora, conseiller historique sur le film de Ferroukhi, a souligné que le film n'a jamais prétendu qu'il y a un réseau organisé et n'évoque jamais le sauvetage massif de Juifs et de résistants. Des voix d'artistes, qu'elles viennent du cinéma, de la littérature et des arts visuels, ont trouvé en Si Kaddour Benghabrit une source d'inspiration et de lumière qui n'est pas près de s'éteindre. À notre tour, nous nous inscrivons

modestement dans ce sillon. Que notre Dictionnaire puisse en prolonger l'ombre et la trace est notre vœu.

Kasàlà

On doit au Congolais Jean N.S. Kabuta¹ d'avoir arpenté, pour nous, les chemins du kasàlà, une poésie d'origine africaine à caractère rituel et pédagogique, qui existe un peu partout en Afrique subsaharienne. On la trouve en effet sous les noms de *kasàlà* en RDC, *amazina* au Rwanda et au Burundi, *izibongo* en Afrique australe, *oriki* au Nigeria, etc. Après une étude comparative de ces littératures orales, il a développé, dès le début des années 1990, une pratique poétique appelée génériquement « kasàlà », qu'il définit comme une école de l'émerveillement, où l'on assume et célèbre la vie sous toutes ses formes, dans les personnes comme dans la nature. Il forme également, depuis lors, des animateurs d'ateliers de kasàlà qui initient à cette poésie en Afrique centrale, en Europe et en Amérique du Nord. Professeur émérite de l'université de Gand, poète, écrivain et chercheur, il est aussi le fondateur de l'ASBL Kasàlà, une association de juridiction belge ayant pour but la promotion du kasàlà.

La mise en place de séminaires, ateliers et stages de formation au kasàlà, qui font la part belle à la poésie et à la philosophie africaine lui a permis d'initier un nombre croissant de personnes à cet art en enracinant la personne dans son corps, son histoire, son territoire, sa communauté et sa généalogie.

L'originalité de son travail réside notamment dans l'interaction entre l'écriture et l'oralité, dans l'effort de diffuser les richesses des cultures africaines en dehors de l'Afrique, ainsi que dans la primauté donnée à la célébration de l'autre, de soi et du lien social et écologique.

Le kasàlà propose de recourir à une parole libre – tour à tour symbolique, rythmique, théâtrale, au besoin humoristique... – pour se nommer soi-même ou pour nommer l'autre en utilisant des noms-emblèmes, des noms-totems, des noms-devises, des noms-programmes, bref des noms de force, qui appellent la personne à l'existence et l'invitent à devenir encore plus vivante, à entrer dans une vie plus féconde, à devenir plus humaine. Ces noms de force rappellent les vers de nombreux poètes de la négritude qui écrivaient « Je suis Orage ! Me voici Volcan » ou encore « Je te nomme

Ciel ». Ainsi, le kasàlà est cet art de la célébration, qui célèbre la vie à travers la personne. C'est aussi une voie de déploiement et de révélation de l'être. Les « kasàleurs » – comme on nomme au Québec les pratiquants du kasàlà – disent que c'est une école de l'humilité.

Le protocole est le suivant : le pratiquant lit, récite ou chante un texte, de préférence devant un public, à travers lequel il célèbre l'autre ou consent à se laisser voir au plus intime de soi et à se laisser surprendre par ce qui advient tout simplement. Ce type d'exercice suppose à la fois une confiance dans l'autre et la liberté par rapport à soi-même.

Le kasàlà est une voie de connaissance qui se déroule dans un espace rituel, sans jugement. À rebours de la compétition sociale partout à l'œuvre, l'espace rituel met en avant l'expérience de la reconnaissance et de la complémentarité, conditions nécessaires pour naître à la coopération. En tant que pratique rituelle, le kasàlà transcende la distinction entre l'autre et soi, pour toucher l'Être universel, dont nous sommes tous l'expression. Et les pratiquants d'éprouver cette évidence que la vie est un continuum sans limites, un grand tout interdépendant et interconnecté. La pensée africaine traditionnelle n'enseigne pas autre chose à travers ses nombreux symboles et rites.

La pratique du kasàlà opère une action transformatrice qui se donne pour ambition de propulser la personne au-delà d'elle-même. Lue, déclamée ou chantée, cette poésie est une invitation permanente au « plus-être ». En ce sens, les vers et les devises du kasàlà peuvent s'apparenter au mantra et à la prière qui certes ne changent pas les choses mais changent bel et bien les gens qui changent, eux, les choses. Le kasàlà est un art plénier lorsqu'il parvient à nommer la vie avec justesse, authenticité et émotion. Il est art de la médiation nécessaire car, à en croire les Sages comme Amadou Hampâté Bâ*, « la connaissance africaine est immense, variée, et concerne tous les aspects de la vie. En Afrique, au côté visible et apparent des choses, correspond toujours un aspect invisible et caché qui en est comme la source ou le principe ». Le kasàlà se fait ainsi expérience esthétique qui, seule, permet une transformation de l'être humain. Genre littéraire et pratique biographique, le kasàlà contemporain, tel qu'il a été codifié et qu'il est enseigné par Jean Kabuta, est une véritable « pratique de soi » au sens où l'entend le philosophe Michel Foucault, en somme une pratique favorable à l'installation d'une dynamique de changement personnelle et culturelle.

Keita, Salif

Salif Keita est le musicien à la voix de soie le plus apprécié au Mali depuis la disparition d'Ali Farka Touré. D'ascendance noble, il a bataillé avec les siens pour avoir le droit de partager le chant avec la caste des griots. Aujourd'hui il se bat pour les droits élémentaires des albinos victimes de rejet social, de railleries, quand ils ne sont pas tout simplement assassinés sur tout le Continent, du Mali comme au Malawi. Lui-même albinos, il n'oublie pas les humiliations, le rejet sans appel de son père, la solitude, les injures endurées depuis son enfance pour sa couleur. La vie de cet homme est un peu à l'image de sa contrée, antique et nouvelle, maudite et bénie à la fois. Le meilleur biographe du griot ne pouvait être qu'un autre Keita, un cousin et ami de toujours, Cheick Cherif Keita. Celui-ci a décrit l'incroyable destinée de cet artiste¹ qui a gravi tôt les marches de la célébrité mondiale tout en cultivant les belles valeurs humanistes de son Mandé natal. Dans les pas de l'auteur Salif Keita, on bouge sans cesse. On parcourt le vaste monde. Un jour ici, demain ailleurs. Gueux parmi les Keita, nobles mandingues et vice versa : noble par les gueux. À un journaliste de *Libération*, l'artiste aux multiples albums retrace les grands traits de sa vie : « Je suis né et ai grandi au Mali. Je suis venu pour la première fois en France en 1974. Je me suis senti dépaysé par le modernisme, les belles rues, l'organisation. Je m'y suis installé plus tard, vers 1983, en tant que musicien. Puis je suis retourné au Mali dans les années 1990, quand la démocratie s'est installée dans mon pays... En France, j'ai fait l'apprentissage de la musique "industrielle", production à grande échelle. Alors qu'en Afrique la musique n'est pas un métier. Les rapports familiaux y sont également très différents. Ici, un enfant de 18 ans est majeur. Il aspire à l'indépendance, à se séparer de ses parents. Cela dissipe l'amour dans la famille. Là-bas, tu restes un enfant pour tes parents tant qu'ils sont en vie. La famille est un arbre à palabres avec ses fruits et son ombre, agréable à fréquenter. Une famille qui fleurit, c'est le symbole de l'amour. Les Français doivent apprendre cela². »

La guerre civile a ravagé de nouveau son pays coupé en deux. Comme de nombreux confrères et consœurs, Salif Keita a pris le parti de la paix et de

la réconciliation, ne doutant pas que son pays et le Continent tout entier seront sauvés par la culture. Pour preuve, la musique rapporte déjà plus que le coton dans la balance commerciale de la patrie de Salif Keita, d'Oumou Sangaré, de Rokya Traoré, de Farka Touré et autres Tinariwen !

Keur Samba (le)

Discothèque africaine mythique créée dans les années 1970. Située dans le 8^e arrondissement de Paris, rue de La Boétie. Ses portes sont ouvertes de minuit jusqu'à sept heures du matin ! Le Keur Samba est souvent fréquenté par les fils de ministres ou de présidents, les vedettes de la musique africaine ou du ballon rond. Dans le passé, on y croisait l'acteur Roger Moore, le mannequin d'origine somalienne Iman flanquée de son époux David Bowie ou encore les artistes Mick Jagger et Prince.

Kimpa Vita (ou Dona Beatriz)

Kimpa Vita (1684-1706), baptisée Dona Beatriz, était une femme politique et prophétesse du royaume Kongo. Fondatrice d'un courant religieux syncrétiste farouchement réprimé par le roi Pierre IV du Kongo, on reconnaît à cette pionnière de la résistance une véritable détermination spirituelle, allant jusqu'à « tropicaliser » les prières bibliques afin de les adapter aux traditions du royaume Kongo qu'elle souhaitait unifié et débarrassé de la cohorte des missionnaires européens. Elle est surnommée la « Jeanne d'Arc congolaise » car, tout comme Jeanne d'Arc qui fut brûlée vive à Rouen au ^{xv}^e siècle, Kimpa Vita fut condamnée et mourut sur le bûcher en 1706.

Kourouma, Ahmadou

Ahmadou Kourouma (1927-2003) avait hérité de ses ancêtres malinkés un physique de colosse toujours souriant. Son rire était tonitruant. Il avait une tête ronde bien soudée sur son tronc, des yeux narquois parfois ensommeillés, des épaules carrées et larges, mues par la seule force du bassin. Un pas lourd avec l'âge, mais assuré dans son déroulé. Une attention soutenue par une écoute attentive et continue. Ahmadou Kourouma peut somnoler un instant pour vous prendre aussitôt au dépourvu. Il impose le respect sitôt qu'il vous tend la main. Il a la voix claire, le vouloir ferme, le menton droit. Sa haute taille de statue d'Ousmane Sow* et ses mains courant le long du corps nous ont impressionnés plus d'une fois. Pourtant, Ahmadou Kourouma est la simplicité faite homme. Nous garderons toujours le souvenir d'un homme humble, ne se prenant jamais au sérieux. Un être si généreux et si modeste qu'il était le premier étonné quand un journaliste lui demandait une interview ou qu'un lecteur sollicitait une dédicace. Chaque fois que nous le retrouvions en Afrique, en France ou ailleurs, il nous époustouflait par sa bonhomie, par son côté paysan malinké, enfin par ce manque d'artifice rhétorique qui le caractérisait et qu'on pouvait moquer. Malgré le succès (qu'il a connu très tôt), les prix et les honneurs (tardifs), il n'avait jamais perdu l'essentiel, autrement dit le commerce avec les hommes et le sens de la convivialité. Toujours il s'évertuait à répondre positivement et chaleureusement à toutes les manifestations et toutes les sollicitations. En compagnie des hommes, Ahmadou Kourouma était ailleurs, plongé dans ses rêveries et ses pensées. En tout cas, il était hors de ce petit monde littéraire avec ses rites de passage, ses convenances et ses petites mondanités.

Nous avons fait la connaissance d'Ahmadou Kourouma à Lille, lors d'une des premières éditions du festival Festafrica qui allait faire grand bruit au seuil des années 2000. Nous y étions invités pour parler de notre travail d'écrivain. Nous, jeunes auteurs couronnés d'un petit succès d'estime, et lui, l'auteur de deux romans classiques étudiés partout : *Les Soleils des indépendances* (1968) et *Monnè, outrages et défis* (1988)¹ qui ont su porter haut les œuvres venus du Maghreb et de l'Afrique

subsaharienne. Deux romans en vingt ans, une réputation inaltérée. Quelques mois après notre rencontre à Lille, son troisième roman est sorti, avec un titre aussi parlant qu'intrigant : *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) qui obtint le prix du Livre Inter. Il nous revient aussi que, dans une bibliothèque d'un bidonville de Djibouti, une poignée de gosses ont abordé crânement Ahmadou pour lui demander d'écrire sur « les guerres tribales », car le pays était encore en proie à la guerre civile, la première de sa très jeune histoire. Comme à son habitude, Ahmadou Kourouma éclata de rire, marmonna quelques mots peu convaincants avant de prendre congé de ces jeunes adolescents fiévreux, tourmentés par la guerre civile djiboutienne. Quelques années plus tard, son quatrième opus, *Allah n'est pas obligé*, sort en 2000 et rafle le prix Renaudot et le prix Goncourt des lycéens. C'est enfin le succès pour le natif de Boundiali. Il est dédié aux enfants de Djibouti : Kourouma avait tenu parole.

Dans le paysage littéraire africain, Kourouma est un cas atypique. Il avait étudié à l'École des constructions navales de Nantes, puis à l'Institut des actuaires de Lyon pour épouser le métier d'assureur. Rien ne le prédisposait à la littérature. Et pourtant, il a su profondément renouveler les pratiques littéraires africaines. La trajectoire de l'homme tient du miracle. Tard venu à la littérature, à la suite d'une série d'accidents, comme il l'a raconté lors des nombreuses interviews, les circonstances qui l'ont conduit à écrire son premier roman, *Les Soleils des indépendances*, étaient politiques et nationales. Sorti de prison, désireux de témoigner de la condition faite à ses amis qui n'avaient pas eu sa chance, ne pouvant écrire un essai sans se faire censurer, Kourouma a écrit par la force des choses cette étrange narration, à mi-chemin entre le récit des griots et le pamphlet politique. L'Afrique sortait alors de la colonisation. Aucun romancier francophone n'avait encore raconté l'histoire de l'Afrique des indépendances. Aucun modèle auquel se rattacher. Il a écrit ce premier livre en suivant son intuition, il a su faire preuve d'une grande originalité, d'une prodigieuse subtilité dans son appréhension de l'Afrique. Sa grille de lecture de l'univers africain est moins manichéenne que celle que nous proposaient ses collègues, tels Mongo Beti* et Sembène Ousmane, plus versés dans la prose ouvertement politico-didactique. Les personnages mis en scène par Kourouma dans ses romans ne sont pas des victimes, mais plutôt des rusés – des griots polyglottes, des traducteurs et des médiateurs madrés – des « tricksters », comme les désigne l'anthropologie anglo-saxonne.

L'œuvre du romancier ivoirien Ahmadou Kourouma pour être très abondamment commentée n'en est pas moins mince : quatre romans, une pièce de théâtre (rarement représentée) et une poignée d'ouvrages illustrés et destinés à la jeunesse en plus de trois décennies d'écriture. Kourouma est l'interprète francophone le plus talentueux de l'histoire africaine. À preuve, son avant-dernier roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, « un récit purificateur en six veillées » qui entre dans la catégorie du « donsomana », un genre littéraire très apprécié dans les savanes de l'Afrique occidentale. Un président-chasseur et dictateur sanguinaire de la République du Golfe, Kogaya (au totem de faucon), vient de perdre le pouvoir après trente ans de règne sans partage. C'est que la guerre froide est finie et le vent de la géopolitique a tourné. Désormais ce sont les conférences nationales, suscitées et dopées par le discours du président français François Mitterrand à La Baule, en juin 1990, qui tiennent le haut du pavé. Bref, la mode n'est plus à la dictature en tenue kaki. Les Pères des nations, chenus ou non, vont faire preuve d'un peu de souplesse pour passer par les urnes s'ils veulent retrouver, à l'instar de Koyaga, leur place de timonier. Ils procéderont à quelques ravalements de façade pour conforter leur position. Ce troisième roman s'inscrit justement dans cette période sensible où les peuples africains croyaient au renouvellement des élites politiques. Et Kourouma, par le truchement de son griot-narrateur, de passer en revue l'histoire du Continent, depuis la conférence de Berlin et la balkanisation consécutive à la saignée de la colonisation ; (l'indigénat était la période historique revisitée dans le second opus, *Monnè, outrages et défis*), en passant par la moquerie des indépendances et la mégalomanie des guides suprêmes.

La mère de Koyaga, la magicienne Nadjouma qui possède une météorite et le marabout Bokana fort de son Coran restent, avec les lycéens de sa garde rapprochée, les piliers de ce sinistre pouvoir. « Tuer, émasculer l'adversaire sont des comportements qui s'expliquent sur un plan magique », martèle l'auteur dans ses déclarations avant d'ajouter qu'« aujourd'hui encore tous les chefs d'État ont leur marabout... l'Afrique aurait tout intérêt à devenir plus rationnelle ». On aurait tort de sourire car Kourouma a puisé dans l'histoire récente d'au moins deux nations africaines – la Côte d'Ivoire de ses origines et le Togo de son long exil (1983-1993). Au fil des pages, le lecteur reconnaîtra sans difficulté une kyrielle de dictateurs africains de Mobutu à Houphouët-Boigny, de Sékou Touré à Bokassa et Hassan II, pour ne citer que ceux qui sont partis.

Enfin, Ahmadou Kourouma est, on le sait, un excellent conteur qui ne s'embarrasse pas pour violer la langue de la marquise de Sévigné. C'est cet aspect-là qui avait fait sa renommée depuis son premier roman, rejeté d'abord par les éditeurs français pour son étrangeté linguistique avant d'atterrir au Québec. Et même si son troisième roman est plus sobre, on trouve encore quantité de formules savoureuses et une charretée de proverbes au début et à la fin de chaque chapitre. Ainsi, cette succulente image : « Le dictateur au totem caïman est... à la fois généreux comme le fondement d'une chèvre et rancunier, mesquin, méchant comme un pou, un pian. » On comprendra à l'extrême fin du roman la portée de son titre énigmatique. Étonnante, souvent déroutante, la plume de Kourouma explore la complexité du champ politique et historique des Afriques récentes tout en usant d'une architecture et d'une langue peu banales.

Ahmadou Kourouma est décédé le 11 décembre 2003, à la suite d'une opération bénigne. Il repose pour l'éternité dans le carré musulman du cimetière de Bron (Rhône, France). Il est temps de savourer et de célébrer son œuvre.

Kwanzaa

C'est l'histoire d'une fête rituelle et spirituelle qui a vu le jour à une date récente. Kwanzaa a notre âge, à quelques mois près. Profondément africaniste, Kwanzaa a été créée aux États-Unis en 1966 en réaction au Noël des chrétiens « blancs », jugés complices de l'oppression des Noirs. Son inventeur se nomme Maulana Karenga. Né en 1941 dans le Maryland, c'est en Californie que l'étudiant Ronald Everett devient Maulana Karenga (« le maître gardien de la tradition », en swahili), un militant radical friand de cosmologies africaines. Très jeune, il rejoint les Black Panthers, puis s'en sépare pour former un mouvement concurrent à Los Angeles. C'est dans ces années de braise qu'il va inventer en 1966 Kwanzaa, une fête singulière destinée à promouvoir et à réenchanter les liens entre les Afro-Américains et le continent de leurs ancêtres.

Kwanzaa se tient pendant la semaine du 26 décembre au 1^{er} janvier et emprunte son nom et ses rites aux langues et cultures africaines. Le mot *Kwanzaa* signifie en swahili « premiers fruits », mettant l'accent sur les libations et autres célébrations consécutives aux premières récoltes que les Africains observaient jadis sur une grande partie de l'Afrique, du contrefort abyssin jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Le chiffre 7 est la clef de voûte de Kwanzaa. Sept jours, du 26 décembre au 1^{er} janvier. Sept principes fondamentaux (*Nguzo Saba* en swahili) à intégrer dans sa conduite personnelle et à respecter tout au long de cette semaine et, pourquoi pas, tous les autres jours de l'année. Un bougeoir à sept branches appelé *kinara* en est le symbole. Maulana Karenga expose les règles fondamentales de sa « philosophie communautaire panafricaine » déclinée en sept préceptes : *umoja* (l'unité), *kujichagulia* (l'autosuffisance), *ujima* (le travail et la responsabilité collective), *ujamaa* (la coopération économique entre Noirs), *nia* (la détermination), *kuumba* (la créativité) et *imani* (la foi dans la communauté). Chaque jour, on allume une bougie et on médite la règle cardinale correspondante. Les couleurs des sept bougies (trois vertes et trois rouges séparées par une noire) renvoient à celles du

drapeau panafricain de Marcus Garvey (1887-1940), le leader qui prônait, au début du xx^e siècle, le retour à l'Afrique.

Porté par les voix artistiques comme celle de Stevie Wonder et les stars du hip-hop, légitimé par le président Bill Clinton, Kwanzaa devient de plus en plus *mainstream*. Dès 1997, la Poste fédérale a commercialisé un timbre officiel à son effigie. Cependant, cet engouement n'a pas touché tout le monde. En décembre 2011, un tribun nommé Donald Trump a accusé le président Barack Obama d'avoir sciemment oublié de souhaiter un joyeux Noël à ses concitoyens et de favoriser le Kwanzaa.

L

Laâbi, Abdellatif – « Little Ethiopia »

Laâbi, Abdellatif

C'est au milieu des années 1980 que nous avons rencontré Abdellatif Laâbi, le poète marocain né en 1942 à Fès, la capitale culturelle et spirituelle du royaume. Professeur de français et de philosophie, il a fondé avec quelques poètes la revue *Souffles* (1966-1972) qui a joué un rôle majeur dans les cénacles africains. Puis il a été embastillé neuf ans durant, pour délit d'opinion, par le régime de Hassan II. Mais les longues années passées en geôle, loin de défaire l'homme, le rendirent plus fort, plus présent au monde. Exilé longtemps en France avec son inséparable épouse, Abdellatif Laâbi retourne enfin au Maroc dans les années 2000. L'orfèvre des mots est devenu pour nous un point d'attache et une source d'admiration et d'affection. Une ancre ou, pour le dire dans le langage convivial de nous autres les Africains, un grand frère. Nous aimons sa production sensible et généreuse. L'homme et l'œuvre se tiennent ensemble – bloc centralement soudé. C'est pourquoi la voix du Fassi, lauréat du prix Goncourt de poésie en 2009, nous est toujours un baume au cœur. Son recueil *Zone de turbulences* (Éditions de La Différence, 2012), que nous avons relu pour finaliser la notice dans ce Dictionnaire ne déroge pas à la règle. Sobriété, vigilance, invitation à entrer en terre dans la chair du poème. Vous avez devant vos yeux un chant à hauteur d'homme. Un oui à la vie des plus beaux, des plus épurés aussi. Abdellatif Laâbi nous invite à renouer avec les sagesse antiques. À ensoleiller le présent. Cultiver notre jardin intérieur. Cueillir l'aujourd'hui sans relâche. Lui faire accueil. Le tâter, le caresser, faire corps avec lui.

*Ô jardinier de l'âme¹
as-tu prévu
un carré de terre humaine
où planter encore quelques rêves ?
As-tu sélectionné les graines
ensoleillées, les outils,
consulté le vol des oiseaux
observé les astres, les visages,*

*les cailloux et les vagues ?
L'amour t'a-t-il parlé ces jours-ci dans sa langue étrangère ?
As-tu allumé une autre bougie
pour blesser la nuit dans son orgueil ?
Mais parle
si tu es toujours là
Dis-moi au moins :
qu'as-tu mangé et qu'as-tu bu ?*

« Mon premier choc, nous révèle Abdellatif Laâbi, fut la découverte de l'œuvre de Dostoïevski. Je découvrais avec lui que la vie est un appel intérieur et un regard de compassion jeté sur le monde des hommes. » Appel intérieur, compassion, les mots-vigies sont postés là, dès le début. Et ils sont encore là aujourd'hui, dans les replis de cette *Zone de turbulences*. Ce long poème en trois mouvements s'étire superbement entre un prélude et une coda. Si tout a commencé par la douleur du corps, ce « continent » qui a livré d'innombrables combats au péril de sa peau, c'est le chant qui a le dernier mot.

*Prélude
La douleur physique s'est calmée
Tu peux donc songer à écrire
sauf que tu n'as pas là
d'idée
ni même une vague intuition
de ce qui va donner des ailes
aux mots
les inciter à traverser ta zone de turbulences [...]*

L'esprit du poète serein refuse de s'abaisser ou de se perdre dans le brouhaha qui emprisonne tellement de gens.

*Premiers signes
dans les tripes
une rage mêlée de douceur
Un regain de désirs sans objet pour le moment
Des accords tirés d'un instrument
fêru de nostalgie*

*Des images muettes
couleur sépia
suggérant un lointain avenir.*

Et c'est à nous que le poète s'adresse par le truchement du jardinier de l'âme. Si nous avons la sagesse de prêter une attention pleine et silencieuse à celui qui sarcle l'aire du dedans nous grandirons et cheminerons avec lui non pas demain, mais ici et maintenant car il est « fils d'aujourd'hui ». Ensemble nous quêterons :

*l'huile vierge
native
de la connaissance.*

« Little Ethiopia »

« Little Ethiopia » est le quartier « africain » de Los Angeles situé dans le Mid-Wilshire, au centre de Los Angeles. C'est le « territoire » des Éthiopiens et des Érythréens qui s'y sont installés au début des années 1990, et qui était auparavant un quartier juif. L'Amérique n'hésitant jamais à nommer les choses, on peut lire la dénomination « Little Ethiopia » à l'entrée du quartier, tout comme il existe, à moins de cinq kilomètres de là, « Korea Town » ou encore, plus loin, « Little Tokyo ». Pour les amateurs de la cuisine éthiopienne, c'est l'endroit idéal, avec des restaurants décorés aux couleurs locales, en particulier le célèbre Messob Ethiopian Restaurant où le portait serein de l'empereur Hailé Sélassié vous attendra.

M

Mami Watta – Mandela, Winnie – Mbappé, Kylian – Mbembe, Achille –
Monument (aux héros de l'armée noire)

Mami Watta

Dans le répertoire des divinités africaines héritées du Vaudou*, Mami Watta tient une place de choix. Femme mi-poisson ou femme mi-serpent, son mythe de créature aquatique et puissante a traversé toutes les frontières du continent africain, a atteint les Caraïbes et le continent américain, du nord au sud. D'une région à l'autre, ses caractéristiques varient, mais on lui attribue toujours une beauté féerique, une chevelure noire (à boucles ou crépue) qu'elle domestique avec élégance à l'aide d'un peigne en or tandis que ses bijoux éblouissants et le serpent qui l'accompagne d'ordinaire inspirent à la fois crainte et fascination.

Mami Watta a donc le privilège d'être l'une des rares divinités « panafricaines » puisqu'on la retrouve chez les peuples Igbo du Nigeria, chez les Bamiléké du Cameroun, chez les Kongo ou chez les Ewé du Bénin. Appelée « Reine des Femmes », « Femme honorable », « Reine des Eaux », « La Femme la plus belle », etc., Mami Watta est célébrée comme il se doit en Afrique noire. Au Nigeria par exemple, pour honorer celle qu'ils appellent « Ezenwaany » (Reine des Femmes), on porte des vêtements rouges et blancs, deux couleurs symbolisant chez le peuple Igbo la duplicité de Mami Watta qui incarne à la fois la Mort et la Beauté, la crainte et la fascination.

Si dans certaines régions du Congo elle porte le nom de Mamba Muntu (Être des Eaux), les Congolais savent que la vie de Mami Watta n'est pas seulement aquatique. La déesse pourrait bien se fondre dans les marchés, dans les bars, au milieu de la foule, et surtout dans les bordels des quartiers populaires car comment dissocier Mami Watta du désir sexuel ? Les hommes sont alors tous attirés par ce personnage d'une beauté... divine. Ils doivent lutter contre la tentation ou y céder. L'assouvir, c'est emprunter le chemin de sa propre perdition. S'abstenir, c'est faire preuve de fidélité aux yeux de la déesse, et la récompense sera grande puisqu'on deviendra très riche, avec une santé de fer...

Mandela, Winnie

Le 2 avril 2018, à Johannesburg, disparaissait une femme qui a déchaîné une foule de passions. Partie à 81 ans. Même morte, elle continue de tourmenter tant de gens. Elle s'appelait Winnie. Winnie Madikizela Mandela. Elle fut davantage que le soutien indéfectible de Nelson Mandela, son époux. Elle fut une militante de tout premier rang. Sa vie ne fut qu'un long et épuisant combat. Des chansons, des films, des livrets d'opéra, des lignes de vêtements, des livres et des milliers d'articles retracent son parcours d'exception. On l'a souvent réduite au rang d'agent secondaire, d'épouse du grand homme. Winnie n'est pas sortie du néant. Née en 1936, elle descendait d'une double lignée de grands résistants et de grandes résistantes à l'instar de son grand-père, le chef Mazingi, et de sa mère, Gertrude Mzaidume, qui fut la première femme à enseigner les sciences dans sa communauté aux côtés de Columbus, son époux. Winnie a raconté son enfance avec force détails dans son autobiographie, *Une part de mon âme* (Seuil, 1986). Quand elle rencontre en 1957 Nelson Mandela, elle a 21 ans et possède une grande expérience.

La suite est connue. Emprisonnement, exil intérieur, humiliations, intimidations, rien ne lui sera épargné vingt-sept ans durant. Toujours, elle résistera, ripostera et combattra. Seule parfois, clandestinement souvent. Il lui arrivera de porter sur ses épaules toute la structure de l'ANC (African National Congress), de redonner courage et confiance aux militants réprimés et déprimés. Elle redressera l'édifice, se liera avec la nouvelle génération de militants aux côtés du regretté Chris Hani (1942-1993), inspirera la jeunesse et redonnera des couleurs à Soweto, son township qu'elle ne quittera jamais après le démantèlement de l'apartheid et la présidence de Nelson Mandela.

La victoire venue, elle n'en goûtera pas les fruits. Divorcée, isolée. Jamais elle ne sera une « première dame » en robe de soirée, prenant la pose devant un parterre de chrysanthèmes. On la tiendrait loin des cercles du pouvoir. La doyenne du combat antiapartheid maintiendra le cap qu'elle s'est fixé dans sa jeunesse : défendre la dignité des plus démunis, se faire la

voix des sans-voix. Les derniers combats de sa vie ne furent pas vains. Elle défendra son propre honneur. Face à elle, la nouvelle élite issue de l'ANC. Seul Soweto lui témoignera fidélité, affection. Pour le reste du Continent, l'astre inextinguible de Winnie Madikizela Mandela brille dans le ciel.

Mbappé, Kylian

Pour nous, Kylian Mbappé a valeur de symbole. Un symbole africain au sens large que nous voulons donner à cet adjectif. Ça tombe bien, le prodige du football réunit à lui seul le Cameroun de son père, l'Algérie de sa mère, la France par son destin et le sport le plus universel. Oublions un instant la biographie. Pour nous Kylian Mbappé est né au monde le samedi 30 juin 2018 à Kazan, en Russie. Le maillot 10 des Bleus porté de bout en bout par nos cris hystériques de spectateurs survoltés. En Kabylie comme à Yaoundé, à Fort-de-France ou à Paris, la clameur est unanime. Unanimité nationale, d'aucuns diront mondiale. Dans le stade russe, les flashes crépitent et la bonne nouvelle se propage partout. Le Soleil, lui-même, n'est plus qu'un ballon de feu. Et le Soleil s'est incliné devant notre étoile qui a ébloui le stade trois fois de suite, jaugé son monde avant d'éclater de joie. Décline ton identité, clame le Soleil ! Nom : Mbappé. Prénom : Kylian. Année de naissance : 1998, cru historique black blanc beur. Lieu de naissance : Bondy, Seine-Saint-Denis, Île-de-France.

Ce soir-là, en huitièmes de finale du Mondial 2018 en Russie, à Kazan, Kylian Mbappé et ses Bleus ont gagné avec panache et contre la redoutable équipe argentine : 4-3. Un doublé de Mbappé, un penalty du virevoltant milieu de terrain Antoine Griezmann qui doit beaucoup à Mbappé, et un but magnifique du jeune défenseur Benjamin Pavard. Bien sûr, ses coéquipiers viennent souvent de la même galaxie que le natif de Bondy. Ils sont africains à leur manière, pleine et entière, française, européenne et universelle. Qu'ils se nomment Paul Pogba, N'Golo Kanté, Blaise Matuidi, Benjamin Mendy, Steven Nzonzi ou Presnel Kimpembe, ils viennent d'une longue lignée de Wakandais qui illuminent les stades. Leurs aînés sont légion : de Marius Trésor à Lilian Thuram, de Yannick Noah au président George Weah, de Roger Milla à Zinédine Zidane. L'exploit de Mbappé n'a pas échappé à Pelé qui serait l'astre de cette galaxie wakandaise. Le Roi Pelé a salué l'exploit du gosse de Bondy : « Félicitations, Kylian Mbappé, deux buts dans une Coupe du monde, si jeune, te placent en bonne compagnie. Bonne chance pour tes autres matchs. Sauf contre le Brésil. »

Le parcours de Kylian Mbappé ne fait que commencer. Nous conterons sa chronique dans le prochain tome de notre Dictionnaire.

Mbembe, Achille

Il y a quelques années, dans les milieux économiques dominants, une rumeur revenait souvent, déguisée le plus souvent sous les habits d'une analyse froide et scientifiquement éprouvée : l'Afrique ne sert à rien. Elle est un fardeau pour le reste de la communauté humaine. Avec son 2 % de part dans le commerce mondial, elle disparaîtrait des radars boursiers qu'on ne s'en rendrait même pas compte. Alors ? Elle sera peut-être tirée vers le haut par les autres continents. Vouloir se dépasser est un pari fou pour les Africains, concluait-on. Arrogant ou inconscient, le président Nicolas Sarkozy déclarait devant un parterre d'étudiants et d'enseignants de l'université Cheikh-Anta-Diop* à Dakar : « L'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire [...] Il ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. » C'était en 2007.

Depuis des décennies, avec les seules armes de la raison, un intellectuel monte souvent au créneau pour battre en brèche les préjugés, les lectures paresseuses et les grilles malhonnêtes qui servent de faux nez à tous ceux qui, à l'instar de Nicolas Sarkozy ou de l'ancien journaliste Stephen Smith, par ignorance, mépris ou condescendance, défigurent le réel africain. Cet intellectuel n'est autre que l'historien et politologue Achille Mbembe. Cet héritier de Frantz Fanon*, d'Amilcar Cabral, de Jean-Marc Ela et de Fabien Eboussi-Boulaga est né 1957 au Cameroun, en pays bassa. Très tôt marqué par les soubresauts d'une guerre fratricide, Achille Mbembe se fait le gardien de la mémoire des martyrs. Après de brillantes études à Paris, il part enseigner dans les meilleures universités américaines, mais l'appel du Continent est plus fort que le reste. À Dakar, il dirige un temps le CODESRIA (Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique) avant de rejoindre l'université du Witwatersrand de Johannesburg en Afrique du Sud. Même si l'auteur de *Critique de la raison nègre* (Éditions La Découverte, 2015), passe quelques mois à l'université Duke, en Caroline du Nord, son poste d'observation reste l'Afrique du Sud. Depuis Johannesburg, Achille Mbembe scrute l'Afrique et le monde tout entier.

Observateur lucide à la plume élégante et généreuse, Achille Mbembe sait mêler la grande et la petite histoire : « Je suis bien né un jour de juillet, alors que le mois tirait vers sa fin. C'était en 1957, dans cette contrée d'Afrique que l'on nomma, récemment, le "Cameroun", en souvenir de l'émerveillement qui saisit les marins portugais du xv^e siècle lorsque, remontant le fleuve aux environs de Douala, ils ne purent s'empêcher d'y noter la présence d'une multitude de crustacés, et baptisèrent l'endroit "Rio dos Camaroes", c'est-à-dire la "Rivière des Crevettes". J'ai grandi à l'ombre de cette contrée sans nom propre, puisque, dans un sens, celui qu'elle porte n'est que le produit de l'étonnement de quelqu'un d'autre : une méprise, faut-il dire lexicale¹. »

De cette méprise ou blessure, il a fait un levain, un tremplin pour composer une œuvre riche, reconnue à travers le monde. Pour dénoncer aussi les barrières et les barbares. Mais cela ne saurait être suffisant. Au milieu de ses camarades dans les cercles de la pensée et de l'action, Achille Mbembe défend avec passion et constance la dignité humaine et la beauté du monde. En cela, il accomplit la mission que Frantz Fanon* lui a confiée.

Monument (aux héros de l'Armée noire)

Le *Monument aux héros de l'Armée noire* est une sculpture monumentale en bronze érigée à Reims en 1924. Il rend hommage aux tirailleurs sénégalais* qui ont défendu cette ville française durant la Première Guerre mondiale. Le monument rend ainsi visible l'engagement des centaines de milliers de combattants africains. Les Comoriens, les Sénégalais, les Congolais, les Somalis, les Guinéens, les Béninois, les Malgaches sont venus se battre aux côtés de la France, et plus de 30 000 d'entre eux sont morts sur les champs de bataille. Par un effet de miroir, le monument glorifie également les dizaines de milliers d'Africains-Américains, d'Antillais, de Réunionnais, de Guyanais et de Kanaks qui ont sacrifié leur vie pour cette nation.

C'est en 1921 que fut annoncée l'idée de ce monument, année marquée également par l'apparition de l'idéologie de la « honte noire » en Allemagne, qui dénonçait la présence de soldats noirs parmi les troupes d'occupation françaises dans les territoires occupés de la Ruhr. Cette violente campagne raciste sera alimentée outre-Rhin dans la presse, au cinéma, par des affiches, des pamphlets suivis de manifestations publiques accusant les troupes dites « nègres » de mettre en « péril l'avenir de la race allemande »... L'opinion française volera au secours de nos « tirailleurs ». Les autorités françaises publieront, le 11 mai 1922, un rapport pour s'opposer à ces attaques racistes et, cinq mois plus tard, elles poseront la première pierre de ce monument à Reims, le 29 octobre 1922. Le *Monument aux héros de l'Armée noire*, créé par le sculpteur Paul Moreau-Vauthier et l'architecte Auguste Bluysen, ne sera néanmoins inauguré qu'en 1924.

Tout cela n'empêchera pas le discours raciste de fermenter, d'être repris par les nationaux-socialistes en Allemagne. Adolf Hitler s'en inspirera d'ailleurs dans *Mein Kampf*. Il consacrera tout un chapitre à ces troupes noires et leur préparera une vengeance apocalyptique. Ainsi, entre les mois de mai et de juin 1940, les forces allemandes massacreront entre 2 000 et 2 500 Noirs après leur capture et après les combats.

Et ce n'était pas tout ! En effet, de passage à Reims, Himmler, l'un des plus hauts dignitaires du Troisième Reich, dans une note de juillet 1940, scandalisé à la découverte de ce monument, exigea qu'on le démontât.

Une fois l'ouvrage mémoriel démonté, les nazis voudront l'emporter en Allemagne dans le dessein de l'exhiber, pour dénoncer avec une preuve tangible ce qu'ils appelaient alors la « France dégénérée »...

C'est ainsi que, le 10 septembre 1940, le monument subira l'affront suprême : il quittera Reims pour l'Allemagne nazie.

Avant de l'emporter, les Allemands saccageront son socle en granit rapporté d'Afrique, en forme de tata, de type soudanais, où étaient gravées les principales batailles dans lesquelles les troupes africaines étaient engagées.

Ironie de l'histoire, ou peut-être grâce à la puissance des esprits de ces arrière-grands-parents du continent noir, le monument n'atteindra jamais Berlin... et terminera dans une fonderie qui fit disparaître la représentation des quatre soldats noirs autour de leur officier blanc tenant le drapeau français.

Il ne reste à ce jour que quelques fragments de ce socle au fort de la Pompelle. Il existe cependant en Afrique le double de ce monument de Reims, inauguré en janvier 1924, à Bamako, au Mali, dans ce pays noble et digne où nombre de Bambara et de Mossi furent recrutés pour les tranchées. Certains y virent une publicité personnelle du général Louis Archinard, le conquérant du Mali (alors dénommé Soudan), car c'est lui qui présidait le comité pour l'édification de cet ouvrage avec, à ses côtés, le député Blaise Diagne, l'homme de la mobilisation des troupes noires...

N

Nardal, Paulette – Ngũgĩ, wa Thiong’o – Nkrumah, Kwame

Nardal, Paulette

Lorsqu'on évoque le mouvement de la négritude, on y constate souvent l'absence de femmes. Paulette Nardal est pourtant une figure puissante de ce courant qui militait pour la valorisation des cultures issues du continent africain. Paulette Nardal (1896-1985), première femme noire à entrer à la Sorbonne, fut toujours au premier rang lorsqu'il s'agissait de la « cause noire », au point d'embarquer sa sœur, Jeanne Nardal, dans cette lutte qui allait donner naissance à la négritude à la toute fin des années 1930. Allons-nous choquer les esprits si nous affirmons que la négritude est par essence un courant initié par les femmes au lieu de nous contenter de répéter les noms de l'éternelle trinité masculine, Léopold Sédar Senghor*, Aimé Césaire* et Damas, un Sénégalais, un Martiniquais et un Guyanais ? Paulette Nardal résidait à Clamart, dans la banlieue parisienne où elle tenait un salon littéraire. Les trois hommes de la négritude fréquentaient les lieux, et on y croiserait même René Maran, le premier Noir à recevoir le prix Goncourt¹. C'est aussi à Clamart que certains Afro-Américains du courant de la Harlem Renaissance, exilés en France, croiseront les autres « frères » et « sœurs ». Maran, Nardal et le Haïtien Leo Sajous créeront en 1931 la fameuse *Revue du Monde noir*, publiée en anglais et en français, et dont l'éditorial allait tracer les contours du mouvement de la négritude en des termes on ne peut plus clairs : « Ce que nous voulons faire : donner à l'élite intellectuelle de la Race noire et aux amis des Noirs un organe où publier leurs œuvres artistiques, littéraires et scientifiques. Étudier et faire connaître par la voix de la presse, des livres, des conférences ou des cours, tout ce qui concerne la civilisation nègre et les richesses naturelles de l'Afrique, patrie trois fois sacrée de la race noire. Créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement, de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race, tel est le triple but que poursuivra la *Revue du Monde noir*. Par ce moyen, la race noire contribuera avec l'élite des autres races et tous ceux qui ont reçu la lumière du vrai, du beau et du bien, au perfectionnement matériel, intellectuel et moral de l'humanité [...] Et ainsi, les deux cents millions de membres que

compte la Race noire, quoique partagés entre diverses Nations, formeront, au-dessus de celles-ci, une grande démocratie, prélude de la Démocratie universelle. »

Ngũgĩ, wa Thiong'o

Il nous est difficile de cacher le plaisir que nous éprouvons de présenter Ngũgĩ wa Thiong'o, un auteur qui est à la scène littéraire et artistique mondiale ce que le majestueux *iriko*, ou encore, ce que le fastueux *moabi* est à la forêt africaine. Cet homme aux idées pénétrantes et au courage indéniable est aussi un être très humble, attentif et chaleureux, qui nous a accueillis dans son bureau à l'université de Californie-Irvine, à plusieurs reprises. Nous reprenions la discussion là nous avions laissée lors de notre dernière visite.

En France, et dans le monde francophone, on ignore l'influence de l'écrivain, dramaturge, essayiste et universitaire kényan, unanimement respecté, non seulement pour son œuvre littéraire, mais également pour sa réflexion critique et stimulante sur de grands sujets socioculturels, éclairant notamment les liens entre la nation et la narration, le pouvoir et sa mise en scène, la langue et l'identité, l'impérialisme et le néocolonialisme. C'est à peine si l'on a entendu parler de son passionnant et convaincant plaidoyer pour la dignité littéraire des langues africaines commencé il y a plus de quarante ans. Dans le monde anglophone, et ailleurs, son œuvre foisonnante suscite depuis des décennies analyses, adaptations, polémiques et, bien sûr, traductions.

Enfin, depuis une petite décennie, son nom est évoqué pour le prix Nobel de littérature. Il revient, à nous lecteurs, d'arpenter les chemins escarpés que toute œuvre exigeante emprunte pour en recueillir les fruits les plus désirables.

Né en 1938 à Kamiriithu, sur les hauts plateaux du Kenya alors sous domination britannique, Ngũgĩ wa Thiong'o appartient à cette génération charnière qui a pu accéder aux meilleures écoles coloniales tout en éprouvant, au fond de son cœur, la blessure de ses ancêtres dépossédés de tout ce qui faisait le sel de leur vie – terre, langue, rites, rythmes et croyances. Fils de paysans, le jeune Ngũgĩ a gardé en mémoire les petites vibrations et les grandes secousses de ce monde en délitement, celui des petits fermiers expropriés par les colons britanniques, des métayers étrillés

sur les grandes exploitations, des paysannes christianisées à coups de missel, de jeunes gens en colère contre l'ordre colonial et qui fomenteront la célèbre révolte des Mau-Mau dans les années 1950.

Les langues anciennes coloniales dictent leur fait aux peuples africains. Artistes, chercheurs et acteurs économiques travaillent dans des aires culturelles et linguistiques étanches. Les étudiants de Dakar ignorent les lectures qui ont cours à Nairobi ou à Maputo et vice versa. Si l'œuvre de Ngũgĩ wa Thiong'o, avec ses cinquante titres, est célébrée chez les anglophones, force est de reconnaître qu'elle est relativement peu connue chez les francophones malgré le rôle pionnier de *Présence Africaine**. Il a fallu attendre un quart de siècle avant de voir son ouvrage majeur, *Décoloniser l'esprit*, paraître en français chez un petit éditeur (La Fabrique) en 2011, suivi d'un autre essai, *Pour une Afrique libre*, chez l'éditeur parisien Philippe Rey, en 2017. L'Afrique sera totalement libre le jour où les œuvres en kikuyu de Ngũgĩ wa Thiong'o seront traduites en wolof, en arabe, en sotho et en lingala, et qu'elles fleuriront sous le soleil de Dakar, Rabat, Maseru et Kinshasa.

Nkrumah, Kwame

Un des fondateurs du panafricanisme, père de l'indépendance du Ghana, Kwame Nkrumah (1909–1972) dirigea son pays d'abord comme Premier ministre, puis comme président de la République, de 1960 à 1966. Formé en Angleterre et aux États-Unis, il créa son parti, la Convention People's Party, avec pour ligne de mire l'indépendance de son pays, alors colonisé par les Britanniques. Il en appelle au boycott et à la désobéissance civile, ce qui lui vaut un emprisonnement jusqu'en 1951, mais son parti gagne les législatives la même année. Il est libéré, devient Premier ministre et s'oriente vers une politique panafricaniste et anticommuniste. Il est influencé par les intellectuels noirs américains prônant le « retour aux sources », à la terre mère, avec des figures de premier plan comme Marcus Garvey ou William E.B. Du Bois. Une telle autonomie face aux autorités coloniales relève du courage, mais Nkrumah s'appuie sur la richesse agricole de son pays, notamment le cacao, pour redresser les infrastructures du pays. Il devient un personnage incontournable du paysage politique et revendique l'indépendance du pays. Les Britanniques sont mis devant le fait accompli, l'indépendance du Ghana aura lieu le 6 mars 1957.

Quelques paroles du grand panafricaniste ghanéen :

« J'ai la certitude que la mort ne peut éteindre la flamme que j'ai allumée au Ghana et en Afrique. Longtemps après ma mort, elle continuera de brûler et d'être portée haut, éclairant et guidant tous les peuples.

« Je suis africain, non pas parce que je suis né en Afrique, mais parce que l'Afrique est née en moi.

« Nous étions encore considérés comme la représentation même de la race humaine à son enfance. On a dit de notre culture hautement sophistiquée qu'elle était simple et paralysée par l'inertie, et nous devons donc être encombrés d'une tutelle.

« L'indépendance n'est que le prélude d'un combat nouveau et plus complexe pour la conquête du droit de diriger nous-mêmes nos questions économiques et sociales. »

O

Obama, Barack – Omar, Ibn Saïd – Ouologuem, Yambo

Obama, Barack

Né le 4 août 1961 à Honolulu, Barack Obama est élu 44^e président des États-Unis d'Amérique le mardi 4 novembre 2008, puis reconduit pour un second mandat jusqu'au 20 janvier 2017. Le premier président noir est aussi le fils d'un Africain, d'où sa relation particulière avec le Continent. Tous les observateurs ont reconnu que cette ascension doit autant à l'histoire spécifique des États-Unis qu'à l'intelligence exceptionnelle d'un individu. Il n'empêche que les scènes de liesse dans les métropoles africaines sont indescriptibles, les foules crient victoire comme si le natif de Hawaï allait remplacer par magie l'autocrate local.

Lorsqu'en 2009 il pose les pieds sur le tarmac de l'aéroport de Kokota, à Accra, la capitale du Ghana, pour son premier voyage africain, le président Obama n'ignore pas le raz de marée affectif qu'il suscite. En choisissant de se rendre à Accra, il octroie une prime à la démocratie, car les Ghanéens, avides de changement politique et de progrès économique, viennent d'élire un professeur de droit de 64 ans, M. John Atta Mills, à la présidence, instaurant une nouvelle transition pacifique. C'est cette exception politique que vient saluer le président américain, impulsant un nouvel ordre politique en Afrique occidentale, encourageant les autres nations africaines à s'engager dans la voie du droit et de la justice. Tous les dictateurs africains ont en mémoire le vigoureux discours qu'Obama, alors sénateur de l'Illinois, a prononcé en août 2006 à l'université de Nairobi, au Kenya¹. En se présentant comme un « ami », un « allié » et un « frère », le futur président n'a pas tardé à pointer du doigt « l'incapacité du Kenya à se doter d'un gouvernement transparent et fiable », à insister sur les ravages provoqués par la corruption et à dénoncer sans ambages « l'idée désastreuse selon laquelle le but de la politique serait de capter la plus grosse part du gâteau au bénéfice de sa famille ou de sa tribu ». Les bien-pensants ont souligné que le futur président était sous le coup de l'émotion, car son propre père était un membre de cette première génération de hauts cadres marginalisés, écrasés et parfois tués, pour de vulgaires raisons ethniques et politiciennes. Barack Obama senior s'était certes tué dans un accident de la route, mais il était déjà défait par les injustices, l'amertume et l'alcool.

À sa manière calme, subtile et tonique, le président Obama a tracé une ligne droite entre la compréhension attentive et empathique d'une part, et le respect des principes démocratiques d'autre part. Devant les parlementaires ghanéens, le président Obama a souligné que l'avenir de l'Afrique appartient aux Africains eux-mêmes et que l'Occident ne peut pas être responsable de tout : « [...] il est facile de montrer les autres du doigt, de rejeter la faute sur les autres [...] Mais l'Occident n'est pas responsable de la destruction de l'économie zimbabwéenne au cours de la dernière décennie, ou des guerres où on enrôle les enfants dans les rangs des combattants ». Après le bâton, la carotte : « Je peux vous promettre ceci : l'Amérique sera à vos côtés, à chaque étape, en tant que partenaire, en tant qu'amie. »

Cette visite au Ghana a eu un écho important dans la communauté africaine-américaine. Elle s'est conclue par la visite à Cape Coast, haut lieu de mémoire de la traite négrière. Barack Obama et son épouse Michelle, ses filles Malia et Sasha ont effectué un pèlerinage, un retour au berceau. Un rappel de l'histoire de l'esclavage. Le Ghana est synonyme du rêve panafricain de Kwame Nkrumah*. C'est aussi la terre rouge latérite où repose pour l'éternité W.E.B Du Bois, le grand penseur de l'identité des Africains-Américains et de tous les autres fils et filles de la diaspora noire.

Omar, Ibn Saïd

Nous connaissons tous les grandes lignes de la thèse du choc des civilisations défendue par Samuel Huntington. Il y aurait six ou sept ensembles géopolitiques qui entreraient en conflit pour des raisons culturelles et religieuses. Le scénario annoncé ne tient pas la route pour une raison très simple : les ensembles culturels et religieux ne sont ni étanches ni séparés les uns des autres. Et ils ne l'ont même jamais été par le passé. Pour prendre un exemple, qui peut surprendre les tenants du choc des civilisations : l'islam n'est pas étranger au pays de Samuel Huntington. Mieux, l'islam est si profondément enraciné aux États-Unis et tellement intégré à l'expérience américaine que ce lien est devenu invisible aux yeux d'un grand nombre, si l'on en croit divers experts en études islamiques.

L'influence de l'islam en Amérique du Nord a été mise en lumière par une exposition sur l'autobiographie d'Omar Ibn Saïd (1831), un esclave amené d'Afrique de l'Ouest aux États-Unis. Ce précieux ouvrage se signale par le fait qu'il est probablement le seul, à notre connaissance, à être composé par un esclave vivant et endurant son propre asservissement avec une conscience aiguë de son sort. Le lecteur trouvera en bonne place une sourate du Coran, la sourate Al-Mulk (Le Royaume). Écrite en arabe, l'autobiographie fourmille de détails sur la vie d'Omar Ibn Saïd, nous fait plonger dans sa foi inébranlable en l'islam et nous donne à comprendre son ouverture d'esprit envers d'autres « peuples qui craignent Dieu ».

Se tenant dans le hall principal du siège des Nations unies, à New York, l'ouverture de l'exposition était accompagnée d'un débat important sur « les racines de l'islam en Amérique ». L'histoire de cet esclave lettré et érudit n'a laissé personne indifférent. Né au ^{xviii}^e siècle dans la région du Fouta Touro, située entre les deux fleuves qui ont donné leur nom respectivement au Sénégal et à la Gambie, les vingt-cinq premières années de la vie d'Omar Ibn Saïd sont consacrées à l'étude des pratiques et des savants de l'islam de la région. Capturé en 1807 à la suite d'un conflit militaire, Omar Ibn Saïd est vendu à des Européens, puis envoyé par bateau en Caroline du Nord, où il travaille pour un planteur jusqu'à sa mort, en

1864. D'érudit respecté au milieu des siens, il devient esclave, la condition la plus indigne qui soit.

Considérée comme l'un des trésors de la littérature antérieure à la guerre de Sécession, cette autobiographie avait disparu au début du siècle dernier. Retrouvée en Virginie en 1955, elle a été vendue aux enchères en 1998 à un amateur qui collectionne des objets afro-américains et islamo-américains des ^{xviii}^e, ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Cet ouvrage a d'abord appartenu à un abolitionniste qui voulait démontrer que les Noirs n'étaient pas des êtres inférieurs.

La contribution constante des musulmans à la richesse de la culture américaine est si ancrée qu'elle s'y fonde désormais presque complètement.

Sylviane Diouf, chercheuse au Centre de recherche Schomburg sur la culture noire de New York, souligne que l'un des legs les plus significatifs que nous ont laissés les premiers musulmans, à l'instar d'Omar Ibn Saïd, est le « triomphe de la résistance humaine », ajoutant : « Imaginez que vous êtes un esclave qui coupe la canne, du lever au coucher du soleil, ou encore que vous cueillez le coton, et que vous vous considérez néanmoins comme un érudit, un chef religieux, un étudiant et que vous écrivez. Imaginez que vous mettez sur pied des écoles pour enseigner la lecture et l'écriture à vos enfants alors que vous êtes vous-même en esclavage, et le faites en secret. C'est cela le triomphe de la résistance humaine. » Et M^{me} Diouf de rappeler les traces de l'influence islamique sur la musique, les traditions culturelles et le vocabulaire des Amériques qui restent fortes de nos jours. Dans le blues par exemple, « la mélodie de style islamique, l'appel à la prière est audible [...] tout est là », conclut-elle. Zahid Bukhari, chercheur au Centre pour la compréhension entre musulmans et chrétiens à l'université de Georgetown, nous lance une devinette : « Demandez aux musulmans du monde entier de nommer les cinq personnalités musulmanes les plus aimées du ^{xx}^e siècle. » Et bien sûr, sa réponse fuse : « Je suis certain que deux personnalités américaines figureraient parmi les cinq : Mohamed Ali* et Malcolm X. »

Si Omar Ibn Saïd a transcrit un chapitre du Coran en 1831, d'autres esclaves et d'autres Noirs libres ont aussi transcrit l'intégralité du Coran en Amérique. Ces érudits ont fondé des passerelles dont ils ne soupçonnaient pas la force et la solidité. L'étonnant discours du président Barack Obama au Caire le 4 juin 2009, dès le début de sa magistrature, avait pour but de

renforcer les liens distendus entre les États-Unis et une partie du monde musulman après les attentats du 11 septembre 2001 : « C'est ce cycle de la méfiance et de la discorde qui doit être brisé. Je suis venu ici au Caire en quête d'un nouveau départ pour les États-Unis et les musulmans du monde entier, un départ fondé sur l'intérêt mutuel et le respect mutuel, et reposant sur la proposition vraie que l'Amérique et l'islam ne s'excluent pas et qu'ils n'ont pas lieu de se faire concurrence. Bien au contraire, l'Amérique et l'islam se recoupent et se nourrissent de principes communs, à savoir la justice et le progrès, la tolérance et la dignité de chaque être humain. » Le président a répété sur tous les tons que l'islam a, de tout temps, fait partie de l'histoire de l'Amérique.

Un autre fait aurait donné grande satisfaction à Omar Ibn Saïd : c'est un pays africain et musulman – le Maroc – qui fut le premier à reconnaître les États-Unis. En signant le traité de Tripoli en 1796, le deuxième président, John Adams, eut la prescience de ceci : « Les États-Unis n'ont aucun caractère hostile aux lois, à la religion ou à la tranquillité des musulmans. »

Le destin d'Omar Ibn Saïd n'est pas un cas isolé. Les historiens ont retrouvé une flopée de parcours similaires, comme celui d'Abou Bakr al-Siddiq, un érudit né à Tombouctou, élevé à Djenné, capturé à Bouna (Côte d'Ivoire) à la suite d'une guerre, emmené à Kumasi (Ghana), puis vendu à des négriers britanniques qui l'emmenèrent en Jamaïque en 1805, alors qu'il avait 15 ans environ. Abou Bakr al-Siddiq est un homme dont nous connaissons le parcours grâce à un document autobiographique datant de 1834 et décrivant le monde sahélien des XVIII^e et XIX^e siècles. Abou Bakr al-Siddiq fut acheté par un commerçant qui sut mettre à profit ses compétences scripturaires : l'intéressé tenait les comptes en anglais afro-jamaïcain... écrit en alphabet arabe ! Sa biographie est un précieux document, sa lecture nous apprend que Tombouctou, Djenné, Bouna, Bondoukou, Kong, ou le Borno étaient à l'époque d'importants carrefours commerciaux et intellectuels musulmans, où se mélangeaient des populations diverses (Mandingues, Soninke, Songhaï, Peuls, Haoussa, Maures, etc.), et dont les apports linguistiques et culturels mutuels forgèrent un environnement cosmopolite, favorisant les mobilités des populations. La thèse de l'oralité africaine est en partie un mythe construit rétrospectivement pour justifier la conquête coloniale.

Ouologuem, Yambo

Le Malien Yambo Ouologuem entra dans les annales en 1968 avec son premier roman, *Le Devoir de violence* (1968 et 2018), aux éditions du Seuil. Premier prix Renaudot attribué à un écrivain africain, son roman deviendra tout à la fois culte et maudit.

Né le 22 août 1940 à Bandiagara, au centre du pays dogon, Yambo Ouologuem fait son lycée à Bamako et part en France en 1960 pour y poursuivre d'excellentes études universitaires (prépa littéraire à Henri-IV, École normale supérieure de Saint-Cloud, faculté de lettres et d'anglais), couronnées par un doctorat de sociologie. Professeur de lycée à Charenton le jour, écrivain la nuit, Yambo Ouologuem fomenta sa révolution en toute tranquillité. Personne ne peut le soupçonner de quoi que ce soit, personne ne le connaît, ni dans la France gaulliste ni ailleurs.

En Afrique, les dernières possessions portugaises (Angola, Mozambique) s'abîment dans une longue guerre civile, victimes de la guerre froide et de la prédation néocoloniale. Après l'euphorie des indépendances, souvent purement formelles, les nuages noirs s'accumulent sur le reste du Continent au fur et à mesure que les coups d'État se multiplient.

Dans les milieux artistiques et intellectuels, souvent pris dans l'engrenage politique, l'heure est au désenchantement. « Adieu à la négritude », claironnent de concert les vieux compagnons de route de Senghor* et les jeunes étudiants impatientes. Ce meurtre symbolique des pères annonce une série de remises en question. Il est accompli par Yambo Ouologuem avec panache et talent. Avec ambition aussi.

Son premier roman est une fresque qui s'étend sur huit siècles dans un empire africain imaginaire et renouvelle de fond en comble l'image que les Européens et les Africains (occidentalisés et islamisés) projettent sur l'Afrique. L'entreprise de démolition est colossale, les premières phrases donnent le ton : « Nos yeux boivent l'éclat du soleil, et, vaincus, s'étonnent de pleurer. Maschallah ! oua bismillah !... Un récit de l'aventure sanglante de la négraille – honte aux hommes de rien ! – tiendrait aisément dans la première moitié de ce siècle ; mais la véritable histoire des Nègres

commence beaucoup, beaucoup plus tôt, avec les Saïfs, en l'an 1202 de notre ère, dans l'Empire africain de Nakem, au sud du Fezzan, bien après les conquêtes d'Okba ben Nafi el Fitri. »

Chefs spirituels et temporels, monarques d'hier ou roitelets postcoloniaux, nulle autorité n'est épargnée par la fureur romanesque de Yambo Ouologuem, que viendra conforter la charge d'Ahmadou Kourouma* (dans *Les Soleils des indépendances*, en 1968). Cette rupture formelle et thématique est parachevée dix ans plus tard, toujours au Seuil, par deux nouvelles plumes enragées et iconoclastes : le Congolais Sony Labou Tansi (*La Vie et demie*, 1979), trop tôt disparu, et le Guinéen Tierno Monénembo (*Les Crapauds-brousse*, 1979), futur récipiendaire du prix Renaudot en 2008.

Après le succès, la chute. En 1971, « l'affaire Ouologuem » éclate lorsqu'un chercheur américain dévoile d'étranges similitudes entre *Le Devoir de violence* et *Le Dernier des justes*, d'André Schwarz-Bart, publié également au Seuil et prix Goncourt 1959. D'autres accusations de plagiat sont lancées quelques mois plus tard. L'auteur est cloué au pilori, son éditeur ne le défend guère. Face à la meute, le styliste malien publie un manifeste pour sa défense et un récit érotique sous pseudonyme. Écœuré, Yambo Ouologuem finit par se retirer au Mali, rompant tout contact avec le monde littéraire, puis avec tout ce qui lui rappelle l'Occident. Retiré dans son monde intérieur, il ne parlera plus de son œuvre passée. Il n'écrira plus jamais. Il est mort le 14 octobre 2017 à Sévaré, au Mali. Il était âgé de 77 ans.

P

Pauline (lettre de Patrice Lumumba à sa femme) – Présence Africaine

Pauline (lettre de Patrice Lumumba à sa femme)

Ceci est un document rare. Y sont couchés les derniers mots d'un héros tragique dont la disparition a été pleurée chaudement dans tout le Continent. La dernière lettre à sa femme Pauline. Pour rappel, le grand héros congolais Patrice Lumumba est capturé par des Katangais en tentant de gagner la province du Kasai, contrôlée par ses partisans, fin novembre 1960. De sa prison, il écrit à sa femme Pauline. Le 17 janvier 1961, Patrice Lumumba et deux de ses partisans, Maurice Mpolo et Joseph Okito, sont torturés, puis assassinés. Il avait 35 ans.

« Ma compagne chérie,

Je t'écris ces mots sans savoir s'ils te parviendront, quand ils te parviendront et si je serai en vie lorsque tu les liras.

Tout au long de ma lutte pour l'indépendance de mon pays, je n'ai jamais douté un seul instant du triomphe final de la cause sacrée à laquelle mes compagnons et moi avons consacré toute notre vie.

Mais ce que nous voulions pour notre pays, son droit à une vie honorable, à une dignité sans tache, à une indépendance sans restriction, le colonialisme belge et ses alliés occidentaux – qui ont trouvé des soutiens directs et indirects, délibérés et non délibérés, parmi certains hauts fonctionnaires des Nations unies, cet organisme en qui nous avons placé toute notre confiance lorsque nous avons fait appel à son assistance – ne l'ont jamais voulu.

Ils ont corrompu certains de nos compatriotes, ils ont contribué à déformer la vérité et à souiller notre indépendance. Que pourrai-je dire d'autre ?

Que mort, vivant, libre ou en prison sur ordre des colonialistes, ce n'est pas ma personne qui compte.

C'est le Congo, c'est notre pauvre peuple dont on a transformé l'indépendance en une cage d'où l'on nous regarde du dehors, tantôt avec

cette compassion bienveillante, tantôt avec joie et plaisir.

Mais ma foi restera inébranlable. Je sais et je sens au fond de moi-même que tôt ou tard mon peuple se débarrassera de tous ses ennemis intérieurs et extérieurs, qu'il se lèvera comme un seul homme pour dire non au capitalisme dégradant et honteux, et pour reprendre sa dignité sous un soleil pur.

Nous ne sommes pas seuls.

L'Afrique, l'Asie et les peuples libres et libérés de tous les coins du monde se trouveront toujours aux côtés de millions de Congolais qui n'abandonneront la lutte que le jour où il n'y aura plus de colonisateurs et leurs mercenaires dans notre pays.

À mes enfants que je laisse, et que peut-être je ne reverrai plus,

je veux qu'on dise que l'avenir du Congo est beau et qu'il attend d'eux, comme il attend de chaque Congolais, d'accomplir la tâche sacrée de la reconstruction de notre indépendance et de notre souveraineté, car sans dignité il n'y a pas de liberté, sans justice il n'y a pas de dignité, et sans indépendance il n'y a pas d'hommes libres.

Ni brutalités, ni sévices, ni tortures ne m'ont jamais amené à demander la grâce, car je préfère mourir la tête haute, la foi inébranlable et la confiance profonde dans la destinée de mon pays, plutôt que vivre dans la soumission et le mépris des principes sacrés.

L'histoire dira un jour son mot, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseignera à Bruxelles, Washington, Paris ou aux Nations unies, mais celle qu'on enseignera dans les pays affranchis du colonialisme et de ses fantoches.

L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au nord et au sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité.

Ne me pleure pas, ma compagne. Moi je sais que mon pays, qui souffre tant, saura défendre son indépendance et sa liberté.

Vive le Congo ! Vive l'Afrique ! »

Présence Africaine

Présence Africaine est à la fois le nom d'une revue et d'une maison d'édition sise au 25 bis rue des Écoles dans le 5^e arrondissement de Paris. La revue fut créée en 1947 par Alioune Diop, véritable relayeur des cultures africaines et personnage incontournable dans la facilitation de l'expression des voix africaines dans le monde. La revue *Présence Africaine*, dès sa création, comptera de prestigieux collaborateurs, pas seulement africains : André Gide, Albert Camus, Richard Wright ou encore Michel Leiris sont au rendez-vous, installant ainsi la revue comme l'une des plateformes les plus prestigieuses des cultures du monde noir.

La maison d'édition naîtra en 1949, accueillant les textes fondateurs de la littérature et de la pensée négro-africaines. Le premier texte publié sera *La Philosophie bantoue* du Révérend père Placide Tempels. Une multitude de textes parus dans la maison sont devenus des classiques : *Cahier d'un retour au pays natal* et *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire*, *Nations nègres et culture* de Cheikh Anta Diop*. Toujours en activité, sous la direction de Yandé Christiane Diop depuis la disparition de son époux Alioune Diop en 1980, la maison a gardé le siège mythique de la rue des Écoles et a découvert certaines plumes actuelles, Fatou Diome, Daniel Biyaoula, Alain Mabanckou, entre autres.

Q

Quinquéliba (ou Kinkéliba)

Quinquéliba (ou Kinkéliba)

La quête de la longévité restera une des aventures humaines les plus prisées. Le quinquéliba est une plante de la famille des myrtales dont les feuilles séchées, dans beaucoup de pays comme le Burkina Faso, la Gambie, le Mali, le Sénégal, et même en Afrique centrale, sont utilisées pour préparer la tisane – qu'on surnomme d'ailleurs « tisane de longue vie ». Outre le fait que cette boisson est conseillée pendant la période de jeûne, elle posséderait également des vertus médicinales, notamment pour le traitement de la constipation, la perte de poids ou encore le contrôle de la tension artérielle.

R

Réfugiés climatiques – Rumba congolaise – Rwanda (génocide des Tutsi)

Réfugiés climatiques

Il existe une photographie qui fait mouche dans la mémoire collective allemande. Elle représente le paquebot *Eduard-Bohlen*, dont l'épave s'enfonce depuis plus d'un siècle dans le sable du désert du Namib, et qui s'est échoué par temps de brouillard, le 5 septembre 1909, sur la côte de ce qui s'appelait alors Deutsch-Südwestafrika. Aujourd'hui, l'épave se trouve à plus de 200 mètres à l'intérieur des terres, le désert ayant gagné du terrain sur l'océan. L'*Eduard-Bohlen*, fleuron de la compagnie Woermann-Linie de Hambourg, desservait la colonie allemande depuis 1891. Il fut converti en bateau négrier en 1904 au cours de la guerre d'extermination menée par l'administration allemande contre les Herero et les Nama, rétifs à la *pax germanica*. Quelle leçon pourrait-on tirer du destin tragique de ce preux chevalier de la prédation coloniale ? Il apparaîtrait, aux yeux d'un historien du siècle, comme un corps étranger chu d'une autre planète et, pour les générations futures, comme le vestige incongru d'un modèle de société glouton, irresponsable et suicidaire.

La fin pathétique de l'*Eduard-Bohlen* nous montre que les problèmes environnementaux ne sont pas si nouveaux qu'ils nous paraissent, qu'ils sont planétaires (« la terre est une île », ont répété les poètes visionnaires, d'hier et d'aujourd'hui, de John Donne à Édouard Glissant, prêchant le plus souvent dans le désert) et qu'ils réclament des solutions à l'échelle mondiale. Devant l'Himalaya de maux provoqués par le réchauffement climatique et ses effets économiques, politiques et sociaux, nul n'est à l'abri. Il y va tout simplement de la survie de l'espèce humaine. L'image de l'Himalaya est peu exagérée, car l'ONU prévoit 250 millions de réfugiés climatiques par an à l'horizon 2050 si la tendance actuelle des émissions de gaz à effet de serre n'est pas inversée.

Fin août 2005, les médias couvrent dans une communion quasi planétaire le martyr des habitants de la ville de La Nouvelle-Orléans balayée par l'ouragan Katrina. Après deux ruptures de digues, huit habitants sur dix de cette ville mondialement connue pour sa culture métisse et conviviale se sont retrouvés en quelques heures sous les eaux qui atteignirent à certains

endroits une hauteur de 7,60 m. La catastrophe était prévisible. Le scénario de l'inondation avait été annoncé et décrit par le menu, dès octobre 2001, par la revue *Scientific American*. Bien sûr, l'analyse des conséquences sociales a révélé que l'ouragan Katrina n'a pas frappé les gens de manière uniforme : près de la moitié des quartiers détruits étaient habités par des Africains-Américains, alors que ces derniers ne représentaient qu'un quart de la population dans les quartiers épargnés par la catastrophe. Plus on est pauvre, plus on est vulnérable devant les catastrophes dites naturelles : que l'on soit un Noir en butte au chômage dans un quartier déshérité de La Nouvelle-Orléans, un Namibien menacé par l'avancée du désert ou un Inuit des grands espaces hyperboréens voyant son biotope fondre comme neige au soleil.

C'est de cette catastrophe – prévisible et donc évitable – que date le concept de « réfugié climatique » désignant une personne chassée de chez elle par un événement météorologique. À coup sûr, ce concept va prospérer rapidement dans les mois et les années à venir. Et, aussi longtemps que perdurera la fringale des ressources naturelles, de nouveaux ouragans Katrina frapperont les villes côtières, de nouveaux *Eduard-Bohlen* se figeront dans le sable, de nouvelles émeutes de la faim surgiront de manière fulgurante et de nouveaux conflits opposeront autochtones et allogènes. Bientôt, la distinction entre les réfugiés fuyant la guerre et ceux détalant devant un fléau naturel, entre les réfugiés politiques et les réfugiés climatiques ne sera plus pertinente tant se multiplieront de nouvelles guerres pour les énergies fossiles, pour l'eau potable... et pour tout le reste.

En attendant de trouver un consensus, les négociations mondiales sur le climat tourneront à la foire d'empoigne. Nous sommes à la croisée des chemins. Trois solutions se présentent à nous : a) continuer comme si de rien n'était, et ainsi aggraver la situation critique de la planète ou, pis, foncer droit dans le mur ; b) mettre en pratique la « modeste proposition » faite par l'écrivain irlandais Jonathan Swift dès 1729. Dans ce pamphlet, il proposait de réduire la misère et la surpopulation dans le contexte de l'Irlande du XVIII^e siècle en se servant des nourrissons comme source d'alimentation ; c) redéfinir nos modèles de société, nos manières d'être, de vivre et de penser. Prêter l'oreille aux prophéties des poètes. Plus concrètement, cette troisième voie – qui est la plus ardue et la plus raisonnable – consiste à s'inspirer de pratiques locales, qui se fondent sur l'éthique et la responsabilité citoyennes, comme la politique énergétique

norvégienne et celle du transport helvétique. Et c'est ainsi que les voix de
brasier des poètes d'Afrique et du monde vont rendre tangible et audible le
silence des réfugiés de tous les fléaux climatiques.

Rumba congolaise

Courant musical tirant son influence de la rumba cubaine dans les années 1930, la rumba congolaise est l'illustration des échanges de cultures entre la Caraïbe et l'Afrique. La rumba cubaine n'a pas « atterri » dans les deux Congo par un effet du hasard. Dans ces années 1930, le passage des cargos le long des côtes africaines favorisa les échanges entre les Africains et les marins cubains qui rapportaient une musique dont le Continent se sentait très proche et s'y retrouvait, comme si notre musique avait fait le voyage vers des terres lointaines pour revenir à nous avec de nouvelles notes, de nouveaux accents. Et cette musique cubaine se déversa sur les côtes africaines, en particulier à Léopoldville (Kinshasa aujourd'hui) et Brazzaville.

Les deux Congo deviendront les bastions de cette rumba cubaine, modifiée localement à travers une structure musicale tenant sur la guitare solo dont la sonorité aiguë invitait immédiatement à la danse.

Le temps a passé, la rumba congolaise a elle aussi connu une mutation profonde depuis l'époque de ses précurseurs tels Grand Kallé, le compositeur d'« Indépendance Cha Cha* », jusqu'à la nouvelle génération incarnée aujourd'hui par les nouveaux trublions JB Mpiana, Wera Son, Papa Wemba, Koffi Olomidé et Roga-Roga entre autres.

Les chansons des initiateurs de la rumba congolaise se caractérisaient par des envolées romantiques et des mélodies célébrant un thème inépuisable : l'amour. Le texte, construit dans un lingala soutenu, contenait alors peu de mots dérivés de la langue française. Le groupe Tout-Puissant OK Jazz de Franco Luambo Makiadi comptait parmi ses membres l'artiste Simaro, surnommé « Le Poète ». Celui-ci composait ses titres en s'inspirant de thèmes éternels (la mort, l'amour, l'argent, la pauvreté), comme en témoignent ses célèbres titres « Kadima », « Diarrhée verbale », « Mbongo », etc.

À la fin des années 1960 jusqu'aux années 1980, la rumba fut dominée par la capitale zaïroise, Kinshasa, avec le Tout-Puissant OK Jazz et l'Afrisa International de Tabu Ley – le père du rappeur français Youssoupha. Mais à

Brazzaville, le bouillonnement musical était également remarquable, surtout avec le groupe Les Bantous de la Capitale dont les principaux artistes se nommaient Jean-Serge Essous, Pamélo Mounka, Kosmos Moutouari, Pierre Moutouari, Youlou Mabiala, Loko Massengo, Michel Boyibanda, etc.

Les deux capitales, loin de s'opposer, entretenaient plutôt une véritable collaboration artistique. Beaucoup de musiciens de Brazzaville avaient fait leurs premiers pas à Kinshasa (Youlou Mabiala, Michel Boyibanda...), et plusieurs des artistes de Kinshasa avaient intégré ou créé des orchestres à Brazzaville (Ricardo Lemvo, par exemple).

Sensible à la demande implicite des boîtes de nuit, des bars congolais et même de certaines capitales africaines dans lesquelles le lingala n'est pas la langue d'usage, les nouveaux trublions n'accordent plus la même valeur au texte qui fut longtemps la pierre de voûte des morceaux classiques tels « Indépendance Cha Cha » de Grand Kallé, « Mokolo na kokufua » et « Nzalé » de Tabu Ley, « Chérie Kamikaze », « Petit Chéri » de Youlou Mabiala ou « Mario » et « Mamou » de Franco.

Pour la nouvelle génération, les paroles sont en général laissées à l'improvisation d'un animateur qu'on appelle « atalaku », et dont les plus célèbres dans les deux Congo sont (ou étaient) Mbochi Lipasa, « CNN », Dolce Parabolique, Roi David, « Bill Clinton », Bébé Kérosène, Tutu Kaluji et Kila Mbongo.

Rabougri, le texte des animateurs (*atalakus*) est parfois réduit à la litanie des noms d'individus, de notables, d'hommes politiques, et autres adeptes de la Sape* de la place de Paris et de Bruxelles. On appelle ce phénomène : le « générique ». Il a pris le pas sur le cadre de la chanson pour devenir un enjeu économique. En effet, certains entrepreneurs en profitent pour faire la publicité de leur commerce. C'est le cas par exemple des compagnies d'import-export (Kin Service Express, Kin Fret Service) ou de transfert d'argent – Western Union – qui parrainent désormais les concerts d'artistes congolais.

Ce phénomène est un tournant, beaucoup de musiciens congolais ignoraient encore que toute publicité est payante. Ainsi, à la fin des années 1970 et tout au long des années 1980, Papa Wemba a promu gratuitement dans ses albums plusieurs couturiers européens (Armani, Boulevard, Comme des Garçons, Firenze, Gianni Versace, Gianfranco Ferré, etc.) ou des chausseurs de luxe comme J.M. Weston, Church ou Doctor Martens.

Notons aussi que l'ingérence du français dans la musique congolaise de la nouvelle génération ne s'arrête pas au titre, il arrive même que l'équilibre entre la langue de Voltaire et celle du vieux Wendo Kolosoy soit de l'ordre de 50-50 ! Il faut rappeler également que la plupart des musiciens congolais de cette nouvelle génération vivent entre Kinshasa, Brazzaville, Bruxelles et Paris et ont parfois créé des orchestres en Europe : le Soukouss Stars, un des groupes les plus populaires, fut fondé en 1989 par les guitaristes Dally Kimoko, Lokassa Ya Mbongo, le bassiste Ngouma Lokito et les chanteurs et auteurs Ballou Canta, Zitany Neil et Shimita.

Enfin, même si cela peut sembler cocasse, il est à noter que l'artiste congolais, qu'il soit d'une rive ou de l'autre, s'autoproclame dans chaque chanson comme le meilleur, le plus adulé, le plus aimé. Ce culte de la personnalité donne le ton de la chanson, et certaines d'entre elles ne sont que des louanges de la vedette principale. De l'autoproclamation dans la chanson aux attaques personnelles, il n'y a qu'un pas à franchir. Les mélomanes congolais attisent d'ailleurs les rivalités qui nourrissent désormais les textes de musiciens. Cette rivalité est aujourd'hui l'une des raisons qui divisent les fans. Et il est même arrivé que cela se termine par des rixes en plein cœur de Paris.

Rwanda (génocide des Tutsi)

1994 fut une année terrible pour l'Afrique avec le génocide au Rwanda. Plus d'un million de personnes furent massacrées dans ce qui allait être l'un des derniers génocides du ^{xx}^e siècle. Les Hutu se liguaient contre les Tutsi dans une haine héritée d'une idéologie occidentale qui avait distingué les Noirs dits supérieurs (Tutsi) aux Noirs dits inférieurs (Hutu).

Les massacres perpétrés par les Hutu sur les Tutsi, seront d'abord associés à la supposée barbarie de la « nature africaine ». C'est ce qui explique en grande partie l'hésitation de la communauté internationale, le temps qu'il lui aura fallu avant de prononcer le mot « génocide », alors même que sur le terrain beaucoup d'observateurs ne cessaient de nous alerter de la dégradation de la situation. Aujourd'hui des textes écrits par les rescapés, par des journalistes, par les historiens et les romanciers « engagés » montrent l'étendue de ce que Jean-Pierre Chrétien qualifiait alors de « nazisme tropical¹ ».

Pourquoi les écrivains africains ont-ils attendu quatre années (en 1998) avant de s'acquitter de ce « devoir de mémoire » ? En effet, plusieurs ouvrages ont été publiés – les plus importants sont ceux de Tierno Monénembo (*L'Aîné des Orphelins*, 2000), d'Abdourahman Waberi (*Moisson de crânes*, 2000) et de Boubacar Boris Diop (*Murambi, le livre des ossements*, 2000). Mais pendant les massacres, aucune voix importante ne s'est élevée ou fait entendre. Nous attendions tous l'intervention de l'Autre, de l'Occident. Pendant ce temps les massacres se poursuivaient. De ce point de vue, la réaction ultérieure des intellectuels et écrivains africains ressemblait à une médecine appliquée après la mort. Ce génocide montrait par conséquent l'inefficacité de la prétendue conscience africaine. Les leçons de morale post-génocide étaient aussi gênantes que l'attitude d'observateurs que semblaient adopter les Africains eux-mêmes. C'est sans doute là la part de notre culpabilité et, indirectement, de notre « complicité sans intention de donner la mort », si tant est que cette formule ampoulée puisse alléger nos remords. Le silence ou la lenteur dans la réaction.

S

Sanglot de l'homme noir (Le) – Sankara, Thomas – Sape – Senghor,
Léopold Sédar – Sharif, Omar – Sow, Ousmane – Sy, Omar

Sanglot de l'homme noir (Le)

Le Sanglot de l'homme noir est un essai publié par Alain Mabanckou en 2012, aux éditions Fayard. Ce livre est une adresse au fils de l'auteur, né en France, n'ayant jamais mis les pieds en Afrique. L'ouvrage, qui emprunte son titre au *Sanglot de l'homme blanc* de Pascal Bruckner (Seuil, 1983), évoque la perception de l'immigration en France, le chemin de croix des immigrés, mais surtout l'urgence pour les Noirs de France de prendre leur destin en main, de ne pas s'enfermer dans leur identité et de ne pas se laisser séduire par le discours pessimiste d'une malédiction liée à la couleur de peau.

Sankara, Thomas

Thomas Sankara ? La jeunesse dégage son nom plus promptement que Lucky Luke son pistolet. Comment la raconter à toi ami(e), si cette histoire n'est pas encore parvenue à tes oreilles ? Nous sommes certains d'une chose. Tu éprouveras toutes les couleurs de l'émotion – de la tristesse à la colère, en passant par la peur et la joie –, si tu lui prêtes un peu d'attention. T'en souviens-tu du grand soir de 4 août 1983 ? Ce fut un soir de folie, de clameurs et d'espérance comme on en vit très rarement dans une vie ou dans un siècle en Afrique. Un homme s'est levé d'entre les soldats. Avec ses compagnons, il a pris le pouvoir par les armes, chassant la clique corrompue qui tenait les rênes de son pays. Cet homme modeste par le physique, mais doté d'un charisme foudroyant et d'une énergie débordante, s'appelait Thomas Noël Isidore Sankara. Pourtant il n'avait que sa foi ardente, son verbe alchimique et son courage légendaire. Une fois au pouvoir, employant des méthodes révolutionnaires, il a tout changé. La Haute-Volta pourvoyeuse de tirailleurs et de bras pour les plantations ivoiriennes n'est plus. Vive le Burkina Faso !, « le Pays des hommes intègres ».

Bien sûr, le prophète noir sera stoppé net au milieu du gué. Blaise Compaoré, son ami et son second dans la hiérarchie militaire, le trahira. Et les dieux et la vieille terre ancestrale crieront vengeance. Vingt-sept ans plus tard le félon sera chassé du pouvoir. Le fantôme de Thomas Sankara hante les nuits de Ouagadougou.

Tu as entendu au moins une fois cette tragédie moderne, nous dis-tu. Nous ne sommes pas étonnés. C'est l'histoire de Patrice Emery Lumumba, le martyr du Congo. C'est l'histoire d'Amilcar Cabral, le héros de la Guinée-Bissau. C'est l'histoire de Thomas Sankara. C'est l'histoire qui bégaie en Afrique, ami(e) !

Sape

Si d'aucuns perçoivent la SAPE (Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes) comme un simple mouvement de jeunes Congolais qui s'habillent avec un luxe ostentatoire, il reste que cette culture urbaine, circulant d'abord entre les deux rives du fleuve Congo, va bien au-delà d'une simple extravagance d'habits aux couleurs vives. La Sape, d'après les « Sapeurs » eux-mêmes, est une esthétique corporelle, une autre manière de concevoir le monde – et, dans une certaine mesure, une revendication sociale d'une jeunesse en quête de repères. Le corps devient alors l'expression d'un art de vivre. Cela nécessite de savoir nouer la cravate, marcher d'une certaine façon, un peu de guingois, gonfler les joues – ou, dans la langue du Sapeur, « pomper l'air », etc. La signification de ces gestes échappe à l'individu qui n'est pas du « milieu », celui que les Sapeurs qualifient de « taureau sans allure ». Tout est dans « l'allure », dans cette finesse qui fait que n'importe quel costume porté par un Sapeur prend aussitôt une « autre dimension ». Les Sapeurs le disent : donnez donc un costume Francesco Smalto ou Gianni Versace à un taureau sans allure, le résultat serait forcément catastrophique ! On ne porte pas un vêtement les yeux fermés. Il y a la manière, les gestes qui vont avec. Tout est calculé dans le dessein de révéler le moindre détail qui ajouterait de l'élégance au Sapeur, qui donnerait de la valeur ajoutée à son corps. Ce n'est pas l'habit qui fait le Sapeur, c'est sa touche personnelle. Et cela s'apprend grâce à l'observation, une observation qui, elle-même, obéit à certains « rites ». C'est certainement pour cela que le Congolais parle d'une « religion » lorsqu'il s'agit d'évoquer la Sape, la fameuse *religion ya kitendi* (littéralement « la religion du tissu »). En embrassant le culte de l'habit, notre Sapeur estime qu'il domine le monde, qu'il se distingue de « la masse » et en devient le leader. Pour le Sapeur, l'habit fait forcément le moine...

L'art de se vêtir des Congolais pourrait se distinguer entre deux tendances très antagoniques : l'authenticité et la Sape. Pour le Sapeur, l'authenticité n'existe pas, puisque la Sape nie la valeur du « local », exhorte l'idée de la traversée, du voyage vers l'Europe pour y résider,

s'approvisionner en habits de marque avant le retour triomphal au pays natal avec une métamorphose complète du corps. Ce retour au pays natal est bien loin de celui chanté par l'illustre poète martiniquais Aimé Césaire*. La Sape est l'antithèse de la Beauté traditionnelle africaine, celle du tissu local, de l'élégance des ancêtres. Le Sapeur, tout comme l'écrivain de la négritude, a la conviction de s'attaquer, lui aussi, au colon : les habits que celui-ci a fabriqués, ces habits qu'il ne sait pas porter et que lui, le Sapeur, sait mettre en valeur. L'élégance est de ce fait « nègre ». En cela, le mouvement de la Sape épouserait indirectement les objectifs de la littérature africaine de l'époque coloniale – voire postcoloniale – lorsque des auteurs africains s'illustraient par leur capacité à dépasser les maîtres européens, à montrer qu'ils étaient capables de manier la langue française mieux que les Français eux-mêmes.

La Sape est parfois perçue comme une des conséquences de la colonisation – et beaucoup de Sapeurs, anticipant cette analyse, estiment que leur courant aurait plutôt des origines précoloniales, qu'il remonterait à cette époque lointaine où nos ancêtres du royaume Kongo arboraient leurs tenues traditionnelles en raphia. Certes, mais pourquoi alors ne pas célébrer l'élégance traditionnelle ? Mystère.

La deuxième tendance de cet art de se vêtir pourrait se qualifier de « politique de recours à l'authenticité », pour reprendre les termes du dictateur Mobutu Sese Seko, lors d'un discours resté mémorable dans les esprits des Congolais des deux rives. Ce président définissait alors le retour aux sources dans les termes suivants :

« La politique de recours à l'authenticité, de quoi s'agit-il ? Tout simplement de ceci : refuser désormais d'une manière catégorique d'être des copies certifiées conformes ! C'est-à-dire, au nom de la Révolution, nous ne pouvons plus accepter d'être dans ce continent des Français d'Afrique, des Belges d'Afrique, des Américains d'Afrique, des Italiens d'Afrique, mais des Africains authentiques ! »

Lorsque certains Sapeurs, bien malgré eux, soutiennent que la Sape tiendrait ses origines de l'accoutrement du colon – supposé toujours tiré à quatre épingles avec son casque colonial –, ils corroborent l'idée d'une aliénation culturelle, d'un effacement de l'être africain qui devient la marionnette de l'ancien colonisateur. Un Noir qui porte un masque blanc...

Senghor, Léopold Sédar

Léopold Sédar Senghor couvre un siècle d'histoire littéraire, culturelle et politique. Il a marqué de son empreinte plusieurs continents, et particulièrement l'Afrique de ses origines et l'Europe de ses années de retraite. Senghor, c'est d'abord une traversée du siècle, un destin exceptionnel. Un petit enfant noir de l'empire qui faillit devenir prêtre et dont l'étoile brillera au firmament de son temps.

Né le 9 octobre 1906 à Joal – le berceau familial sur la petite côte, en pays sérère, mû en univers enchanteur, en « royaume de l'enfance » –, Senghor est mort le 20 décembre à Verson, chez sa belle-famille, en Basse-Normandie. Ses funérailles ont eu lieu le 29 décembre 2001 à Dakar, où il repose pour l'éternité au cimetière Bel-Air auprès de son fils Philippe-Maguilen.

Difficile de ramasser en quelques dates le siècle Senghor, avec sa part de lumière et ses zones d'ombre, ses bosses et ses creux. En 1928, il débarque à Paris, entre au lycée Louis-le-Grand où il rencontre Georges Pompidou et toute une grande partie de l'intelligentsia de l'époque. En 1934, il fonde avec l'étudiant martiniquais Aimé Césaire* un modeste journal d'étudiant, *L'Étudiant noir*, qui ne comptera qu'un seul numéro ; mais que cela ne tienne, le mouvement de la négritude est lancé à la face du monde. Dans la bouche de ces jeunes poètes noirs, l'insulte suprême, le mot de « nègre », devient un mot de passe, un cri de ralliement, un signe de distinction. Un an plus tard, Senghor devient le premier agrégé noir. Tout un symbole pour les partisans de l'assimilation à la française ! Enseignant, prisonnier lors de la Seconde Guerre dite mondiale, il entre en politique en 1945. Il écrit, avec beaucoup d'autres penseurs il est vrai, les heures de gloire du mouvement de la négritude dans les années 1950 et 1960 en participant à la création et à la consolidation de la maison d'édition Présence africaine* dirigée par son compatriote Alioune Diop, aux deux Congrès internationaux des écrivains et artistes noirs (Sorbonne, Paris, 1956 et Rome, 1959). Ensuite, il tiendra les rênes de son pays, le Sénégal, de septembre 1960 à décembre 1980, amorcera l'ouverture démocratique dès 1974 en reconnaissant le

multipartisme, quittera de son propre chef la présidence avant d'être accueilli par les Immortels du quai Conti en 1984.

Ce rapide survol ne dit pas grand-chose des multiples versants de Senghor, le poète, l'homme de foi, l'essayiste, le héraut de la négritude, l'esthète helléniste, le chantre du métissage (qui revendiquait sa goutte de sang et son patronyme d'origine portugaise dérivant de senhor, le terme pour « monsieur » ou « l'homme »), l'ambassadeur de la francophonie, etc. On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Léopold Sédar Senghor. Cette œuvre a eu ses thuriféraires comme ses ennemis jurés. L'élite africaine francophone avait toujours maille à partir avec cet homme omniprésent et cette œuvre colossale. On était pour Senghor ou contre lui. Ce fut même une mode dans les années 1970, chez les jeunes intellectuels frottés au marxisme bégayant de l'époque.

Poète et politique, il faut mettre également au crédit du poète-président une poignée d'essais et d'écrits politiques. Cependant son œuvre majeure, comme il le disait lui-même au soir de sa vie, reste sa production poétique. Confiée pour l'essentiel aux éditions du Seuil, elle tient sur un long rayon (*Chants d'ombre*, 1945 ; *Hosties noires*, 1948 ; *Éthiopiennes*, 1956 ; *Nocturnes*, 1961 ; *Lettres d'hivernage*, 1973 ; *Élégies majeures* suivies de *Dialogue sur la poésie francophone*, 1979 ; sans oublier l'anthologie séminale qu'il avait coordonnée dès 1948 : *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (PUF) précédée d'une préface tonitruante de Jean-Paul Sartre, « Orphée noir »).

Enfin, malgré ses zones d'ombre, ses ambiguïtés idéologiques, ses erreurs politiques, Senghor a eu l'élégance de vivre sa vie comme une œuvre d'art. Et ça aussi, c'est la marque de grands hommes.

Sharif, Omar

C'est un bandeau de Google qui a attiré notre attention, Google Doodle ayant consacré la journée du 10 avril 2018 à celui qui est sans doute le plus célèbre des acteurs africains : l'Égyptien Omar Sharif. L'homme à l'éternel sourire et l'indémodable moustache est né le 10 avril 1932 à Alexandrie. Pour l'état civil, il porte le nom de Michel Dimitri Chalhoub.

Sa longue et prodigieuse carrière a débuté en Égypte, au début des années 1950. Ce sont des réalisateurs britanniques et américains qui lui offrent ses meilleurs rôles. Il brille dans des grands films comme *Lawrence of Arabia* (1962) ou *Doctor Zhivago* tourné cinq ans plus tard. Acteur rare, polyglotte avant l'heure, parlant couramment l'arabe, l'anglais, le français, l'espagnol et l'italien, Omar Sharif a remporté une foule de récompenses dont un César et trois Golden Globes. Pour les beaux yeux de l'actrice égyptienne Faten Hamama. Il s'était converti à l'islam pour l'épouser en 1955. À la suite de leur séparation en 1974, Omar Sharif s'éloigne un temps de l'Égypte avant d'embrasser à nouveau la terre africaine qui l'avait nourri. La cigarette visée sur ses lèvres était son signe distinctif. La légende dit que le comédien fumait cent cigarettes par jour. Il a été emporté par une crise cardiaque le 10 juillet 2015, au Caire, à l'âge de 83 ans.

Sow, Ousmane

On se souviendra que du 20 mars au 20 mai 1999, le sculpteur d'origine sénégalaise Ousmane Sow fit la une de l'actualité du monde des arts en France. Tous les médias évoquèrent en termes élogieux son exposition d'alors sur le pont des Arts à Paris – une grande révolution dans l'histoire de l'art africain.

Né en 1935 à Dakar, mort le 1^{er} décembre 2016, Ousmane Sow a commencé à sculpter depuis son enfance. Et pourtant, il n'allait se consacrer pleinement à son art que très tardivement, à l'âge de 50 ans ! Kinésithérapeute, délaissant presque les Beaux-Arts, il était méconnu jusqu'en 1987, année de sa première exposition sous l'impulsion du Centre culturel français de Dakar. Puis on le retrouvera en Allemagne lors d'une exposition à la *Dokumenta* de Kassel. À Venise, en 1995, on découvre deux de ses sculptures durant la Biennale : le *Nouba assis* et le *Nouba debout*.

L'artiste travaillait dans la patience et le silence de sa maison à Dakar. En 1984, il créa *Les Nouba*, en 1989 *Les Masai*, en 1990 *Les Zoulou*, en 1993 *Les Peul*, en 1998 *La bataille de Little Big Horn*. Cette dernière œuvre comprendra à l'exposition de Dakar 35 pièces tandis que l'exposition du Pont des Arts allait en compter le double !

Le public français put voir de près ces sculptures géantes de plus de deux mètres. De même ces visages expressifs façonnés par un artiste qui poussait les limites de la création au-delà des conventions. Sur ces œuvres, les traits sont précis, notamment avec les lutteurs *Nouba* du Sud-Soudan, dont les corps puissants et nus, les visages lacérés et les regards enchanteurs saisissent et « parlent » à l'observateur.

Il y a dans toutes les sculptures d'Ousmane Sow une âme qui plane, qui vous effleure et qui vous plonge dans un autre univers. On ressent la vie, le mouvement, le souffle, la démesure qui animaient le créateur. Ousmane Sow installait ses « personnages » à l'instar d'un metteur en scène, comme pour la célèbre *Bataille de Little Big Horn*. Le sculpteur recomposait une scène de l'histoire des indiens d'Amérique, avec onze chevaux, vingt-quatre

guerriers et Tuniques bleues. Tous les détails avaient leur place : cadavres par terre, scalps, chevaux morts...

De cette exposition mémorable sur le pont des Arts, on retiendra que la sculpture, pour Ousmane Sow, est une alchimie faite de poésie, de magie, de vie. Chaque pièce contribue à une mise en scène ourdie dans un silence dont Ousmane Sow était le seul dépositaire. Mais le sculpteur démontre également à quel point la sculpture peut être « spectaculaire » car, lui, en artiste aguerri, savait que la vie est un grand spectacle...

Sy, Omar

Le fameux destin d'Omar Sy ne se déroule pas seulement sur les écrans. Il s'écrit aussi dans la vraie vie. Né en 1978 en région parisienne, Omar Sy est un humoriste et comédien qui vit désormais à Los Angeles, après avoir conquis Paris et le milieu du cinéma français. Révélé au grand public par le film *Intouchables*, la comédie aigre-douce d'Éric Toledano et d'Olivier Nakache qui a égalé en 2012 le succès de Harry Potter. Porté par un duo d'acteurs fantastiques (François Cluzet dans le rôle d'un milliardaire cloué dans un fauteuil roulant et Omar Sy dans celui de son homme à tout faire), *Intouchables* avait séduit plus de 2,5 millions de téléspectateurs cette année-là. Omar Sy (en duo avec Fred Testot) avait déjà fait le bonheur des téléspectateurs sur la chaîne câblée Canal + avec l'émission *SAV* (Service Après-Vente), suivant ainsi les traces de l'acteur et humoriste français d'origine marocaine Jamel Debbouze.

Omar Sy, Jamel Debbouze, le rappeur La Fouine et l'ancien attaquant de Chelsea Nicolas Anelka ont tous un point commun : ils sont nés et ont grandi à Trappes, une ville pauvre située non loin de Versailles. En février 2012, l'interprète du *Flic de Belleville* a reçu le César du meilleur acteur. Ses parents sénégalais peuvent être fiers de leur fils. L'excellent acteur n'éclipse pas le formidable parent, l'ami fidèle et le citoyen attentif et engagé.

T

Terre d'ébène – Tintin au Congo – Tirailleurs sénégalais

Terre d'ébène

Terre d'ébène d'Albert Londres parut d'abord dans le quotidien *Le Petit Parisien* en 1928, puis une année plus tard sous forme d'ouvrage chez Albin Michel. L'écrivain journaliste français livrait alors le plus fort témoignage de l'époque sur les prétendues « ténèbres » africaines. Lorsque Londres décida de se rendre pendant quatre mois en Afrique, il dut jongler non seulement avec les fonctionnaires du ministère des Colonies qui avait été créé en 1894, mais aussi avec les petits fonctionnaires de l'Agence générale des colonies, instituée en 1919 et dont la mission quasi divine était de fabriquer une image idéale de l'épopée impériale, où les Blancs devaient servir de guides, les masses africaines étant contraintes de les suivre en souriant et, au milieu de ce monde idéal, les ponts, les routes et les quais portuaires devaient préparer l'Afrique de demain. Au Congo, le chemin de fer qui coûta la vie aux colonisés était en pleine construction. *Terre d'ébène* illustra le courage et l'objectivité de Londres qui dénonçait le travail forcé, pour ne pas dire une autre forme d'esclavage perpétué dans les colonies par la France. Ce chemin de fer du Congo, qui devait fendre les forêts africaines pour emporter les richesses du sol d'Afrique par-delà l'océan, devenait alors le symbole même de l'exploitation du Continent par les colonisateurs.

Tintin au Congo

Une polémique avait un temps divisé le milieu intellectuel africain, certains souhaitant qu'on retoque *Tintin au Congo* d'Hergé, considéré comme une bande dessinée raciste à l'égard des Africains. En effet, *Tintin au Congo* montre des Noirs à l'état de barbarie, sans esprit et qui parlent dans une langue censée reproduire leur imbecillité, la langue que l'auteur estime à la hauteur de « ces gens-là ». Dans sa défense, Hergé avait argué en son temps qu'il baignait comme « tout le monde » dans cette idéologie au sujet des Noirs. Qu'à cette époque cette pensée dominait. Ce qui est inexact, puisque bien avant la parution de *Tintin au Congo*, beaucoup d'intellectuels européens regardaient déjà autrement l'Afrique et les Africains. Entre 1927 et 1929, par exemple, des livres majeurs plaidaient pour la revalorisation de la condition de l'homme noir, et ces ouvrages étaient donc des plaidoyers contre le colonialisme. Rappelons les deux livres publiés d'André Gide* *Voyage au Congo* et *Retour du Tchad* ou encore *Terre d'ébène** d'Albert Londres. Par ailleurs, quoi que l'on puisse reprocher au siècle des Lumières, il reste que cette époque a été celle de l'humanisme et donc de la recherche d'un certain équilibre entre les hommes. Hergé ne pouvait pas ignorer cela. Il avait donc fait un choix capital : légitimer la colonisation de la Belgique au Congo par son œuvre. En effet les Belges étaient nombreux à ne pas vouloir se rendre dans cette terre lointaine. Il fallait bien une propagande. Dans ce sens, Hergé a donné un grand coup de main au système colonial belge, et *Tintin au Congo* – toutes proportions gardées – a été aussi « stratégique » que ces propagandes diffusées par l'armée française pour inciter le gens à aller se battre en Algérie. Faut-il alors retoquer cette bande dessinée en y apposant une sorte d'« avertissement » comme le suggéraient certains ? Non, le lecteur adulte peut lire *Tintin au Congo* avec un peu plus de recul. Parce qu'il sait – en principe – que la question coloniale est au cœur de ce livre. Ce que subissent les Noirs aujourd'hui dans le monde est le résultat d'une idéologie raciste bien ancrée dans les consciences de certains esprits pernicious. Prenez n'importe quel livre d'histoire de l'époque de *Tintin au Congo*, et remarquez ce qu'on dit de la colonisation ! Une glorification, une

revendication de la grandeur de la puissance coloniale, celle qui est allée dispenser les lumières loin là-bas, dans les territoires reculés, au cœur des ténèbres !

Cette œuvre d'Hergé doit rester une trace de l'esprit belge de ces années 1930. Elle est une des preuves historiques d'une certaine pensée occidentale – mais pas de toute la pensée occidentale ! La polémique frise au fond la cocasserie à force de ne lire les choses que sous un angle « africaniste », voire « intégriste ». Ce n'est pas à partir de *Tintin au Congo* que la pensée du Blanc sur le Nègre s'est formée. Lorsque Tintin est « arrivé au Congo », l'idéologie raciste et coloniale sur le Noir était déjà bien répandue...

Tirailleurs sénégalais

Les tirailleurs sénégalais constituaient le corps militaire des troupes coloniales de l'Empire français. On les appelait également la « Force noire ». Tous les tirailleurs n'étaient pas sénégalais. Si l'appellation est demeurée telle quelle, c'est parce que la création du premier régiment eut lieu au Sénégal en 1857. Mais il regroupait différentes nationalités de l'Afrique noire qui combattaient sous le drapeau français.

Des centaines de ces vaillants combattants allaient connaître un des drames les plus retentissants, et qu'il faudrait un jour mieux mettre en lumière dans les livres d'Histoire de France. En effet, plus de 400 d'entre eux furent abattus par l'armée française et reposent dans des fosses communes en Afrique.

Revenons sur cet épisode tragique considéré comme un mensonge d'État pour beaucoup...

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la ville de Lyon sera le théâtre des massacres des Africains. Les 19 et 20 juin 1940 – donc juste un jour après l'appel du 18 juin du général de Gaulle –, la France est consciente qu'elle a perdu d'avance la guerre, mais elle envoie néanmoins le 25^e contingent de tirailleurs sénégalais dans les monts d'Or, au nord de Lyon, où avancent les Allemands. Une bataille juste pour l'honneur ? Les Africains se font massacrer. Sur les 1 800 hommes que compte le contingent, plus de 1 300 sont tués. Et ils sont tous quasiment des Africains. D'autres sont pris en captivité par les nazis et transférés dans différents camps dans la France désormais occupée.

En 1944, au moment de la Libération, une bonne partie de nos tirailleurs recouvre leur liberté. Ces anciens combattants sont envoyés directement au Sénégal, puis regroupés dans des camps militaires à Thiaroye, une ville de la banlieue de Dakar, afin d'être démobilisés.

Alors que la tragédie de Lyon rappelée plus haut était encore dans les mémoires, le 1^{er} novembre 1944 c'est l'armée française elle-même qui fait preuve d'ingratitude à l'égard de ces tirailleurs libérés qui réclamaient tout simplement leur solde et leurs primes de captivité. Ils refusent de regagner

leur domicile tant que leur solde et leurs primes ne seront pas payées. Ils mènent des actions pour se faire entendre, notamment l'immobilisation du véhicule d'un haut gradé de l'armée française, le général Dagnan, qui leur promet de remonter leurs requêtes aux services concernés mais fera plutôt appel à la force publique. Le journaliste et scénariste français Pat Perna rappelle le type d'arsenal qu'utilisa la France contre ces tirailleurs : « Trois compagnies indigènes, un char américain, deux half-tracks, trois automitrailleuses, deux bataillons d'infanterie et un peloton de sous-officiers et hommes de troupes français¹. »

L'ordre d'ouvrir le feu contre ces héros de la bataille de Lyon sera donné. Plus de 400 d'entre eux succomberont, mais à ce jour la France ne parle que d'une trentaine de morts, ce qui est sans doute un des mensonges d'État les plus regrettables dans l'Histoire de France.

Quoi de plus juste et de plus approprié que de conclure cette entrée par les mots de la journaliste française Gaëlle Lebourg qui résonnent comme une ode adressée à ces combattants et à leur mémoire :

« La France n'a longtemps reconnu que 35 morts enterrés dans les tombes du cimetière militaire. Puis en 2014, l'Hexagone parle de 70 morts et d'un lieu de sépulture inconnu. Ils seraient pourtant quelque 400 soldats à reposer, encore aujourd'hui, dans des fosses communes. Alors qu'ils s'étaient engagés pour la France, ces tirailleurs ont été assassinés par la France, pour avoir demandé le paiement de leur solde. Au lieu de reconnaître cette fusillade, les officiels français s'embourbent dans des machinations historiques, trafiquant des archives, produisant des rapports falsifiés pour voiler l'histoire². »

U

Ubuntu – Uhuru

Ubuntu

La philosophie africaine de ces dernières années se résumerait-elle au concept d'*Ubuntu* – qui, dans les langues bantoues, désigne la fraternité, l'humanisme ? En Afrique centrale, on retrouve le même concept, le *Kimuntu*. L'Ubuntu a été « vulgarisé » par les deux Nobel de la paix sud-africains, Nelson Mandela et Desmond Tutu, dans le dessein de déconstruire le système de l'apartheid et la ségrégation raciale, en rappelant ainsi la nécessité de dialoguer, de discuter en vue d'une réconciliation nationale. Reconstruire une société qui reconnaît que l'individu n'existe que par rapport au groupe. L'intérêt individuel devrait se plier face aux besoins du groupe. Être « disponible pour les autres », avoir conscience de son appartenance à « quelque chose de plus grand » selon les termes du cardinal Tutu dans son ouvrage *Reconciliation: The Ubuntu Theology* (Pilgrim Press, juillet 2009). Pour toucher du doigt la pertinence de cette philosophie, on pourrait se pencher sur la société rwandaise postgénocidaire et sur la manière dont les Rwandais ont géré la question de la justice, et plus particulièrement sur la mise en place des *gacaca* (tribunaux de village dirigés par les anciens et dans lesquels la parole est démocratiquement accordée aux parties), qui permirent de juger les centaines de milliers de prisonniers accusés d'avoir participé au génocide de 1994. En ce sens, Ubuntu est à la fois un espace de parole, une manière de purger sa mémoire en reconnaissant ses torts et une quête de réconciliation. Rechercher l'harmonie en toute occasion, c'est embrasser les multiples facettes et procédures qui composent Ubuntu...

Uhuru

Uhuru est le terme swahili désignant la liberté. En Afrique, cette liberté a été partout chèrement acquise ; et contrairement à la légende parfois colportée, aucun peuple ne s'est vu octroyer son indépendance. Aucun peuple n'est venu au monde par la générosité et l'action de grâce de telle ou telle puissance colonisatrice. Uhuru est l'un des multiples noms de cette liberté qui a ses couleurs propres : le rouge, le jaune et le vert. Elle a son ère de prédilection : les années 1960 ou, pour employer l'expression de l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma*, « les Soleils des indépendances ». Elle fait la part du lion aux musiques, aux danses et aux arts conviviaux. Les musiciens traditionnels africains, les griots et les maîtres-tambours la vénèrent autant que les compositeurs modernes, les grandes voix du jazz, du hip-hop ou du reggae. Black Uhuru n'est-il pas après tout le nom d'un célèbre groupe jamaïcain de reggae ?

Si Uhuru est le nom de la liberté, c'est également un chant. Un chant forcément révolutionnaire, évoquant maints hymnes fameux chantés le poing levé, à l'instar du *Chant des partisans*, de *Bella Ciao*, du *Temps des cerises* et autres *Hasta siempre*, tous connus des peuples africains. Du swahili à l'arabe, la racine étymologique est la même. *Uhuru* se dit *Al Hourria* au Maghreb. En Afrique centrale, il se fait archive sonore et mémoire vive. Vous allez très vite le reconnaître. Le texte est signé Thomas Kanza, au chant Vicky Longomba et Grand Kallé, Docteur Nico à la guitare, Brazzos à la basse et Petit Prince aux maracas. Ça vous revient, n'est-ce pas ? « Indépendance Cha Cha* » est sorti sur un vinyle de 45 tours le 30 juin 1960. Le même jour, le Congo obtient son Uhuru – ou indépendance, si vous y tenez tant !

V

Valiha – Vaudou – Ventilateur (danse du) ou *Leumbeul* – Vénus hottentote
(Saartjie Baartman)

Valiha

Pour les plus jeunes générations, celles qui ont tété le lait d'Hollywood avant d'ouvrir les yeux sur le monde, Madagascar c'est d'abord un dessin animé. Ne pouffez pas de rire, nous avons fait le test à plusieurs occasions et le film a fait un score étonnant. Plus sérieusement, Madagascar c'est, pour nous du moins, l'Afrique. Et l'Afrique, c'est Madagascar. L'étranger de passage à Antananarivo, à Mahajanga ou à Tuléar a le choix entre le zébu, le lémurien ou le culte des morts pour résumer l'île rouge. Nous avons opté pour la valiha, un instrument de musique millénaire qui serait originaire d'Asie du Sud-Est et recèle un riche répertoire témoignant de l'imaginaire créateur des Malgaches. La valiha est une sorte de cithare tubulaire en bambou. On en joue debout ou assis, l'instrument coincé sous le bras, les deux mains ainsi libres de le pincer. La pratique de la valiha diffère grandement d'une région à l'autre, entre sacré et fête laïque, entre pratique individuelle et manifestation sociale. Le rythme, les accordages, voire la nature de l'instrument lui-même, peuvent changer sensiblement. Les nombreuses traditions ethniques – Betsileo, Antandroy, Sakalava, Merina, Tsimihety, Betsimisaraka... – irriguent le répertoire de cet instrument sacré qui a réussi à reconquérir le cœur des Malgaches après une longue éclipse. Les grands artistes Justin Valiha et Rajery le confirment : quelques notes de valiha matin, midi et soir et votre disposition au bonheur grandira au fil des jours.

Vaudou

Ramasser en quelques paragraphes toute la richesse et la profondeur rituelle, culturelle, spirituelle et religieuse que le terme *vaudou* (vodou, voodoo, ou vodoun) recouvre n'est pas une tâche aisée. Il nous faudrait sans doute plusieurs dictionnaires pour lui rendre pleinement justice. À nos yeux, le vaudou désigne l'ensemble de pratiques religieuses issues de l'ancien royaume de Dahomey (aujourd'hui Bénin, Togo, une partie du Nigeria) et transplanté dans le Nouveau Monde avec les traites des esclaves, du sud des États-Unis jusque dans la cordillère des Andes en passant par Cuba*, le Brésil noir (Bahia*) et Haïti*.

Si le foyer haïtien a consacré le terme de vaudou, à Cuba, on parle de la *santeria* et au Brésil du *candomble*. Quelle que soit l'appellation, le besoin est le même partout. Il s'agit pour les hommes de s'attirer l'appui ou la bienveillance des dieux ou puissances invisibles qui habitent sur terre, dans les eaux et dans les cieux. Ce recours individuel ou collectif est une condition nécessaire pour s'assurer une vie heureuse. C'est un terme yorouba – *orisa ou orisha* – qui s'est imposé pour désigner les divinités, déités et autres forces de la nature qui peuplent le panthéon de ces animismes africains.

En Afrique, en Haïti et partout ailleurs, le vaudou a été souvent combattu par l'Église et le pouvoir temporel. Pendant la période esclavagiste, le vaudou haïtien a été considéré comme de la sorcellerie et fut interdit. À partir de l'indépendance haïtienne (1804), il subit plusieurs vagues de persécution, de la part de l'Église et des autorités politiques. En Haïti toujours, la pratique du vaudou glisse dans une certaine clandestinité dès 1860 lorsque le jeune État signe un concordat avec le Vatican afin de placer les établissements scolaires et les institutions culturelles sous la responsabilité exclusive de l'Église catholique. Il faut attendre plusieurs décennies pour voir la donne changer en faveur des esprits venus des forêts sacrées africaines. Dans les années 1930, un nouveau paysage fait son apparition en Haïti. Le médecin, diplomate, ethnographe et écrivain Jean Price-Mars est à l'origine de cette rupture. Son célèbre ouvrage, *Ainsi parla*

l'Oncle, publié en 1928, en pleine occupation américaine de l'île (1915-1934), donnera ses lettres de noblesse au vaudou qui ne sera plus considéré comme de « la pure sorcellerie » ou une « tare africaine ».

Le travail pionnier de Price-Mars nourrit un courant littéraire, intellectuel et politique. C'est ainsi qu'un Bureau d'ethnologie, créé en 1942 et confié à l'écrivain Jacques Roumain, se donne pour mission de faire l'inventaire ethnographique des richesses culturelles du vaudou. Désormais perçu comme « l'âme du peuple » ou le lieu véritable d'expression de l'authenticité culturelle des Haïtiens, le vaudou est accaparé par le pouvoir politique sous l'impulsion du médecin, ethnographe et dictateur François Duvalier, connu sous le sobriquet de « Papa Doc ».

Ce survol nous montre combien le vaudou est inséparable du destin des hommes. Il est le fruit d'une longue maturation qui a permis aux esclaves de recouvrer une identité. Mieux, le vaudou est le lieu de mémoire des luttes contre la traite négrière et l'esclavage des Noirs. Il est le « levain qui mit la négritude debout », pour paraphraser Aimé Césaire*.

Nous ne pourrions clore cette entrée sans évoquer un magnifique musée, le Château Vodou¹, unique en son genre, qui héberge aujourd'hui la plus importante collection privée d'objets vaudous ouest-africains au monde. Ce musée se trouve... à Strasbourg ! Preuve que les orishas sont voyageurs et taquins...

Ventilateur (danse du) ou *Leumbeul*

Danse populaire du Sénégal, le *leumbeul* (ou danse du Ventilateur) cause de vives polémiques à cause de son côté érotique, voire pornographique. Certains détracteurs ou gardiens de la morale n'ont pas hésité en 2005 à faire traduire en justice des danseuses professionnelles, à qui l'on reprochait de danser de manière pornographique le *leumbeul* dans une boîte de nuit.

Le Ventilateur, qui tire son origine du *sabar* traditionnel, une danse sénégalaise sensuelle, est marqué par des mouvements corporels, notamment du bassin, et des déhanchements frénétiques qui suscitent indéniablement une provocation sexuelle. Si le Ventilateur a été repris et « américanisé » par les Afro-Américains à travers le « twerk », dansé notamment par Rihanna, les Sénégalais tiennent à rappeler que la photocopie ne ressemblera jamais à l'original et que le *leumbeul* est un esprit, une tradition de tout un peuple, mieux encore, l'expression d'une libération de la femme africaine en général et ouest-africaine en particulier. C'est peut-être la chorégraphe sénégalaise Fatou Cissé qui aura le mieux perçu l'apport de cette danse : « Là où la tradition entrave les femmes, les relègue au second plan, contrôle leur rapport au corps, le *sabar* est le moment où toutes les chaînes explosent, où les femmes s'éclatent complètement, exhibent leur pouvoir sexuel en particulier... Il s'agit de montrer que tu es la plus belle, la plus désirable, la mieux habillée. Tu deviens Miss Monde et tu provoques tes rivales. Chez nous, on dit : "Je vais te taper sans te toucher." C'est ça le principe du *sabar*¹. »

Vénus hottentote (Saartjie Baartman)

Née au Cap-Oriental, en Afrique du Sud, entre 1788 et 1789, et morte en 1815 à Paris, symbole à la fois de la captivité et de l'exhibition dans les zoos humains en Europe, Saartjie Baartman fait toujours couler beaucoup d'encre de nos jours. Esclave, surnommée la « Vénus hottentote », les Européens purent voir de près son imposant postérieur qui sera le plus souvent peint en s'inspirant de tous les clichés que l'imaginaire occidental pouvait véhiculer à cette époque. Les Anglais, les Hollandais, les Français eurent droit au spectacle de cet être de « race curieuse » nanti d'une « prodigieuse taille des fesses », selon les mots d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire du Musée national d'histoire naturelle de France. La science et les artistes se disputèrent cette « espèce ». Les uns la disséquant, les autres rivalisant de croquis et de peintures. Morte à Paris en 1815, son cadavre est récupéré par l'anatomiste français Georges Cuvier qui le plâtre tandis que plusieurs de ses organes sont conservés dans du formol pour « l'intérêt de la science ». Non, elle ne reposera jamais en paix, elle qui était morte dans le dénuement extrême, loin de son Cap-Oriental natal. La Vénus hottentote était devenue en Europe un objet de musée, comme si l'exhibition et l'humiliation ne prenaient pas de trêve même après la mort. C'est ce que les Français continueront à voir en plein cœur de Paris jusqu'en 1878, au Jardin des Plantes, puis du côté du Trocadéro et, à partir de 1937 jusqu'au début des années 1970, au musée de l'Homme. Les années 2000 sonnent l'heure des « restitutions » des biens culturels du continent noir, et l'Afrique du Sud réclame légitimement les restes de notre Vénus. La France s'oppose d'abord, puis finit par capituler le 6 mars 2002 devant les multiples requêtes, dont certaines faisaient appel à l'intervention de Nelson Mandela. Un mois après cette restitution, Saartjie Baartman reposait enfin en Afrique du Sud, dans son village natal, loin des yeux de toutes celles et tous ceux qui estimaient qu'elle était la preuve de l'infériorité des Noirs...

W

Wainaina, Binyavanga – Wax

Wainaina, Binyavanga

Binyavanga Wainaina mérite de figurer dans notre Dictionnaire, d'abord parce qu'il a un talent fou et une patte reconnaissable dès la première phrase. Ensuite parce que son œuvre reste méconnue des francophones, parce qu'il ne s'est trouvé aucun éditeur curieux pour la faire traduire. Nous réparons, avec nos modestes moyens, cette injustice. Né en 1971 à Nakuru, Binyavanga Wainaina a fait ses études universitaires en Afrique du Sud. Un temps enseignant aux États-Unis, il est revenu dans son pays où il a participé au développement du champ culturel et éditorial en créant, notamment, la revue *Kwani*, devenue une structure éditoriale ou en montant des festivals internationaux. Dynamique et caustique, il ne déteste ni les polémiques ni les coups d'éclat pour faire entendre son point de vue. Binyavanga Wainaina s'est fait connaître en gagnant le prix Caine Prize en 2002. Son premier livre, *One Day I Will Write About This Place*, un ouvrage à caractère autobiographique, est sorti en 2011 chez Greywolf Press. Cependant, c'est son court et provocant essai *How to Write About Africa (Comment écrire sur l'Afrique)* publié dans la revue londonienne *Granta* en 2005, traduit en une multitude de langues, qui nourrit aujourd'hui une discussion passionnante. Nous l'utilisons dans nos cours avec nos étudiants américains pour susciter les débats. C'est ce brûlot que nous avons choisi de vous faire découvrir ou redécouvrir.

« Comment écrire sur l'Afrique.

Employez toujours le mot "Afrique" ou "Obscurité" ou "Safari" pour votre titre. Les sous-titres pourront inclure des mots comme "Zanzibar", "Massaï", "Zambèze", "Congo", "Nil", "Gros", "Ciel", "Ombre", "Tambour", "Soleil" ou "Passé". Il y a aussi des mots utiles tels "Guérillas", "Éternel", "Primordial" et "Tribal"... À noter que "Peuple" signifie les Africains qui ne sont pas noirs, alors que "Les Peuples" signifient les Africains noirs. Pas d'image d'Africain en règle sur la couverture de votre livre ou à l'intérieur, à moins que cet Africain ait gagné le prix Nobel...¹ »

Wax

Ces derniers temps la mode s'empare de plus en plus de ces tissus multicolores, le wax, ou pagne wax, porté dans plusieurs régions d'Afrique, notamment en Afrique centrale, en Afrique de l'Ouest, en Afrique du Sud et même, dans les cinq continents, à travers la diaspora africaine. L'exotisme pourrait encore ici triompher puisque, pour symboliser l'Afrique lors des expositions ou des fêtes hors du Continent, on note toujours la présence de ces tissus teintés, comme s'ils incarnaient réellement le Continent. Pourtant, le wax n'est pas un tissu traditionnel africain et originellement il était fabriqué en Hollande, avant la prolifération de certains « faux wax » confectionnés en Afrique de l'Ouest, en Côte d'Ivoire particulièrement. Il existe ainsi des wax hollandais, belges... Le terme *wax* en anglais signifie « cire », et nous rappelle que le tissu est recouvert d'une fine enveloppe de cire qui lui donne un caractère brillant tout en le rendant hydrophobe. Désormais, beaucoup de pays africains utilisent la fameuse technique du batik javanais pour confectionner leurs propres pagnes wax. Le processus, qui demande une véritable dextérité, consiste à dessiner le motif sur un tissu, à l'enduire de cire et, pour obtenir les couleurs, à immerger le tissu dans des bains de teinture ou à appliquer les colorations sur le tissu avant d'enlever la cire grâce au fer à repasser ou bien encore par immersion dans de l'eau bouillante. Pour certains dictateurs africains – comme Mobutu Sese Seko du Zaïre par exemple – le pagne wax fut un des moyens de conforter le culte de leur personnalité – ils appréciaient de voir leur portrait gravé dessus. On imposait ainsi aux populations de les porter à l'occasion de la visite officielle du dirigeant. Mais le tissu est également mis lors des mariages, des fêtes ou des enterrements. Le pagne wax s'est répandu non seulement dans la mode occidentale, avec une multitude d'expositions ou de défilés, mais aussi jusque dans le milieu afro-américain, où paradoxalement il est considéré comme un élément d'expression de son africanité...

Y

Y'a bon « Banania » – Y'en a marre

Y'a bon « Banania »

La marque de boisson chocolatée « Banania », créée en 1914, décida de s'arrimer à l'élan patriotique de l'époque et abandonna la première image, utilisée pour ses affiches publicitaires : une Antillaise coiffée de madras et de bijoux créoles. Cette période est celle de l'engagement de la « Force noire », autrement dit des tirailleurs sénégalais*, dont les corps comptent plus de 30 000 hommes en 1914. On les voit pour la première fois défiler le 14 juillet 1913 à Paris. Honneur ? Reconnaissance ? Pas si vite. L'impact est certes national. Les prétendus sauvages ont du cœur, ils luttent pour la France éternelle. Quelle officine de publicité ne se jetterait pas sur cette occasion en or ? Eh bien, la marque « Banania » en profite justement. Sans vergogne. Mesure-t-elle les répercussions de son geste pour les décennies, voire les siècles à venir ? En 1916, l'artiste Giacomo de Andreis vulgarise l'allégorie qui allait symboliser éternellement la marque « Banania » : un tirailleur sénégalais hilare dans sa tenue de parade. À cette image est associée le slogan « Y'a bon », pour évoquer le français sommaire qu'on prête à ces hommes.

Rajoutons que l'image évoluera au fil des décennies. En 1987, le sourire du tirailleur cède la place à celui d'un soleil. Puis en 1999, pour des raisons de marketing, la marque reprend le sourire du tirailleur, avec un nouveau graphisme. « Mise au rebut à la fin des années 1980, cette imagerie fait une brève réapparition sous couvert de nostalgie, avant d'être condamnée en 2011 pour ce qu'elle est : l'adhésion tacite à un racisme structurel qui doit, au contraire, être combattu¹. »

Depuis, l'image est l'exemple même de la pérennisation des préjugés raciaux et coloniaux à l'encontre des Noirs. Elle a suscité l'indignation de Léopold Sédar Senghor* dans *Hosties noires* (1948). Le poète promet de déchirer « tous les rires Banania sur tous les murs de France ».

Plus proche de nous, l'association Les Indivisibles² créa en 2009 une récompense dénommée les « Y'a bon Awards », décernée annuellement aux personnalités politiques ayant « brillé » par leurs déclarations racistes. Parmi les « prestigieux » lauréats de cette « distinction » on peut citer, entre

autres, Alain Finkielkraut, Luc Ferry, Jacques Séguela, Nicolas Sarkozy,
Brice Hortefeux, Éric Zemmour.

Y'en a marre

Si avec le mouvement « Balai citoyen* » nous avons vu comment la rue « s'occupait » des affaires publiques face à la défaillance de l'État, « Y'en a marre », qui signifie également « y'en a marre de rester les bras croisés », va dans ce sens. Ce mouvement citoyen de contestation pacifique, né au Sénégal en 2011 et regroupant des journalistes et des rappeurs, fut initié par les rappeurs Keur Gui, Simon, Fou Malade, Xuman, entre autres, et les journalistes Fadel Barro et Aliou Sané, après de multiples coupures d'électricité, des pénuries en eau et en gaz, et une indignation collective face aux carences de gouvernance de l'État sénégalais.

Le mouvement incitait les jeunes à peser sur l'élection présidentielle de 2012 afin de « balayer » le président Abdoulaye Wade, et on observa effectivement un accroissement exceptionnel des inscriptions sur la liste électorale. C'est le 23 juin 2011 que la revendication atteint son apogée, avec une manifestation devant l'Assemblée nationale et le recul du président de la République. Plusieurs membres du mouvement seront arrêtés pour avoir manifesté devant la fameuse place de l'Obélisque. Mais le message est passé, au Sénégal, et dans tout le continent africain, où les dirigeants sont de plus en plus acculés – à juste titre – par une jeunesse qui « en a marre » du cirque politique déployé en Afrique depuis les indépendances, comme le diraient nos parents, « depuis le départ du Blanc »...

Z

Zembla – Zemiđjian (Zem)

Zembla

Zembla ! C'est le personnage de bande dessinée qui aura le plus marqué notre enfance. Son nom nous paraissait « très africain », comparé à ceux de Tintin ou de Blek le Roc. Nous le suivions dans ses aventures avec ses amis Rasmus, Petoulet, Takuba, Satanas, Bwana, et surtout Yéyé qui était d'ailleurs un enfant noir comme nous.

Si nous aimions Yéyé, c'est parce que nous étions persuadés qu'il était notre frère, notre ami. Et nous ne souhaitions pas qu'il lui arrive quelque chose de grave. Nous n'avions pas les mêmes inquiétudes pour le petit Roddy dans les aventures de Blek le Roc. Roddy était plutôt blanc, avec de petites taches de rousseur. Il suivait Blek le Roc et le professeur Occultis pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique contre les méchantes troupes anglaises, les fameux homards rouges. Non, Roddy ne nous ressemblait pas, et nous ne voulions pas être ses frères.

Et puis, chez Zembla, les maladresses du prestidigitateur Rasmus nous faisaient rire. Il y avait en lui un humanisme qui le rendait à la fois sympathique et pitoyable. Lorsqu'il ratait ses tours de magie, nous nous sentions touchés et espérons qu'il arriverait un jour ou l'autre à devenir le plus grand prestidigitateur du monde, qu'il ferait que les malheureux de la terre soient des gens heureux qui s'aiment les uns les autres, comme on nous le rappelait pendant les cours de catéchisme.

Beaucoup des amis de Zembla étaient des animaux – ce qui nous rassurait. Nous croyions que les bêtes sauvages avaient une âme, qu'elles étaient aux origines de l'espèce humaine et que chacun de nous avait son double animal caché dans la forêt.

Le kangourou Petoulet nous étonnait – on n'avait jamais vu un animal de cette espèce dans notre faune, et pour cause ! Il venait d'un continent que nous ne pouvions pas situer sur la carte du monde collée sur le mur de notre classe. Petoulet était pour nous le plus gentil des fauves des animaux. Alors que le lion et la panthère étaient des carnivores, Petoulet, lui, était ce qu'on appellerait aujourd'hui un végétarien. Mais il fallait qu'il chasse pour

nourrir toute la bande qui entourait Zembla, surtout ce Satanus qui avait sans cesse faim.

Le lion Bwana nous épouvantait certes, mais il n'était pas aussi méchant que ceux des contes que nous racontaient nos parents, où les lions finissent par dévorer tous les enfants jusqu'à ce que le plus petit de ceux-ci, aidé par les génies de la forêt, trouve enfin le moyen de venir à bout des fauves. Le nom de Bwana n'était alors pas une insulte pour nous-mêmes si cette appellation, dans le langage des colonisateurs, symbolisait la soumission, la domination, alors qu'il signifie en swahili « Maître ». Mais dans plusieurs bandes dessinées, on entendra souvent le Noir répondre au Blanc : « Oui, bwana »...

La reine Takuba ne rêvait que d'une chose : se marier avec Zembla. Et c'est là que nous nous demandions pourquoi la plupart de ces héros de bandes dessinées « avaient des problèmes » avec le sexe féminin. Soit ils étaient des solitaires, soit ils regardaient à peine les femmes ou pensaient que courir à travers le monde était plus important que d'avoir une femme. On ne sait pas si Tintin aimait les femmes. De même que Lucky Luke ou Tex Willer ou Blek le Roc...

Zemidjian (Zem)

Non, *Zemidjian* n'est pas un nom arménien ! En fon, la langue du sud du Bénin, il signifie « emmène-moi vite ». Le zem est donc un moyen de transport béninois, un mototaxi « civil ». Devant l'absence ou l'inefficacité des transports publics, la population a su trouver des parades. Son efficacité et son côté pratique ont suscité l'intérêt d'autres pays de l'Afrique de l'Ouest, et, aujourd'hui, on trouve les zems non seulement au Bénin, mais aussi au Togo, où ils sont appelés en langue mina *Oleyia* ? autrement dit : « On y va ? » Les zems ont participé à la fin du règne des taxis traditionnels. Certains disent que les Africains, à travers les zems, avaient déjà imaginé les Uber...

Outre les polémiques sur la pollution ou la sécurité des passagers, les zems illustrent combien les populations africaines prennent leur destin en main, savent trouver des ripostes aux défaillances des régimes politiques en place.

Remerciements

Nous tenons à remercier les journaux, revues et magazines qui ont accueilli certains de nos articles que nous avons retravaillés pour figurer dans ce Dictionnaire.

L'entrée « Arlit » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site du *Monde*, intitulé « L'Afrique doit compter dans le débat sur l'interdiction de l'armement nucléaire » : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/02/16/l-afrique-doit-compter-dans-le-debat-sur-l-interdiction-de-l-armement-nucleaire_4866307_3212.html

L'entrée « Fanon, Frantz » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site du *Monde*, intitulé « Frantz Fanon, toujours vivant » : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/02/20/frantz-fanon-toujours-vivant_5082573_3212.html

L'entrée « Gerima, Haile » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site du *Monde*, intitulé « Hommage à Haile Gerima, le bel insurgé » : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2015/06/08/hommage-a-haile-gerima-le-bel-insurge_4649779_3212.html

L'entrée « Ouologuem, Yambo » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site du *Monde*, intitulé « Ouologuem Yambo ou le retour de l'écrivain maudit » : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2018/05/15/yambo-ouologuem-ou-le-retour-de-l-ecrivain-maudit_5299318_3212.html

L'entrée « Bahia » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site de *Slate Afrique* intitulé « Au Brésil, on ne peut rien refuser aux orishas » : <http://www.slateafrique.com/2065/bresil-ne-peut-rien-refuser-aux-orishas>

L'entrée « Laâbi, Abdellatif » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site de *Slate Afrique* intitulé « Abdellatif Laâbi : oui à la vie » : <http://www.slateafrique.com/613567/abdellatif-laabi-oui-a-la-vie>

L'entrée « Wainaina, Binyavanga » reprend un article paru sur le site de *Slate Afrique* intitulé « Comment écrire sur l'Afrique ? Binyavanga Wainaina se déchaîne » : <http://www.slateafrique.com/613461/comment-ecrire-sur-l-afrique-binyavanga-wainaina-se-dechaine>

L'entrée « Si Kaddour, Benghabrit » reprend l'article d'Abdourahman Waberi paru sur le site de *Slate Afrique* intitulé « Des hommes libres et solidaires » : <https://www.slateafrique.com/613577/des-hommes-libres-et-solidaires>

L'entrée « Réfugiés climatiques » reprend l'article d'Abdourahman Waberi paru sur le site de *Courrier international* intitulé « Prêter l'oreille aux poètes » : <https://www.courrierinternational.com/article/2009/11/19/preter-l-oreille-aux-poetes>

L'entrée « Bâ, Amadou Hampaté » reprend un article d'Abdourahman Waberi paru sur le site de *All Africa* intitulé « Afrique : Amadou Hampâté Bâ, puits de sagesse pour la jeunesse africaine » : <https://fr.allafrica.com/stories/201711020412.html>

L'entrée « Mongo, Beti » reprend un texte d'Abdourahman Waberi « Mongo Beti, si près si loin », publié dans *Remember Mongo Beti?*, ouvrage collectif sous la direction d'Ambroise Kom, aux éditions Thielmann et Breitinger, Bayreuth African studies series, n° 67, 2003.

L'entrée « Aventure (urbaine) » reprend un article d'Alain Mabanckou paru sur le site *Cercle de Réflexion du Bassin du Congo* intitulé « L'Afrique à l'heure de la mondialisation » : <https://www.crbc.fr/post/l-afrique-a-l-heure-de-la-mondialisation>

L'entrée « Indépendance Cha Cha » reprend un article d'Alain Mabanckou paru sur le site de *Libération* intitulé « Indépendance Cha Cha » : https://www.liberation.fr/planete/2010/07/08/independance-cha-cha_664583

L'entrée « Rumba congolaise » reprend un article d'Alain Mabanckou, paru dans la revue *Notre Librairie*, numéro 154, « Paroles et musique »

L'entrée « *Tintin au Congo* » reprend une partie d'un entretien paru sur le site *BibliObs* intitulé « Tintin doit rester une trace de l'esprit colonial des années 30 » : <https://bibliobs.nouvelobs.com/bd/20090910.BIB3965/tintin-doit-rester-une-trace-de-l-esprit-colonial-des-annees-30.html>

L'entrée « Sow, Ousmane » reprend un article d'Alain Mabanckou dans la revue *Présence africaine*, n° 159, intitulé « Ousmane Sow : la sculpture du spectacle ».

Les entrées « *Terre d'ébène* », « *France noire (La)* » et « *Zembla* » proviennent de la Leçon inaugurale d'Alain Mabanckou (Fayard, 2016), de la préface de celui-ci pour *La France noire* (La Découverte, 2011), ouvrage collectif sous la direction de Pascal Blanchard et de *Écrivain et Oiseau migrateur* (André Versaille, 2011). L'entrée « *Enfant noir (L')* » est une version remaniée de la préface d'Alain Mabanckou au roman *L'Enfant noir* de Camara Laye (Plon, 2006).

L'entrée « *Exhibit B* » reprend un texte co-écrit par Dominic Thomas et Alain Mabanckou, paru dans *Vers la guerre des identités ?*, ouvrage collectif dirigé par Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Dominic Thomas (La Découverte, 2016).

Des mêmes auteurs

Alain MABANCKOU

Au jour le jour, *poésie, Maison rhodanienne de poésie, 1993*

La Légende de l'errance, *poésie, L'Harmattan, 1995*

L'Usure des lendemains, *poésie, prix Jean-Christophe de la Société des poètes français, Nouvelles du Sud, 1995*

Les arbres aussi versent des larmes, *poésie, L'Harmattan, 1997*

Bleu Blanc Rouge, *roman, Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, Présence africaine, 1998*

Quand le coq annoncera l'aube d'un autre jour, *poésie, L'Harmattan, 1999*

L'Enterrement de ma mère, *récit, Éditions Kaléidoscope (Danemark), 2000*

Et Dieu seul sait comment je dors, *roman, Présence africaine, 2001*

Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix, *roman, Le Serpent à Plumes, 2002 et « Points », n° P1515*

African psycho, *roman, Le Serpent à Plumes, 2003 et « Points », n° P1419*

Tant que les arbres s'enracineront dans la terre, *poésie, Mémoire d'encrier (Canada), 2004 et « Points », n° P1795*

Tant que les arbres s'enracineront dans la terre suivi de Congo, *« Points Poésie », n° P4612, 2017*

Verre Cassé, *roman, prix Ouest-France/Étonnants Voyageurs 2005, prix des Cinq Continents 2005, prix RFO 2005, Seuil, 2005 et « Points », n° P1418*

Mémoires de porc-épic, *roman, prix Renaudot 2006, prix de la Rentrée littéraire 2006, prix Aliénor-d'Aquitaine 2006, prix Artistes du monde du ministère français des Affaires étrangères 2006, Seuil, 2006 et « Points », n° P1742*

Lettre à Jimmy, *récit, Fayard, 2007 et « Points », n° P2072*

Black Bazar, *roman, Seuil, 2009 et « Points », n° P2317*

Anthologie : Six poètes d'Afrique francophone (*direction d'ouvrage*),
« *Points Poésie* », n° P2320, 2010
Ma Sœur-Étoile (*illustrations de Judith Gueyfier*), conte pour la jeunesse,
Seuil Jeunesse, 2010
Demain j'aurai vingt ans, roman, prix Georges-Brassens, Gallimard, 2010
et « *Folio* », n° 5378
Le Sanglot de l'homme noir, essai, Fayard, 2012 et « *Points* », n° P2953
Tais-toi et meurs, roman, La Branche, 2012 et Pocket, n° 15300
Lumières de Pointe-Noire, récit, Seuil, 2013 et « *Points* », n° P3203
Petit Piment, roman, Seuil, 2015 et « *Points* », n° P4465
Lettres noires : Des ténèbres à la lumière, leçon inaugurale, Fayard, 2016
Le monde est mon langage, essai, Grasset, 2016 et « *Points* », n° P4635
Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui (*direction d'ouvrage*), Seuil, 2017
Les cigognes sont immortelles, roman, Seuil, 2018 et « *Points* » n° P5003
Le Coq solitaire (*illustrations de Yuna Troël*), conte pour la jeunesse, Seuil
jeunesse, 2019

Abdourahman WABERI

Pourquoi tu dances quand tu marches, roman, JC Lattès, 2019
Mon nom est aube, poésie, Vents d'ailleurs, 2016
La Divine Chanson, roman, Zulma, 2015
Passage des larmes, roman, JC Lattès, 2009
Aux États-Unis d'Afrique, roman, JC Lattès, 2006, Babel, 2008, Zulma
2017
Transit, roman, Gallimard, 2003
Rift, routes, rails, variations romanesques, Gallimard, 2001
Bouh et la vache magique (*illustrations de Pascale Bougeault*), conte
jeunesse, Edicef, 2002
Moisson de crânes, essai, Le Serpent à Plumes 2000, Motifs, 2004
Balbala, roman, Le Serpent à Plumes 1997, Gallimard, « *Folio* », 2002

Cahier nomade, nouvelles, Le Serpent à Plumes 1994, Motifs, 1999

Le Pays sans ombre, nouvelles, Le Serpent à plumes 1994, Motifs, 2000

Les nomades, mes frères, vont boire à la Grande Ourse, poésie, aux éditions Pierron 2000, Mémoire d'encrier, 2013

L'Œil nomade, éditions CCFAR Centre culturel français Arthur-Rimbaud, Djibouti, beau livre, 1997

Couverture : Le Petit Atelier
Illustration : Pat Masioni

Dépôt légal : novembre 2019

© Librairie Arthème Fayard, 2019

ISBN : 978-2-213-70775-4

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Collection](#)

[Avant-propos](#)

[A](#)

[Abacost](#)

[Addis-Abeba](#)

[Adoua \(bataille d'\)](#)

[Afro](#)

[Afrofuturisme](#)

[Ali, Mohamed](#)

[Amin, Samir](#)

[Annan, Kofi](#)

[Arlit](#)

[Aventure \(urbaine\)](#)

[B](#)

[Bâ, Amadou Hampâté](#)

[Bahia \(San Salvador de Bahia, Brésil noir\)](#)

[Balai citoyen](#)

[Baobab](#)

[Batouala](#)

[Beti, Mongo](#)

[Bissap](#)

[Black Mic-Mac](#)

[Blogueurs](#)

[Brazzaville](#)

C

[Café](#)

[Cauri](#)

[Césaire, Aimé](#)

[CFA \(franc\)](#)

[Château-Rouge](#)

[Chéri Samba](#)

[Coetzee, John Maxwell](#)

[Cuba](#)

[Cube Maggi](#)

D

[Dadié, Bernard](#)

[Développement](#)

[Diagne, Souleymane Bachir](#)

[Diallo, Rokhaya](#)

[Diawara, Manthia](#)

[Dictature](#)

[Diop, Birago](#)

[Diop, Cheikh Anta](#)

[Djebar, Assia](#)

[Djihadisme](#)

[E](#)

[Écriture \(de l'histoire\)](#)

[Enfant noir \(L'\)](#)

[États-Unis d'Afrique \(Aux\)](#)

[Européen](#)

[Évora, Cesária](#)

[Exhibit-B](#)

[F](#)

[Fanon, Frantz](#)

[Farah, Nuruddin](#)

[Fardeau \(de l'homme blanc\)](#)

[« Femme noire »](#)

[Feymania](#)

[Fonio](#)

[Foufou](#)

[France noire \(La\)](#)

[G](#)

[Gerima, Haile](#)

[Gide, André](#)

[H](#)

[Haïti](#)

[Herero](#)

[I](#)

[Ibrahim, Abdullah](#)

[« Indépendance cha cha »](#)

[Interventions \(militaires\)](#)

[J](#)

[Jeunesse \(lettre d'Amadou Hampâté Bâ à la\)](#)

[Jip's Café](#)

[K](#)

Si Kaddour, Benghabrit

Kasàlà

Keita, Salif

Keur Samba (le)

Kimpa Vita (ou Dona Beatriz)

Kourouma, Ahmadou

Kwanzaa

L

Laâbi, Abdellatif

« Little Ethiopia »

M

Mami Watta

Mandela, Winnie

Mbappé, Kylian

Mbembe, Achille

Monument (aux héros de l'Armée noire)

N

Nardal, Paulette

Ngũgĩ, wa Thiong'o

Nkrumah, Kwame

Q

Obama, Barack

Omar, Ibn Saïd

Ouologuem, Yambo

P

Pauline

(lettre de Patrice Lumumba à sa femme)

Présence Africaine

Q

Quinquéliba (ou Kinkéliba)

R

Réfugiés climatiques

Rumba congolaise

Rwanda (génocide des Tutsi)

S

Sanglot de l'homme noir (Le)

Sankara, Thomas

Sape

Senghor, Léopold Sédar

Sharif, Omar

Sow, Ousmane

Sy, Omar

T

Terre d'ébène

Tintin au Congo

Tirailleurs sénégalais

U

Ubuntu

Uhuru

V

Valiha

Vaudou

Ventilateur (danse du) ou Leumbeul

Vénus hottentote (Saartjie Baartman)

W

Wainaina, Binyavanga

Wax

Y

Y'a bon « Banania »

Y'en a marre

Z

[Zembla](#)

[Zemidjian \(Zem\)](#)

[Remerciements](#)

[Des mêmes auteurs](#)

[Page de copyright](#)

Notes

- [1.](#) Nnedi Okorafor, *Qui a peur de la mort ?*, ActuSF, 2017.

Notes

- [1.](#) Mohamed Ali, Richard Durham, *The Greatest : My Own Story*, Graymalkin Media, 2015.

Notes

1. Voir aussi l'entrée [« Jeunesse \(lettre d'Amadou Hampâté Bâ à la\) »](#).
2. En 2012, sous le titre *Mémoires*, Actes Sud a regroupé ses deux romans autobiographiques, *Amkoullel, l'enfant peul* et *Oui mon commandant !*

Notes

1. Voir l'entrée [« Monument \(aux héros de l'Armée noire\) »](#).

Notes

- [1.](#) *PEUPLES NOIRS PEUPLES AFRICAINS*, n° 1 – janvier-février 1978.

Notes

- [1.](#) Voir Souleymane Bachir Diagne, *Tombouctou : Pour une histoire de l'érudition en Afrique de l'Ouest*, publié en anglais sous le titre *The Meanings of Timbuktu*, 2008.

Notes

1. <https://www.helloasso.com/associations/les-indivisibles>

Notes

- [1.](#) « Souffles », dans Birago Diop, *Leurres et lueurs*, Présence Africaine Éditions, 1960.

Notes

1. « L'Égypte ancienne est-elle à l'origine des civilisations ouest-africaines ? », interview accordée à France Info Afrique, 8 juin 2009.
https://www.francetvinfo.fr/culture/patrimoine/archeologie/egypte-ancienne-est-elle-a-lorigine-des-civilisations-ouest-africaines_3475837.html

Notes

- [1.](#) *Histoire générale de l'Afrique – t. 1 : Méthodologie et préhistoire africaine*, J. Ki-Zerbo (dir.), Éditions UNESCO, 1986.

Notes

1. Centre national des ressources textuelles et lexicales,
<https://www.cnrtl.fr/>
2. Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Jacomijn Snoep, *Exhibitions : L'invention du sauvage*, Éditions Actes Sud / Musée du quai Branly, 2011.

Notes

- [1.](#) *Territoires*, traduit par Guillaume Cingal, Le Serpent à Plumes, 2000.
- [2.](#) Pour la traduction en français, Éditions L'Or des fous, en 2007, avec une préface d'Abdourahman Waberi, reprise dans cette entrée.

Notes

- [1.](#) Sarah Sakho, « Feymania : l'arnaque à la camerounaise », *Slate Afrique*, 22/12/2011.

Notes

- [1.](#) *La France noire. Trois siècles de présences*, Éditions La Découverte, 2011.

Notes

[1.](#) Nous avons repris de larges extraits de cette Lettre écrite pour « Lettres ouvertes à la jeunesse – Concours Dialogue des générations » organisé par la défunte ACCT (Agence de coopération culturelle et technique) pour l'année 1985, « Année internationale de la Jeunesse ».

Notes

- [1.](#) Nous remercions Jean Kabuta pour son aimable assistance.

Notes

- [1.](#) *Salif Keita : L'Oiseau sur le fromager*, Le Figuier, Bamako, 2001.
- [2.](#) *Libération*, Hors-série, 16 mars 2006.

Notes

1. Tous ses romans sont publiés au Seuil.

Notes

- [1.](#) Poème d'Abdellatif Laâbi dans son ouvrage *Zone de turbulences*, éditions de la Différence, 2012.

Notes

- [1.](#) Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, Éditions La Découverte, 2013.

Notes

1. Voir l'entrée [« Batouala »](#).

Notes

1. “Our Past, Our Future & Vision for America”, August 28, 2006, *An Honest Government, A Hopeful Future*, University of Nairobi, Nairobi, Kenya. <http://obamaspeeches.com/088-An-Honest-Government-A-Hopeful-Future-Obama-Speech.htm>

Notes

- [1.](#) Jean-Pierre Chrétien, « Un “nazisme tropical” au Rwanda ? Image ou logique d’un génocide », *Vingtième Siècle*, 1995, n° 48.

Notes

- [1.](#) Pat Perna, « Les Mensonges de Thiaroye », *Revue XXI*, n° 39, été 2017.
- [2.](#) Gaëlle Lebourg, « La France va-t-elle enfin reconnaître le massacre des tirailleurs sénégalais à Thiaroye ? », *Les Inrockuptibles*, 8 juillet 2018.

Notes

1. <http://www.chateau-vodou.com/fr/chateau-musee-vodou-strasbourg/>
(consulté le 8 juillet 2019).

Notes

1. Ève Beauvallet, « African Girl Power », *Libération*, 1^{er} juillet 2015.

Notes

- [1.](#) L'intégralité du texte est disponible sur la plateforme de la publication panafricaine *Pambazuka*.

Notes

1. <https://www.histoire-image.org/fr/etudes/y-bon-banania>
https://www.lemonde.fr/televvisions-radio/article/2017/11/26/tv-l-histoire-savoureuse-de-banania_5220636_1655027.html
2. Voir l'entrée « [Diallo, Rokhaya](#) ».